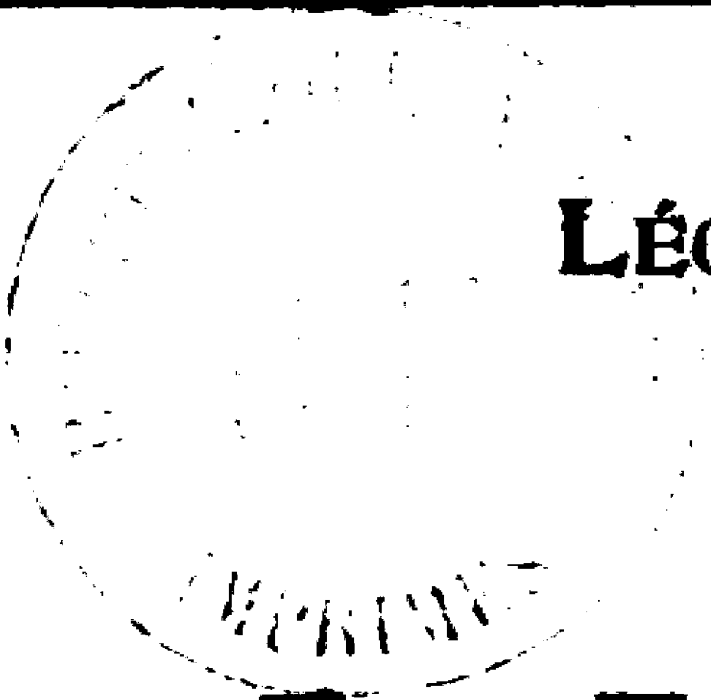


PROVINCES ET VILLES DE FRANCE



LÉON RIOTOR

LYON

★ ★

GUIGNOL ET LES CANUTS LYONNAIS

11 PHOTOGRAVURES HORS TEXTE

PARIS

ÉDITIONS PIERRE ROGER

54, RUE JACOB, 54

1934

LIRE, DU MÊME AUTEUR

A la même librairie :

Lyon. I. — *La Cité de la Soie.* 1 vol. Avec illustrations.

La Nouvelle Autriche. — 1 vol. 5^e mille. Avec cartes et illustrations.

Locarno et les îles Borromées. — 1 vol. 4^e mille. Avec cartes et illustrations.

Ouessant, l'île de l'Epouvante. — 1 vol. Avec cartes et illustrations.

A PARAÎTRE :

Byrd l'Oiseau. *La Vie au Pôle Sud.* — 1 vol. Avec cartes et illustrations.

LYON



GUIGNOL ET LES CANUTS LYONNAIS

CHAPITRE PREMIER

Les Canuts et leurs misères

Le tableau de la ville de Lyon ne serait pas complet sans certains faits de son histoire populaire, sans quelques types empruntés à la légende autant qu'à la chronique.

Sans doute y mêlerai-je un peu de fantaisie romancée. Mais ne faut-il pas aux sécheresses de l'exactitude ajouter les reflets d'une rosée poétique pour animer les personnages ?



C'est dimanche, des familles, des groupes déambulent par les rues, sans toutefois l'exubérante insouciance du repos dominical. Ce 2 août

1744, il y a du frémissement dans les nerfs, d'étranges lueurs en certains regards.

Rue Grenette, deux individus longent les bâtisses, sous une lucarne grillée qui montre à l'ordinaire le visage de quelque délinquant enfermé. Aujourd'hui, personne n'y paraît. Les clameurs s'accroissent, les apostrophes deviennent plus violentes. Instinctivement, le plus jeune des deux promeneurs se presse contre son compagnon :

— Ne crains rien, Gian, dit l'autre, les Lyonnais sont comme ça, tu les connaîtras mieux, ce n'est pas à nous, étrangers, qu'ils en ont... D'ailleurs, moi j'ai fait mes preuves de civisme français, depuis que j'ai passé les Alpes.

— Et moi, répliqua Gian, j'ai bien l'intention d'être soldat comme tu l'as été, dans l'armée du roi de France.

L'autre eut un sourire amer.

— Oui, oui, je ne regrette rien, toutes nos familles lombardes, piémontaises et savoyardes sont maintenant françaises. Et toi...

Il eut comme une saute d'humeur, riant, frappant sur l'épaule de l'adolescent :

— Et les amours ? Simona ? A quand le conjungo ?

— Parra, *amico mio*, ce sont là choses sacrées.

Le *zio* ne veut pas tant que je n'aurai pas cent ducats. J'épouserai quand même... Quand je pourrai...

— Si elle t'attend ! Quelque *male gate*...

— Parra, tais-toi ! gronda le jeune en serrant les poings.

— Là, là, on ne la prendra pas, ta Simona... Tiens, regarde plutôt ça, ajouta-t-il en lui montrant la curieuse enseigne du Cheval Blanc, avec des étriers et un mors de fer forgé, au fronton d'une porte ogivale. Ce solipède, de la taille d'un ânon, était campé sous un dais, la bride tenue par un page chaperonné.

La bousculade augmentait :

— Entrons, proposa l'aîné.

L'auberge était déserte, silencieuse. Le patron, derrière un comptoir de zinc, essuyait placidement ses gobelets.

— *Mastro*, commanda Parra, une fiole de bijoux pour nous.

Les yeux des arrivants, habitués, distinguèrent alors un consommateur solitaire qui écrivait. Parra sembla frappé de stupeur.

— Ah ! qui-là ! dit-il avec un geste de menace... Asseyons-nous.

Fleuri Parra, originaire de Lombardie, ouvrier en soie, était venu louer ses bras dans la ville déjà renommée pour cette fabrication. Le jeune Gianbattista, dix-huit ans, de Chignolo, province de Pavie, descendu la veille chez son compatriote, désirait l'humble emploi de dévideur. Les Lombards s'assirent, l'aubergiste servit du vin. Parra remplit les verres. Ils trinquèrent.

— Il est fameux, dit Gianbattista, mais j'ai encore le goût du nôtre dans le palais.

— Ici, discourut Parra, il n'est pas défendu d'aimer le jus des vignes lombardes et toscanes, pourtant ne dis pas de mal du beaujolais !

L'autre client, ayant cacheté sa lettre, appela le *mastro* Bajar, régla son dû et sortit.

Un hourvari violent éclata, aussitôt, des cris, un tumulte. La porte se rouvrit, l'homme qui venait de sortir reparut, sans chapeau, les vêtements en désordre.

— Pauvres gens, murmura-t-il... Monsieur, je dois vous prier de m'abriter de ces furieux... service du roi.

L'aubergiste s'en fut posément à la porte, baissa la barre de fermeture.

— Venez, dit-il, vous sortirez dans la cour, et

par les allées qui traboulent, vous pourrez aller jusqu'à la ruelle du Bât-d'Argent où se trouvent les chevaux de la poste...

— C'est « Monsieur » Vaucanson, souffla Parra, le sourire méchant.

— Hier, j'ai entendu ce nom, et ceux qui le disaient avaient ton même accent. Pourquoi ?

— Écoute, Chignol, trancha Fleuri Parra en donnant, à l'italienne, à son compatriote, le nom de sa ville natale. Quand on vit à l'étranger, le mieux est de savoir de quoi il retourne, comme affaires et usages. Autrement, il y en a qui se méfient, qui vous regardent de travers...

— Tu as raison, signor et ami Parra. Instruis-moi.

— Voilà où nous en sommes. La soie possède un règlement, pas fameux, dont beaucoup se plaignent. La Cour envoie un mouchard, ce Monsieur Vaucanson. Un faiseur d'automates, un *évanteur*, qui prétend améliorer nos métiers par ses mécaniques. Les canuts ont répondu que ces machines-là ne peuvent faire le travail des mains. Alors, pour se venger, il a fabriqué des pans de droguet à fleurs avec son appareil, mû par un âne ! Diavolo !

— Un *affronto* ! cria Gian portant inconsciemment la main vers sa ceinture où se dissimulait une lame. Et on ne l'a pas pendu ?

— Du calme ! en attendant que tu te fasses à nos brouillards. Le conseil de ville a nommé une commission de six, qu'il a envoyés à Paris, s'entendre avec un Monsieur Roullié. A eux sept, ils ont accouché d'un nouveau règlement, paraphé d'un arrêt du Conseil royal. Tout cela, tu comprends, favorable aux mercantis. Un édit a consacré ce papier, affiché ces jours-ci. On est patient. On a déchiffré ce règlement, le Vaucanson a apporté des centaines d'exemplaires. Il y a travaillé, c'est son enfant. Mais tout bien examiné, nous n'en voulons pas, nous nous défendrons.

— Vous défendre ?

— Le fruit est mûr, je verrai quelqu'un pour le moment de la cueillette. Pour toi, tu sais ce qu'il faut savoir ; conduis-toi selon.

— *Grazie, fratello !*

Ils achèvent la bouteille, Parra hèle l'aubergiste.

— Eh ! *mastro* Bajar, fait-il en payant, on est donc bien avec « Monsieur » Vaucanson ?

— Le commerce a ses objets, rétorque l'autre

placidement. Si j'étais bien avec lui, et que pour cela je vous refuse mon vin, que diriez-vous ?

— Que vous seriez un frère du cheval au Vaucanson.

Tous trois se mirent à rire, les Lombards saluèrent. Dehors, la fièvre des badauds les ressaisit. Ils s'éloignèrent par la rue Grenette, rapides et muets, tournèrent rue de l'Hôtel-de-Ville, et, traversant les Terreaux, gagnèrent l'atelier du maître Magnin, homme calme, de bon conseil, mais qui voulait de la justice. Près de lui se trouvait François Exartier, un de ceux qui menaient leurs revendications.

— Je viens prendre le vent, déclara Fleuri.

— On se réunit demain matin, sept heures, rue Confort.

Le lendemain lundi, à l'heure convenue, ils rejoignent une cinquantaine d'ouvriers en soie. Les plus écoutés, avec Magnin, Exartier et Parra, sont Étienne Marichander, Jean-Pierre Masson, Barthélemy Gaud. Tenir une assemblée en ville n'est pas prudent. Ils se partagent en deux troupes, bientôt fractionnées en groupes de trois ou quatre, ils montent aux ateliers débaucher ceux qui restaient. Puis tout déambule, plus ou

moins en désordre, jusqu'au faubourg de la Quarantaine, rive droite de la Saône.

Ils sont bien cent cinquante au rendez-vous, auberge de la Croix-Blanche. Ils discutent la situation, jusqu'à la confusion des raisons, voix et cris.

— Nous perdons notre temps, avoue Mari-chander. Sommes-nous pas d'accord que ce règlement, il n'en faut plus ? Alors, des actes, qui montreront notre force. Je propose une amende de vingt-quatre livres contre ceux qui persistent à travailler.

— Oui ! C'est bon ! A l'amende les faux frères !

— Et puis, s'écrie Exartier, réalisons l'union vraie, qui ne soit pas du vent. Dressons la liste des présents, le bloc des adhérents. Il ne faut pas que les uns se défilent, pendant que d'autres courront des risques.

C'était juste. La liste est établie. Midi approche ; on dîne sur place, à dix sols par tête. Déjà plusieurs s'en vont.

— Attendez ! commande Masson. Rentrés chez vous, chacun se dira : Où et quand se retrouve-t-on ? Décidons maintenant.

— Je propose demain mardi, à la Guillotière, même heure, crie Barthélemy Gaud.

— Adopté ! vocifère l'assistance.

Cette fois on s'en va. Beaucoup croyaient tenir la victoire, par ce premier geste de volonté. Quand ils rentrèrent en ville, tête droite, sonnant du pied, fallait voir ! Chignol exultait :

— J'ai la chance ! confiait-il à Parra. Vois-tu que j'aie quitté Sisteron, où je travaillais, huit jours plus tard ? Je manquais cela.

— Je crois que tu vas en voir d'autres ! répond l'ouvrier.

Le lendemain 4, ceux de la veille partent de bonne heure, entraînant d'autres, ceux qu'ils rencontrent, ceux qui se mettaient au travail.

— Viens avec nous, disent-ils. Plus on sera, mieux ça vaudra.

— Pourquoi perdre ma journée ? opposent quelques-uns. Ce que vous déciderez sera bon.

— Cela ne suffit plus. Il faut être nombreux pour qu'on nous craigne !

Beaucoup, laissant le métier, prenaient la file. Au vieux pont sur le Rhône, tous se hâtent. La Guillotière est pourvue d'auberges, de guinguettes ; ils s'y ruent, soulagés d'échapper au labeur. Des

voix tonnent, des chants s'élèvent, célébrant le vin, l'amour, le repos, parfois lardés d'un mot qui déchaîne les rires. Des ouvrières ont suivi; alors la clarinette, la flûte, même un violon, roucoulaient des danses, et les couples s'empoignent, tournant et se balançant, langoureux ou frénétiques.

Dans un cabaret, les chefs examinent la situation, une quinzaine, dont ceux de la veille, Parra toujours doublé de Gian.

— J'ai resongé à l'amende, dit-il. Il la faut seulement de douze livres pour ceux qui ne quitteront pas leur métier, mais elle sera de vingt-quatre pour les traîtres qui prendront celui d'un autre.

— C'est raisonnable, appuie Masson. Et il faut tenir jusqu'au jour où ce règlement du diable sera fichu au Rhône.

— Avec le Vaucanson, complète Marichander.

— On ne le pendra pas avant? demande Gian friand de spectacles.

Les autres contemplent le jeune Lombard; Parra sourit du succès de son élève.

— Où as-tu appris le français? questionne Gaud.

— A Sisteron, où j'ai travaillé un an. J'avais eu

des histoires, pour une fille de Chignolo, et... je crus bon de passer les Alpes.

— Ça suffit, Chignol.

La journée s'écoula à boire, à discuter par groupes, à chanter ici, à danser là : bref, un dimanche en semaine, les plaisirs d'une escapade ! L'après-midi, les chefs rassemblent tout le monde, font approuver les deux modes d'amendes, nomment des délégués pour s'aboucher avec des avocats, rédiger des placets.

— Rentrons en ville, par quatre, conclut Mari-chander. Demain, mercredi, au Moulin-à-Vent.

La colonne se forme, quatre de front, part en bon ordre vers le Rhône. Le pont franchi, il y eut bientôt un arrêt ; les premiers avaient aperçu des affiches. Les rangs se rompent. Ceux qui savent lire jouent des coudes. Les affiches du prévôt des marchands stipulent : « Sont défendus toutes assemblées ou attroupements suspects dans les places publiques, dans les rues, carrefours, maisons et autres endroits particuliers, sous peine d'arrestation et de procès militairement fait, suivant la rigueur des ordonnances. »

— Dans la ville ? s'exclama un vieil ouvrier. Bon ! gnia qu'à continuer de s'assembler dehors !

Évidemment. Au matin du 5 août, ils sont plus de mille au Moulin-à-Vent. Les présents inscrits à la liste d'adhésion, on entame des discussions à perte d'haleine. Plus on est nombreux, plus c'est long à décider quelque chose. L'amende reste convenue. Après, on ne savait plus que faire.

— Si on marchait sur Lyon ? propose un loustic.

— Pourquoi pas sur Paris ? renchérit son voisin.

— Dansons ! clament des jeunes.

On danse. Vers trois heures, violons et clarinettes ont un couac subit. « Quoi ? » proteste une enragée. Le violoneux indique, de son archet, la tête d'une troupe inattendue. Le guet, des arquebusiers ! La foule se tasse, muette, quelques-uns font mine de résister. La force publique en saisit quatre et se retire. Il faut retourner aux métiers ! Les canuts, déconfits, regagnent la ville en désordre avec une rumeur qui ressemble à un bêlement. Au pont de la Guillotière, les attendaient femmes et enfants. « Les voici, les terribles ! » raillent les viragos. Ramassant des cailloux, elles en criblent le guet, les canuts les imitent. Un arquebusier tire en l'air, arrête la foule qui fléchit, oscille ; le guet repart en ricanant. Cependant, les autres suivent, un peu loin.

— Les prisonniers ! Les prisonniers ! crient-ils.

Pas de réponse ! Au crépuscule, des délégués se rendent au 3 de la rue de la Fromagerie, auprès du prévôt. Celui-ci joue la sévérité, inquiet tout de même : « On mettra les prisonniers en liberté, accorde-t-il ; toutefois, je vous engage à ne pas recommencer. »

C'est bien difficile de barrer une vague populaire qui porte dans son sein deux siècles de rancœur. Toute la nuit il y eut des conciliabules. Encouragés par leurs rondiers, enhardis par la reddition des prisonniers, les canuts bravent, le 6, l'affiche prévôtale, s'assemblent place des Jacobins. Appels d'amis, paroles provocantes, harangues énergiques s'entrecroisent. Les meneurs décident la foule à les suivre. Ils se présentent à l'hôtel du prévôt qui, par ses fenêtres, ayant vu cette multitude sans armes, mais vibrante de misère, songe à gagner du temps.

— Vous voulez que le règlement soit abrogé ? demande-t-il. Soit. Je vais en écrire à M. l'Intendant, dont l'avis est nécessaire.

Il écrit, en effet, sur l'utilité d'une ordonnance d'abrogation, ajoutant : « De telles ordonnances n'engagent à rien. » L'Intendant répond prudem-

ment : « Faites ce que vous jugerez à propos, mais, pour moi, je ne rendrais jamais pareille ordonnance. » Le prévôt sera donc seul responsable ? Il ne l'entend pas ainsi, rédige une lettre plus pressante. Des heures passent en échanges de missives.

— Qu'est-ce qu'elles font donc, les autorités ? s'écrient des ouvriers vers la fin du jour.

— *No los faisons chia de pou !* (de peur), ricane un grand gaillard sec comme un clou.

Dans les grisailles du crépuscule s'avance le crieur public. Le son de la trompe épand une vague de silence, et l'annonceur, dépliant un papier, lit d'une voix retentissante :

« De par le roi et monsieur le prévôt des marchands et commandant à Lyon, il est ordonné que les règlements de la fabrique de 1737 seront exécutés ainsi qu'ils étaient avant ceux de 1744, lesquels sont regardés comme non-avenus et demeurent supprimés. Enjoint aux maîtres marchands de s'y conformer, et aux maîtres gardes tant marchands, petits marchands qu'ouvriers ci-devant en charge, de tenir la main à l'exécution du règlement de 1737, lequel sera de nouveau lu, publié et affiché. »

Une rumeur joyeuse court dans la foule. Les rondiers demandent cependant que l'ordonnance reçoive le sceau de l'Intendant.

— Bon ! dit Magnin. C'est pour nous amuser, comme on fait aux enfants en leur donnant une radisse afin qu'ils ne pleurent pas.

La radisse est une brioche. Magnin, avec dix-sept camarades, rédige une lettre aux chanoines de Saint-Jean, sollicitant leur protection.

— C'est déjà fini ? murmure Gianbattista.

— N'en crois rien, réplique Parra. Tiens, regarde ceux-là... le vrai coup commence ! On va chanter.

Et il chanta.

La Révolte des taffetâtiers

Jusque-là ce n'était qu'une grève. Ceux qu'indiquait Fleuri Parra à son jeune compatriote s'animaient pour la révolte, excités par Marichander, Exartier, Masson, une demi-douzaine d'autres. Dans ces groupes où s'allumait la colère, on criait d'étrangler les six députés réglementeurs.

— Sans oublier le Vaucanson ! ajoute une voix.

— Ah ! oui... celui-là, il a fait sa *patta* !

Patta, chiffon ; *faire sa patta*, cacher de l'argent dans des chiffons. On partit à la recherche de cet évanteur-profiteur. Vaucanson s'était réfugié chez l'Intendant. Déguisé en capucin, il utilise la nuit pour s'échapper et ne respirera vraiment qu'à Paris.

La tourmente faiblit. Le 8, les fabricants se réunissent au bureau de la communauté, en sa mai-

son, n° 1 de la rue Saint-Dominique, bâtie dix-sept ans plus tôt. Ses arcades, ses fenêtres spacieuses, son balcon en fer forgé lui donnent grand air. Elle a deux étages, et, derrière, une cour avec chapelle. Les maîtres, en réponse aux rumeurs populaires, opposent une affiche : ils veulent aussi le règlement de 1737, ils le demandent au roi ! Places et rues se calment peu à peu.

Le 9 août, second dimanche de cette grève muée en révolte, Fleuri Parra et sa femme s'apprêtent à souper, en compagnie d'un couple ami, quand survient Gianbattista, triomphant. Il a passé l'après-midi à rôder dans la ville, avec de jeunes compagnons. L'un d'eux est un chansonnier. Et il a reçu une lettre de Simona !

Tandis que dame Parra remplit les assiettes de soupe à l'oignon, Gian entonne la *Chanson des Taffetatiers*, apprise une heure auparavant. Il imite assez bien le ton nasillard des syllabes :

*A tu ren vu passa per yquy
L' posu d'papy,
A tu ren vu passa per yquy,
Que met de grandes pancardes
Den tot les carreforts ?
Ce sont nos mailtres gardes
Que ne joïnt le tort...*

Parra et son compagnon se tiennent les flancs, oubliant la soupe à l'oignon ; les femmes trépignent, amusées ; un mignon Parra de quatre ans, ne comprenant dans tout cela que l'animation folle, frappe de sa cuillère la table, avec des gloussements de joie. Décidément, la tourmente passe à l'état de souvenir. Il y eut bien encore ce jour-là de l'animation aux Terreaux, les lundi et mardi suivants, quelques assemblées : derniers remous du mascaret populaire.

Or, Magnin avait vu clair en disant : « On veut nous amuser. » Ni les fabricants ne pouvaient pardonner ce triomphe de leurs salariés, ni le prévôt.

Le servage régnait encore dans les lois et dans les mœurs. Tout se tient coi. Des enquêteurs judiciaires interrogent les ouvriers. Six des meneurs et trois *crocheteurs* (les portefaix à crochets) sont traduits devant la cour, et cette fois les canuts ne réclament pas les prisonniers : les épées des nobles officiers et les mousquets de leurs soldats ardaient de faire des vides dans la masse ouvrière. Un portefaix est pendu, deux autres sont condamnés à six mois de prison. Puis c'est le tour des canuts.

Le 30 mars, Étienne Marichander, en chemise,

une torche en main, au col un écriteau où se lisait : « Ouvrier en soye séditionnel », est amené devant la porte du palais, contraint de se mettre à genoux et de déclarer : « Méchamment, j'ai été de ceux qui ont le plus contribué à fomenter la sédition, contre les ordres du roi, dont je me repens, demande pardon à Dieu, au roi et à la justice. » La même lugubre cérémonie se répète devant la porte de l'hôtel de ville. Ensuite, le condamné, ramené au palais, subit la question pour qu'il révèle ses complices et on reporte enfin ce pauvre corps pantelant place des Terreaux, pour y être pendu à une potence par le bourreau.

Le surlendemain, François Exartier est condamné aux galères à perpétuité, Fleuri Parra à neuf ans de la même, de l'horrible peine.

Gianbattista, frémissant de colère, a vu son ami, son protecteur Fleuri Parra, qui l'avait fait entrer dévideur dans la maison même où il travaillait, il l'a vu, parmi les autres condamnés, livré à la honte du carcan, marqué au fer chaud par le bourreau des lettres : GAL. Il en a pleuré de chagrin dévorant, de rage impuissante. Et le jour où la chaîne des malheureux est partie avec l'escorte de la maréchaussée, il s'est glissé au coin d'une

rue, parmi les curieux ; il s'est écrié d'une voix tremblante d'émotion :

— *A rivederla!*

Fleuri Parra se retourne, reconnaît son jeune ami, le remercie d'un hochement de tête.

— *Addio!* dit-il, sombre et grave.

Deux ou trois mousquets de l'escorte sont braqués sur les curieux, qui s'écartent épouvantés ; mais Gian, bondissant comme un chat, a disparu dans la rue voisine. Il se rappellera de ces choses.

Chignol

La province de Pavie possédait d'importantes filatures de soie et des magnaneries ; c'était à Chignolo même, sa ville natale, que Gianbattista était devenu habile dévideur, jusqu'au jour où une belle fille lui avait mis de l'azur au cœur, et du drame. Simona était recherchée, les rivaux querelleurs ; le vainqueur avait dû partir la nuit même, en exil. Par le col du Genèvre, la route qui longe la haute Durance torrentueuse, il avait gagné Sisteron, où un cousin l'avait logé et occupé. Du temps avait passé, sans amoindrir en lui le cher souvenir.

Devenu Lyonnais, bon Lyonnais, chaque jour, les treize heures de sa tâche au dévidoir terminées, il ne manquait pas, seul dans sa soupente, d'évoquer la belle Chignolaise. Si des histoires ou un coup de vin la lui faisaient oublier, le lendemain

il couvait du remords, s'accusait d'un péché. Il se creusait la tête pour découvrir le moyen de revoir Chignolo, celle que la magie de l'éloignement et du temps lui montrait plus désirable encore.

Il trouva. Des cœurs épris trouvent toujours. Sisteron fut le lieu du rendez-vous, le cousin, le dieu tutélaire. Quinze jours après, Gian et Simona sont mariés, et quinze autre jours ensuite, la diligence du Dauphiné les déposa au port Neuville. Aux Terreaux, Gian revoit des camarades, loue un grenier ; dès la soirée, Simona ayant rangé ses affaires dans un coffre, le canut d'adoption l'em-mène au tour de ville.

Nul ne songe à inquiéter le Lombard sur son origine, quoique depuis une douzaine d'années, à cause des chômages, on n'admette les étrangers que pour trois mois, sur certificat délivré par les maîtres gardes. Lyon n'était pour eux qu'une étape sur la route des compagnons voyageurs. Même, après la grève de 1744, le permis de trimestre avait été supprimé. Pour Gian, jadis citoyen classé, la question ne se posa pas : deux jours après l'arrivée, il maniait le dévidoir.

Qui, d'ailleurs, voudrait tourmenter ce vainqueur des Autrichiens ? Il avait gardé, de son passage

aux armées du roi, les cheveux tressés de rubans en catogan et son antique tricorne aux ailes relevées, qu'il roulait autour de sa tête pour se préserver la tignasse, comme on fait dans les ateliers de canuserie. Les « gones », ces gamins de Lyon, raffolaient de lui, surtout du tricorne. Ils raffolaient aussi de sa femme, si bonne fille !

Tous deux partagent les peines des canuts, aussi leurs meilleurs moments. A Noël, après la messe de minuit, ils savourent radices, pâtés et barquettes. Au joyeux nouvel an, ils font *péter la miaille* : baisers sonores sur les joues. Le carnaval, malgré le froid, les amusa comme des enfants. Jadis, Saint-Fons, encore en *brotteau*, était le lieu où se concentraient les masques, aux dimanches des brandons (ou des bugnes) pour la clôture du carnaval. Puis venaient Pâques, le « mai » du premier mai, la Fête-Dieu, les tartes de la « vogue », fête paroissiale. Enfin, l'année compte cinquante-deux dimanches, et pour le peuple privé d'autres distractions, c'est cinquante-deux jours de fête. qu'on les passe en ville à errer, flâner : se *lanti-bardaner*, ou aux environs à prendre un bain de soleil sur les collines, à savourer la sieste dans l'ombre des « gloriottes ».

Beaucoup s'en allaient aux « charpennes », remplissant auberges et guinguettes de discussions joviales, de chants, de danses. Des groupes se portaient aux vogues de l'île Barbe, de Bron, du Grand-Camp, buvant le beaujolais, échangeant des lazzis, grisés d'air salubre en courant les campagnes où ne manquaient pas les coins pittoresques, les boqueteaux et les ruisseaux clairs.

Les familles aisées commencent à construire pavillons et villas, rive gauche du Rhône, entre les terrains vagues de la Tête-d'Or et la Guillotière. Cet espace, ancienne alluvion du fleuve coupée de *lônes* ou étangs et de *vorgines* ou boqueteaux de roseaux, avait aussi des prés endigués, des *brotts*, c'est-à-dire des barrages, et sans doute encore quelques marécages : *eaux* ; d'où « brotteaux ». Du côté de la Croix-Rousse, on bâtit sur les pentes, aux flancs de la Grand'Côte, jusqu'au plateau. Au bas de Fourvière, ou plus précisément de la colline de Loyasse, Serin offre encore de l'espace, mais surtout en remontant la rive de la Saône ; c'était alors le port et le faubourg de Vaise. Rive gauche du Rhône, s'étendant au loin, la Guillotière s'emplissait de maisons ouvrières, tandis que des villas naissaient plus nombreuses aux Brotteaux

voisins, entre le fleuve et les Charpennes, terroir bas planté de charmes, souvent inondé, où poussaient des osiers jaunes et des roseaux à balayettes : les « Vorgines ».

En face, rive droite, vers le lieudit Herbouville, le Lyonnais utilisait encore la force du fleuve. On y voyait plusieurs moulins flottants, dont les roues tournaient, tournaient, broyant le sarrasin, le maïs et le froment. Des familles y naissaient, y vivaient, y mouraient, sur cette eau fuyante, image éternelle du monde !

Tandis qu'on songe à améliorer l'habitation, l'état de crise pèse toujours sur la « fabrique ». La condition des maîtres ouvriers reste pénible, avec l'achat des métiers, les loyers, les impôts, sans omettre les octrois gênant tout le monde. Aussi l'Hôtel-Dieu et la Charité ne chômaient pas, surtout les refuges de cette dernière où l'on recueillait les garçons : *chanals* ou légitimes, *petits-garçons* ou illégitimes et enfants trouvés, ainsi que les filles : *catherines* ou légitimes, *thérèses* ou illégitimes. Jadis, les *chanals* étaient à l'hospice de la Chanal, vers Pierre-Scize, et les *catherines* à l'hôpital Sainte-Catherine, d'où leurs noms. Le salaire était aussi fort variable. Seul était appréciable

celui du « maître » qui avait accompli le « chef-d'œuvre ».

Le chef-d'œuvre des tissutiers consistait, Justin Godart l'a défini dans son ouvrage *l'Ouvrier en soie*, en « un échantillon d'un dessin de ruban broché ou de galon, figuré à leur choix, sur le nombre de six qui leur sera offert et qui ne pourront porter moins de douze retours et de vingt-quatre marches ».

Le Mont de la prière

— *Basta!* répétait Simona à son premier-né qui poussait des cris de paon. L'enfant s'apaise d'abord, puis repart de plus belle. Interrompant sa toilette, elle le prend dans son berceau d'osier, lui donne le sein.

— Ça le fera dormir, dit Gian, profitant du silence pour placer son mot.

Du moins, cela l'assoupit assez pour qu'il restât sage, quand sa mère le mit en garde chez la voisine, qui allaitait elle-même une fille de trois mois.

— Ils auront chacun leur tasse ! fit-elle.

— A votre service ! répliqua gaîment Simona, tranquille pour son rejeton.

— En échange, à Fourvière, vous direz une petite prière pour moi ?

— Y manquer serait d'une ingrate !

C'est le 8 septembre, fête de la Nativité, date

chère aux Lyonnais depuis la peste de 1643.

Ce fléau avait emporté bien des victimes, les richards fuyaient aux champs, les autres, pâles d'effroi, se terraient dans leurs pauvres logis. Or, le 8 septembre, les échevins ayant fait un vœu solennel à la Vierge, la peste disparut. Depuis ce jour, la foule monte à la colline sainte pour une bénédiction solennelle. Simona voulait voir ; d'une semaine elle ne parla que de cette envie.

— Ça y est-y ? Nous partons ?

C'est le compagnon Mourguet, suivi de dame Mourguet, qui remorquait leur petit Benoît, gone de six ans à mine éveillée.

— Ça y est ! répliquèrent en chœur Gian et Simona.

Et les cinq, endimanchés, joyeux, dégringolent l'escalier de la vieille bâtisse, rue des Capucins. Montée de la Grand'Côte, vers le plateau de la Croix-Rousse, ils se mêlent à des groupes. Les figures de connaissance se rapprochent, avec des gestes amples, des *gognandises* railleuses, des *bugnasses*, injures amicales, qui suscitaient, réussies, d'interminables éclats de rire. Benoît trotte parmi une demi-douzaine d'autres gones, piaillant tels des moineaux.

Le flot populaire serpente par les rues conduisant à Saint-Vincent, presque terminé, et de là au pont de la Feuillée. Sur l'autre rive, on arriva en peu d'instants au quai de Bondy. Place Saint-Paul, près de l'église, un camarade savant expliqua que c'était la plus ancienne, fondée par un évêque nommé Sacerdos au sixième siècle, dans les temps, retapée six cents ans plus tard, et que pour le moment on abîmait de plâtras. Là, chacun s'emplit les poumons d'un bol d'air, pour entreprendre la montée Saint-Barthélemy.

Les voix se firent rares, oppressées, les pas se ralentirent. A mi-côte, dame Mourguet dut s'arrêter pour respirer. Elle n'était pas la seule ; surtout des vieux et des vieilles, fidèles à la tradition malgré la raideur qui leur crispait les mollets. En haut, pour le dernier sommet, il fallut tourner et retourner par un chemin. La procession humaine se heurta à d'autres flux arrivés par la rue de la Bombarde, qui s'élève de la Saône droit vers la hauteur, par la montée des Carmes et celle des Anges, venant de Pierre-Scize, ou celle de l'Antiquaille avec les gens de Saint-Just, Saint-Irénée, Sainte-Foy, aussi de Bellecour.

Une foule recueillie se presse déjà autour de la

chapelle, consacrée à la Vierge, aux murs intérieurs couverts d'ex-voto. La porte ouverte permet d'entendre à ceux qui n'ont pu pénétrer, et même un peu de voir. Sur l'autel embrasé de cierges, l'archevêque officiait, assisté de prélats en chasubles dorées. Le sermonnaire rappela le grand effroi de 1643, le vœu du prévôt des marchands et des échevins de monter chaque année, le 8 septembre, au sanctuaire « pour disposer la dite Vierge à recevoir en sa protection la dite ville ». Toutes les poitrines se soulèvent ; les chœurs de la manécanterie entonnent l'*Egreditur virga*, il se forme deux longues files entre lesquelles s'avance l'archevêque sous un dais, précédé, suivi d'abbés, de chanoines ; les bannières resplendissent, l'encens fume, les moines et les religieuses alternent en costumes variés, les chantres psalmodient les litanies, accompagnés par les cloches mises en branle là-haut dans leur tour romane. A la station sur la terrasse, ceux mêmes qui ont vu, serait-ce cent fois, le panorama qu'elle procure, le contemplent et l'admirent.

Les cloches se sont tues, la multitude en silence s'agenouille. Seul reste debout l'archevêque, primat des Gaules, sa voix unique se fait entendre,

quand il trace dans l'air, du goupillon, le signe de croix sur la ville et qu'il prononce les paroles de bénédiction. Chacun se sent ému, rempli d'espérance. C'est alors que Simona se souvient de sa promesse à la voisine ; elle murmure bien vite pour elle un *Ave, Maria*, de tout son cœur.

Tout le monde se relève. La procession fait le premier pas du retour, tandis que la manécanterie entame la prose :

*Gaudii primordium,
Et salutis nuntium,
Diem nostræ canimus...* -

« Nous chantons ce jour, principe de notre joie, qui annonce notre salut. » A la chapelle, la messe s'achève. Beaucoup s'en vont dîner chez eux. Ceux qui habitent loin, le plateau de la Croix-Rousse, les Brotteaux, la Guillotière, descendent aux auberges du quartier Saint-Jean, même à la Quarantaine, plus bas ; des familles s'installent aux jardins du Rosaire, sous les ombrages du pittoresque passage Gay, assises dans l'herbe autour des victuailles apportées. La plupart de ceux de la messe veulent assister aux vêpres, entendre les psaumes, les chanter, avoir leur part

de l'hymne *Ave, maris stella*. Après ce sera la débandade par les montées devenues descentes, les voix claires des femmes commentent les détails de la cérémonie, les tons graves des hommes qui déjà resongent aux tracas du travail, les cris des gones qui se poursuivent, joutent à qui lancera le plus loin des cailloux sur les terrains vagues des pentes.

Gian, Simona, Mourguet, sa femme et son garçonnet gagnent l'Antiquaille. C'est plus long, mais on a le temps. Ils descendent par ce chemin recourbé, dépassent l'hospice. Là, s'élevait jadis le palais des préteurs de Gaule, où naquirent Germanicus et Claude. Sous la chapelle qui succéda, subsistent une crypte et deux caveaux, où, dit-on, Pothin subit le martyre, Blandine fut enfermée. Dans les ruines, Pierre Sala bâtit en 1550 une maison, qu'il garnit d'objets antiques : d'où le nom du logis, transmis à l'hospice. Nos bons Lyonnais poussent jusqu'au terrain où on reconstruit l'église Saint-Just. Puis, demi-tour, ils disparaissent dans un bosquet, dont la traversée les amène au Gourguillon, nom qui évoque le gargouillis d'un ruisseau. Ils descendent les méandres, laissent à droite Saint-Georges, prennent à gauche

la rue Tramassac, passent devant la cathédrale Saint-Jean, traversent la rue de la Bombarde, continuent tout droit par la rue du Bœuf. Ayant rattrapé des personnes qui dévalaient plus lentement, les deux hommes s'exclament ensemble :

— Magnin !

C'est, en effet, le maître ouvrier, si bon conseil dans l'affaire de 1744. Les autorités ne l'inquiètent plus, tout en le surveillant discrètement. On fait halte. Justement devant l'auberge A l'Outarde d'Or, campée là quarante-deux ans plus tôt dans cette maison curieusement ouvragée.

— Qu'y pouvons-nous ! soupire Mourguet. On n'a pas la force. Voyez comme ça finit en 44 ?

— C'est qu'on n'a pendu personne quand on le pouvait ! exclame l'ex-Lombard.

— Mets de l'eau dans ton vin, Chignol, conseille Magnin, paternel. Pour toi, Mourguet, on sait que tu es un sage. Mais si la résignation a du bon, il y a des cas, lorsqu'on vous tond jusqu'au sang, où il faut mettre plutôt vin sur vin. On ne gagnait guère, et beaucoup ne gagnent plus rien, à cause des chômages. Dis un peu si un brave homme n'a pas le droit de vivre en travaillant ?

Le petit Benoît le contemple. Dans sa tête au

fin museau se dessine cette pensée : « Je serai maître comme M. Magnin. » Tous, au fond, sont d'accord, même Mourguet le raisonnable. Magnin règle le *mastro* de l'Outarde d'Or, le groupe achève la descente de la rue du Bœuf. Là, au coin de la place Neuve-Saint-Jean, l'enseigne montre un bœuf en ronde-bosse attribué à Jean de Bologne voyageur. Au pont de la Feuillée, ils contemplent les Terreaux, l'hôtel de ville, où, dans le crépuscule, commencent à briller les mèches à l'huile de l'illumination.

Les « gones » chez eux

Toujours la misère, des milliers de gens à la mendicité. La « fabrique », un peu relevée, compte onze mille métiers; mais les salaires infimes ne suffisent plus à la vie. Le pain a passé, le bis, de 1 sou (ou 3 deniers) la livre à 2 sous (6 deniers); le blanc, de 2 sous à 4. Maîtres ouvriers et compagnons ne se nourrissent guère que de soupe de maïs, de fromage, de couenne de lard, parfois de *bugnes* ou de saucisson.

La gêne des maîtres ouvriers, la vie végétative, la détresse des canuts, étaient la rançon payée à l'étrange destin des industries de luxe. Les gros marchands avaient de riches logis, des villas, affichaient l'opulence; il ne leur manquait que la consécration féodale. Ils l'eurent, par un arrêt du Conseil royal (30 octobre 1767), accordant les privilèges de la noblesse aux commerçants en gros « réputés vivant noblement ».

On en parlait à la veillée, chez Mourguet. Il y a là Magnin, Gian et Simona, le maître ouvrier Maichalet, le compagnon Briaillon, et une ouvrière, Reine Boiver, qui surveille, aidée par Benoît dont les neuf ans ont sonné, ses deux enfants plus jeunes.

— M. de Gournay, dit Mourguet, peut s'enquérir tant qu'il voudra de l'état du commerce et des fabriques, il n'y changera rien.

— On ne peut plus compter sur lui, complète Maichalet, c'est l'opinion des ateliers.

— Ni sur lui ni sur personne, affirme le maître Magnin. Le mal vient de loin, il a partout ses racines... oui, dans toutes les corporations, dans toutes les provinces.

— Au moins nous pouvons compter sur nous ! s'écrie Gian, tumultueux.

— Je n'en suis plus sûr depuis 1744. Nous n'avons pas réussi, nous ne pouvions pas réussir. On se dressait contre des choses qui ont mis des siècles à s'établir... Et puis on est isolés ! Lyon est en France, elle est grande, la France ! On a fait semblant de nous céder, mais peu après la Cour a envoyé des soldats : vous savez le reste !

Tous se taisent, songeant. Gian se souvient de

Fleuri Parra aux galères, son cœur se serre : la femme était morte, le garçonnet mis aux orphelins de la Charité ! Lamentable histoire.

— On n'y peut rien, répète Mourguet.

— Qui sait ? réplique Magnin. Sur un point, oui... Il y a des souffrants dans tout le pays. Supposez que le pays entier se lève comme nous l'avons fait en 44, y aurait-il assez de soldats pour maîtriser un tel mouvement ? Cette apostrophe amène un silence, où chacun imagine la France du tiers état soulevée de Lille à Marseille, de Strasbourg à Brest.

— Que cela vienne vite ! s'écrient Simona et Reine Boiver, les femmes.

— Oui, vite ! appuie Briaffon.

Maître Magnin se lève, chacun s'en va, ruminant des espérances, avec le ventre qui réclame.

*
* *

Une année passe. Le travail a repris ; pour n'en pas avoir il faut être un paresseux, un farceur, un vide-bouteille. Gian aime se *lantibardaner*, prompt aux *gognandises*, vif à la riposte, mais tout de même il a du cœur. Simona lui a donné

trois rejetons, en promet ostensiblement un quatrième ; il faut nourrir, élever cette marmaille. Et Gian s'arrache aux délices des flâneries.

Sauf le dimanche. Alors il emmène Simona, et leur aîné, cinq ans, le long des rivages, vers les Chartreux et Serin, à la Quarantaine, plus loin encore, à Saint-Irénée, ou bien, passant le Rhône, à la Guillotière, aux Brotteaux, à Saint-Clair, aux bosquets de la Tête-d'Or. Un dimanche matin, la mama débarbouille les petits pour aller à une *vogue* voisine, quand on frappe. C'est un visiteur. Son visage bruni, ses traits accentués, quelque chose d'hésitant, aussi de dur, dans le regard, lui confèrent un air peu rassurant.

— Tu ne me reconnais pas ? murmure-t-il tristement.

— Fleuri Parra ! s'écrie Gian tout pantelant.

D'un élan, il prend le galérien dans ses bras, fou de joie, balbutiant, les yeux troubles :

— Toi ! c'est toi !... *Povero, povero !*

— Oui... mes neuf ans sont tirés. Les chiourmes n'ont pas réussi à me tuer, ni à faire de moi un brigand. C'est quelque chose, va !

Il pleure et s'assoit, accablé. Qu'a-t-il donc fait, ce paria ? Simplement, il a aidé ses frères de chaîne !

Bien souvent, Gian a parlé de lui à Simona. Elle saura le mettre à l'aise, avec ces délicatesses que les femmes imaginent, quand leur cœur s'en mêle. Le premier-né, et même le second, ne sont pas longs à s'emparer chacun d'une main du nouveau venu, passé à l'état d'événement.

C'est le *zio* Fleuri, l'oncle inconnu.

— Vous êtes bons ! murmure-t-il, touché de se sentir en famille. Mais la fabrique m'acceptera-t-elle, à présent ?

— Je voudrais bien voir le contraire ! Allons saluer maître Magnin. Et s'il le faut, nous aviserons.

Adieu la *vogue* ! Ils partent chez l'ouvrier, qui, aux premiers mots, tend sa main fraternelle.

— Les métiers battent, voulez-vous entrer chez moi ?

— Ah ! maître Magnin, je n'espérais pas tant ! (*Il lui embrasse les mains, pleurant de joie.*) Comment vous remercier ?

— En venant dîner avec nous. Et ramenez tous les Chignol ! Vous avez assez souffert pour la cause commune, pour qu'on entame le veau gras.

Ce fut un repas modeste, car ils avaient le cœur serré, mais ce que l'ex-galérien trouva de plus

exquis, ce furent les attentions de tous. Il en oubliait déjà ses horribles années sur les bateaux du roi. L'après-midi, on alla visiter les Mourguet. On le présenta, quelle cordialité ! Que d'enthousiasme pour cet humble martyr !

— Croyez-vous, fit Magnin à travers les dialogues et les cris, qu'il s'imaginait être reçu de travers ! Hein ! s'il y en avait d'assez vils pour oublier le passé, qu'est-ce qu'on leur ferait voir !...

— Nous serions mille contre un, affirma Mourguet.

— Tenez, continua maître Magnin, en voilà un qui croit déjà taper dans le tas !

C'est Gian, dont les yeux brillent comme ceux d'un loup, à la seule idée d'un affront à Fleuri Parra. Celui-ci se ranime à ces chaudes affections, franches, joviales, prêtes à lutter pour lui. Allons, il est toujours de cette famille lyonnaise si mal connue ! C'est qu'on ne la juge, au loin, que par ses dehors, un renom de froideur exagéré à dessein pour s'en souvenir mieux. Lyon est un corps robuste, formé par un travail pénible et patient qui l'a replié sur lui-même ; c'est aussi un organisme lent ; mais quand on l'excite, quelle ardeur !

CHAPITRE VI

La Ruche au travail

Au moment où se déroule cette histoire, la ville, comme Paris, et la France, comme l'Europe, sont en gestation de grands changements. Les marchands songent à édifier des fortunes, les maîtres ouvriers à leur succéder, les compagnons à secouer leurs chaînes. L'édilité évolue des rues étroites, des maisons bourruées, aux voies larges, aux demeures alignées, aérées. C'est le temps où l'architecte Soufflot vient construire la coupole des Chartreux au flanc de la Croix-Rousse, la Loge du Change, la façade de l'Hôtel-Dieu, le premier Grand-Théâtre.

Institutions, aspects du passé sont en évolution. Ce qui subsiste, c'est la misère du peuple, la réglementation étroite où chacun est emmaillotté. Certaines de ces choses sont drôles, à distance. Un soir, Magnin voit arriver le compagnon Briaffon, mine soucieuse.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? dit-il, coupant court au préambule embrouillé.

— Voilà ! souffle Briaffon comme si on venait de l'arracher à la noyade. J'avais pu m'établir à mon compte, esquivant deux ans de compagnonnage. Les maîtres gardes m'ont déféré au consulat. J'en viens. Ils veulent que je reprenne mes deux ans, sinon que j'épouse une fille de maître.

— Toujours ces diables de règlements ! Eh bien ! fais les deux ans !

— Je n'y tiens guère. C'est ma ruine !

— Épouse une fille de maître, alors ! Choisis bien.

— Le mariage ne me dit rien... J'ai un délai de quatre mois.

— Marie-toi, ce n'est pas terrible, il y a de belles filles qui savent tenir un ménage.

Briaffon chercha, consciencieusement. Il en vit dix, vingt. Comme le héron de la fable, il ne se décida pas. Les quatre mois écoulés, il se rendit, le nez bas, chez le prévôt.

— J'ai fait mon possible, dit-il, pour obéir à messieurs du consulat. Mais la dure nécessité d'épouser une fille de maître me fait appréhender

des malheurs sans remèdes. Un choix hâtif peut mal tourner.

— Vous préférez redevenir compagnon ? C'est de la sagesse.

Briaillon, pas du tout convaincu, parut tout gonflé du soupir monté de ses entrailles.

— Ainsi donc, de domicilié et établi que je suis, je vais être réduit à vendre mes métiers et travailler encore deux ans chez les autres, si dès à présent je ne me jette au sort d'un mariage dont la mort sera le seul terme de la discorde qu'il occasionnera !...

Ce discours, tout d'une haleine, émut le prévôt. Il permit à Briaillon de continuer son établissement, en attendant qu'il trouvât fille à sa convenance. C'était du provisoire. Or, ce compagnon maître resta célibataire jusqu'à la Révolution, qui devait le libérer trente-deux ans plus tard...



L'immeuble est une ruche en travail. Au-rez-de-chaussée, des dévideuses manient de leurs poignes nerveuses les lourds écheveaux en torsades. Sur la cour, des laveuses, sécheuses, recardeuses de

déchets, de *bourres*, fabriquent sur des olives de bois des glands, des pompons, des festons frangés. Aux étages, des ateliers où retentit sans arrêt le *biss'tan'clac'pan! biss'tan'clac'pan!* de la pédale, des lisses, de la navette et du battant ; les hommes à peine vêtus d'une chemise aux manches retroussées et d'un pantalon, les pieds nus dans des savates de corde, les femmes chaussées de même, en jupon et caraco de cotonnade. C'est tout juste s'ils peuvent circuler contre les murs blanchis à la chaux. La plupart sont debout, le canut n'utilise guère son escabeau. Parfois il humecte ses doigts trop secs dans l'écuelle d'eau. Il parle peu, chante moins encore. Il ne boit pas. Un canut ivre, c'est toute une histoire ! Au rez-de-chaussée, en des échoppes obscures, un tailleur, le « pique-puces », ravaude les hardes des dimanches ; un fripier, « garde-mites », le complète.

Chignol, le soir, amuse ses enfants par des récits imagés, des gestes de mains. Il noue son mouchoir sur ses doigts, doigt par doigt, et chacun secoue un nœud ou une bouffette. Entre le pouce replié et la paume, une baguette figure une arme. La main droite pourfend la main gauche, celle-ci résiste. Parfois les deux mains se saisissent, ainsi

que font les lutteurs ; et c'est à celle qui couchera l'autre sur la table. Les fillettes gloussent de joie, les garçonnets trépignent ; la mama a bien du mal à les coucher.

Les repas sont moitié lyonnais, moitié lombards. Simona se munit chez le friteur, et ne compte plus les succès de ses soupes à l'oignon, fabriquées dans la coquille de fonte. Un des gosses a pris chez le boulanger deux liards de charbonnaïlle pour allumer le feu. Les oignons risolés au beurre, avec un nuage de farine de maïs, emplissent l'air d'une appétissante odeur de pâtisserie ; elle ajoute un peu de tomate, puis allonge doucement, doucement, avec l'eau qu'elle a pris soin de tiédir. Les p'tiots sont pendus à ses jupons. Elle les repousse d'une bourrade. « Maria, tu vas *ta brula, camina !* Gian ! Gian ! *ô le malegati, arri !* » Elle achève le bouillon, qui se met à ronronner, coupe la miche en taillons. Elle a soin, mère économe, d'utiliser les rogatons, les croûtes. Pour les marmots, les *ninos*, il y aura du lait. La pinte, *diavolo !* coûte maintenant une pièce de six liards, c'est ruineux.

Et voilà que survient un dixième héritier ! Qu'est-ce qu'on pourra bien léguer à celui-là ? Gian con-

sidère l'arrivant, prononce, et satisfait, prophétique : « Toi, tu seras Chignol II ! »

*
* *

La ville est en rumeur. Les dimanches, des familles vont en promenade contempler les travaux, vers Ainaï. On met en ordre les sables, les marais, les lônes, les vorgines, jusqu'à la Mula-tière. Il s'agit de solidifier, de tout réunir, d'y tracer de nouvelles rues, de construire le long des fleuves des quais plantés d'arbres. Cela fera de magnifiques promenades, un quartier neuf, s'ajoutant à ceux de la presqu'île : Ainaï, Bellecour, Saint-Nizier, les Terreaux.

C'est aussi cette année-là que naîtra... mais un petit préambule semble nécessaire avant la présentation du prodige. Il est fameux, cet an 1769 qui enfante les poètes Chênedollé et Esménard, Bourrienne, Philippe Lebon qui inventera le gaz d'éclairage, Tallien, Walter Scott, Mouton-Duvernet, Soult, Humboldt, Méhémet-Ali, Wellington, Lannes, Marceau, Michel Ney, Cuvier, enfin Napoléon Bonaparte, premier consul, et Laurent Mour-

guet, empereur des rues et des fêtes publiques.

Modeste comme tout ce qui est vraiment grand, Laurent Mourguet ne paraît pas se douter de ce glorieux avenir quand, le 3 mars, on l'apporte à l'abbé Gaudin, vicaire de Saint-Nizier. Il est fils de Benoît Mourguet, maître et marchand fabricant, et de Jeanne-Marie Trigon. Le parrain est son grand-père Laurent, maître ouvrier; la marraine, demoiselle Marie Vivier, épouse d'Antoine Trigon, maître ouvrier également.

Un enfant arrive rarement seul. Dès l'année suivante, survient un petit frère, François. Il faut peiner plus dur. Surtout que les denrées renchérisse, le pain même a doublé: 2 sous (6 deniers) la livre de bis, 4 sous celle de blanc; et la viande est à 6 sols la livre, la chandelle à 12 sols, les œufs à 8 sols la douzaine, le reste à l'avenant. Les loyers moyens vont de 60 à 150 livres. Un repas à l'auberge coûte de 25 sols à 2 livres. Mais les tisseurs vivent au logis, sommairement meublé de tables et de coffres en noyer, de lits à colonnes, d'un buffet de sapin, de quelques chaises; les métiers prennent le meilleur. Ils se nourrissent de soupe, de farine de maïs, d'un fromage mou qu'on appelle, par dérision sans doute, cervelle de canut, de

bugnes, de « sicisson », de couenne de lard mal grattée...

Dans les rues étroites, malsaines, les maisons géantes, sur caves lépreuses, sont bourrées d'ateliers, un peu au rez-de-chaussée, davantage au premier étage, au deuxième, au troisième, au quatrième, un peu encore au cinquième. Sans doute en trouverait-on même à des sixièmes, des septièmes. Tout cela peine sous des étés caniculaires, des automnes brumeux, des hivers froids, et des pluies fréquentes qui entretiennent les moisissures des bâtisses vétustes et des cours obscures.

Tout ne leur est pas rose aux maîtres ouvriers. Dès le début, il faut payer le loyer, acheter un ou deux métiers, le mobilier, acquitter les impôts : temps perdu pour la garde et le guet, estimation 9 livres par an ; capitation minimum, 2 livres 9 sols ; le vingtième d'industrie minimum, 12 livres. A peine est-il besoin d'ajouter que l'impôt indirect (octrois), toujours le plus lourd, pèse principalement sur tout ce petit monde et sur ce qu'il mange.

Laurent Mourguet s'éveille à la vie côte à côte avec les misères séculaires. Il grandit au quartier de la magnifique église Saint-Nizier, de la rue

Grenette à la place des Terreaux, rôdaillant déjà dans les vieilles rues Mercière et Lanterne, celle de la Poulallerie derrière l'église, et celle du Bât-d'Argent, de l'Arbre-Sec qui se pressent aux abords de l'hôtel de ville. Parfois, le dimanche, la tribu des Gian les vient voir, et il s'amuse des paroles burlesques, des gestes cocasses du père Chignol. D'autres fois, les Mourguet se rendent aux Pierres-Plantées. Là, il goûte la joie de courir sur les pentes, de se rouler dans l'herbe pelée en compagnie de Chignol II, qui, ayant bien cinq ans de plus, s'est fait son protecteur, l'initie au jeu des doigts qui s'agitent avec des oripeaux, des mains qui s'empoignent au jeu de la lutte et du bâton, pour faire rire de plus petits.

Chignol le Rigolo et Gnafron le Philosophe

— Dépêche-toi donc, Jean ! dit Maria lui bourrant les côtes.

Mais Jean ne se laisse pas faire ; il a dix ans, Chignol, et quoique Maria soit son aînée de dix-huit mois, il n'admet pas qu'on offense sa dignité. Saisissant les poignets de sa sœur, il les serre si fort qu'elle jette un cri.

Simona est prête, la maisonnée aussi. C'est dimanche, il fait beau, on descendra la Grand'-Côte, on ira au bord du Rhône, vers les îles de la Pape. Gian, Simona, leurs quatre derniers-nés, la demi-douzaine ; les cinq autres (car l'un est mort), compagnons ou compagnonnes, ont leur vie à part, et trois d'ailleurs sont mariés.

Après les Terreaux, au quartier Saint-Nizier, ils prennent Benoît Mourguet et Jeanne son épouse, Laurent, gone déluré de sept ans, et son frère

François plus jeune. La joie redouble, c'est jour de fête !

On les aime, ces sorties, elles font oublier des semaines de labeur et d'étouffement. Celles des mais, de la communion venant à l'Assomption, ont perdu leur entrain, mais il y a le carnaval, la Fête-Dieu, le 8 septembre à Fourvière ; il y a les vogues, enfin les promenades des beaux dimanches. On s'évade, heureux et libres, vers la Quarantaine, la Mulatière, et Oullins, et les îles de Pierre-Bénite, ou encore à Vaise, là où la Saône arrive du nord, charriant ses gros bateaux et ses radeaux, à l'île Barbe, dont la vogue renommée attire des foules. Sinon, c'est, le Rhône franchi, vers le Moulin-à-Vent, les collinettes de Gerland et de la Grange-Rouge, Saint-Fons, Bron, Monchat, semés de guinguettes, de jeux de boules. Il y en a qui, par oubli, insouciance, amour du vin et des gognandises, entraînaient et font la Saint-Lundi ; même que les autorités projettent de fermer, la nuit du dimanche au lundi, les portes de la ville. On verra bien.

Chignol amuse tout le monde par ses farces, ses lazzis, sa façon de tourner en ridicule les gens rencontrés ; Laurent, son jeune protégé, l'admire

et trotte à ses côtés. Aux îles de la Pape, que le Rhône couvre deux fois l'an, dans les vorgines, on cueille des roseaux en fleurs pour confectionner des balayettes. Quand on a bien erré, flâné, crié et ri, on s'assoit sous une gloriette à bancs de bois, avec deux, trois topettes de beaujolais à quatre sous. La fille apporte un saucisson chaud tiré de l'eau bouillante, du gros pain, sinon à chacun son paquet de couenne grattée.

Le retour est lent. On rentre en ville avec le regret de l'espace et des verdure. Les gones clament, couratent. L'eau froide du fleuve où ils ont pris leurs ébats laisse après elle une fringale. Chez le grainetier, on a pour un sou de farine jaune ; plus riche, on y mêle deux liards de cassonade. Ils s'en barbouillent jusqu'aux yeux, mangeant au sac de papier. Ils sucent des buvards qui ont filtré les liqueurs : c'est deux liards la poignée. Une autre fois, ils auront chez le pâtissier du papier à biscuits, des *rassis* ; chez l'épiciier, des crottes-de-rat en réglisse. Mais trêve aux espérances ! Les Mourguet sont près de chez eux ; on se quitte place Saint-Nizier, pendant que Jean et Laurent, à demi-voix mystérieuse, s'indiquent un rendez-vous pour une prochaine escapade.

Les Gian tournent la colline par la côte Saint-Sébastien. Aux Pierres-Plantées, Simona entre chez le friteur. Dame Rastrelli appuie d'une paume vigoureuse sur un peigne d'acier des pommes de terre qui tombent, en feuilles rondes, dans l'huile bouillante. Un coup d'écumoire les retourne, un deuxième coup les amène à l'égouttoir ; et la boîte de sel pilé entre en danse par-dessus. Simona en emporte deux assiettées, puis trois morceaux de merluche et quatre bugnes. Quel régal ! Chez le « chaircuitier », Jean achète un sou de grattons, et pendant qu'on le sert pique du doigt pour le sucer une montagne blanche de crème de lard, ce saindoux sans lequel aucun ragoût n'est délectable. Au logis, la mama confectionne, rapide, une soupe au potiron, tomates, oignons, sel, poivre, cuillerée d'huile. Tout le monde dévore, en silence. Or, c'est dimanche, la chopine de bijoux est sur « le levier » ; les langues claquent, les yeux luisent ; tout à l'heure p'pa Gian offrira la trempette sucrée.

Un délice de la maison, cette trempette ! On ne boit pas de vin ; trop cher, pensez donc, deux sous le pot ! Pourtant, le dimanche, Chignol père en met un peu dans un verre, sur un sucre concassé

lourné à la cuillère ; un croûton de pain est alors trempé, retrempé, offert à la ronde à ces petites bouches frémissantes. « P'pa Gian, trempette, trempette !... » Et Jean, décidément véritable diable de drôlerie, les amuse de ses grimaces et de ses imitations.

*
* *

Mais les tracas recommencent. Les édits de Turgot (22 février 1776) répandent un navrement. Réunis une douzaine de maîtres ouvriers, des plus décidés, dans l'atelier de Paréty, ils discutent, sans colère. Il y a là Choignard, Tournachon, Andouillé, Rocoffort, Charpine, Tison, Pressavin, Colonjard, Bergaffe, Trapadoux, Carabasse et Joseph-Marie Jacquard. Celui-ci n'a que vingt-quatre ans, mais on l'aime, on l'estime, malgré ses idées sur l'amélioration des engins. Ainsi il soutient que Vaucanson n'avait pas tort, que, loin de nuire aux tisseurs, la mécanique les rendrait moins malheureux.

— Supprimer les jurandes et les maîtrises ! répète Colonjard tout hérissé.

— Et les privilèges des fils, filles et veuves de maîtres ! exclame son voisin Tison.

Souvent, les fils et filles sont affermés pour apprendre la profession. La situation des fils est supérieure à celle des apprentis, les gages des filles à ceux des fils, ce qui les distingue des ouvrières, assujetties à des travaux subalternes, et fort exposées, surtout les jeunes campagnardes. Ces pauvresses sont l'objet de réglemens sévères, parce qu'elles ne finissent pas l'ouvrage, s'ensauvent chez des ribaudes, se débauchent avec les gars, aux dimanches et fêtes (J. Godart). Allait-on confondre les filles de maîtres avec ces sêrves, les fils avec les apprentis, fallait-il renoncer aux privilèges ? Pas plus qu'aux jurandes et maîtrises ! Ce Turgot n'y entendait rien. On résisterait. Mais comment ? Ils durent se séparer sans avoir trouvé.

*
* *

A quelque temps de là, les Mourguet déménagèrent de Saint-Nizier, pour se loger à Saint-Pierre-le-Vieux. Laurent, qui a neuf ans, devait y voir naître trois autres frères, Jean-Marie, Benoît, Antoine, et deux sœurs, Laurence et Jeanne-Marie.

Les deux familles se sont rassemblées, et, grâce à leur besogne soignée, ne manquent pas de commandes.

Ce qui apporte du travail à Guignol, sans le réjouir. Apprenti depuis deux ans, il ne mord guère à la canuserie, cause des inquiétudes à ses parents. On le voit se dévisageant dans l'éclat de miroir fixé au mur, nattant ses cheveux avec des touffes de soie, exagérant le camard de son nez par du plâtre sur cet appendice tronqué, et de la brique sur les pommettes. Avec l'antique feutre de chasseur du roi, le tricorne du père, il s'est amusé à fabriquer, ailes relevées, une sorte de bonnet ridicule comme en ont sous le sac les débardeurs des sablières.

Et quel bavard, quelle tapette il a ! Ce qu'il en dégoise, des gognandises, celui-là ! Ce n'est pas le canut taciturne, attentionné aux fils qui rompent, qu'il faut rabouter. Il n'a pas appris à lire ni à écrire. Il n'y a pas d'école pour les pauvres gens. On dirait qu'il devine les imprimés et les écritures, mais il les traduit à sa façon, en déformant les mots. Il improvise. Et si amusant, que le père pardonne la paresse ! Camard, le teint recuit, une bouche fendue aux oreilles, un accent traînard,

nasillard, qu'il exagère encore, il provoque d'irrésistibles rires. Ces succès l'encouragent. Sous le tricorne transformé, les cheveux sont roulés en queue de rat derrière la tête, en « salsifis ». Lui, dit son *sarsifi*. Cette queue de rat, raidie par de la gomme et terminée par une bouffette de rubans, se redresse en arc de cercle.

Laurent s'emplit les yeux de cette vision fantastique, ce qu'il peut faire tous les jours, puisque les Gian les ont rejoints à Saint-Pierre-le-Vieux. Les gones en troupe rôdent, piaillent de la rive de Saône et Saint-Georges à la rue Saint-Pierre-le-Vieux, jadis rue Pisse-Truie, et à la rue Tramas-sac, de la cathédrale à la montée du Gourguillon, grimpant jusqu'à l'Antiquaille, dévalant par le chemin de Choulans à la Quarantaine. Cela ne va pas sans jeux de barres et autres, ni sans tor-gnoles. Jean porte avec lui le bâton sur lequel il étend les écheveaux, sa « tavelle », il n'hésite pas à cogner sur les méchants, à la joie muette mais profonde de Laurent, très fier de son grand ami, qu'il imite tant qu'il peut.

Le domaine de Laurent, c'est la minuscule place du Doyenné. C'est là que ses talents naissants d'amuseux lui gagnent de premiers succès, parmi

les gones des deux sexes. Lui aussi ne sait lire ni écrire, bien que l'oncle Jean-Marie soit maître d'école. Mais en est-il besoin pour singer Chignol, en se faisant une voix criarde à l'aide d'une « pinette » ou en se pinçant le nez ?

De la rue du Bœuf au Gourguillon, il peut s'instruire mieux qu'avec des livres ; il peut contempler des types à caractères. Voilà Jean-Pierre Dumolard, cordonnier, rapetasseur de vieux souliers, de *grolles*. Il est donc *regrolleur*, ou *gnaf*. Il travaille peu, adore la *gnose* et le pinard, le beaujolais, dont il absorbe une *sempote* par mois. Il déambule, le teint rouge brique, le nez énorme, portant le tablier de cuir, lanière au côté, coiffé d'un bonnet en peau de lapin. Quand il a bu, tout chavire ; il a le vin gai, il chante en bistournant les mots, il est « rond comme une boule », dit-il. Quand ils l'aperçoivent, les canuts crient : « Voilà le gnaf rond ! » Gnafron, bon diable, offre volontiers. Il fréquente la goguette de l'Écorche Bœuf. Son échoppe est impasse Tramassac. Sa femme est morte, « parce qu'elle a bu de l'eau, dit-il ; ça l'a étouffée ». Il a eu des fils, partis, des filles, mariées, il ne lui en reste qu'une, de seize ans.

Madelon, jolie brune, si japilleuse qu'on ne

peut la faire taire, est détrancaneuse dans un atelier rue de la Bombarde.

Une vieille fille sèche, non moins bavarde, acariâtre, tatan Berthe, sœur de Gnafron, ne peut souffrir les hommes, dont elle dit pis que pendre. Détrancaneuse aussi, dans le même atelier que sa nièce, elle réussit à les faire battre entre eux, par ses mensonges horribles.

Son ivrogne de frère s'en moque à plaisir. L'ustensile de fer-blanc qui va chercher le lait s'appelle une berthe.

— T'me dégoûtes, t'es bonne qu'à contenir du vin pour enfant !

— Sampille, vaurien !

Pourtant, un jour, tatan Berthe parut révolutionnée. Elle s'attifa, se pomponna, daigna sourire. M. Gratelard le rondier lui avait offert le conjungo.

Le cordonnier tomba par terre à force de rire.

— Vieille toquée ! à ton âge ?

— Hé ! j'ne suis pas si tant âgée, j'ai l'âge des filles à marier.

— Tu as... tu as...

— Les filles se marient entre seize et vingt

ans.. Et ça ne compte que de la première communion, à onze ans.

— Et tes mois de nourrice, boîte à lait ?

— C'est vrai, ça fait encore deux ans de moins... qui ne comptent pas...

Gnafron a un apprentif, Augustin Bouvier, dit Tintin, dit Cadet, faubourien, maigre, hâve, blême, qui couche dans la soupente sans air et sans lumière, et nourri par son patron, absorbe gloutonnement l'écuelle de colle de pâte aigre pour calmer sa faim.

D'autres phénomènes grouillent encore au lacis de rues qui s'entrecroisent de la Saône au flanc de Fourvière. Vraiment le jeune Laurent n'a nul besoin de savoir lire, il est à bonne école ! Surtout qu'il fréquente assidûment le plus curieux de ses modèles, Chignol, de semaine en semaine plus *pillandre*. On se rencontre surtout à l'Écorche Bœuf, où des chansonniers composent leurs couplets : on parle de chappes, de peignés, de trames, de chaînes, de floches, de grèges, d'organdis, d'organsins, d'ensouples ; aussi de personnages : M. Canezou, le menu patron qui fait travailler à domicile, intermédiaire entre grandes maisons et ouvriers ; M. « Vantour », nom de la tribu des pro-

priétaires; enfin des histoires, des faits divers de la veille ou du jour.

On ne manque pas d'y discourir, en suggérant des remèdes ébouriffants d'énergie, sur les nouvelles hargnes des canuts, quand la reine et son entourage, revenant aux étoffes blanches, font languir de nouveau la soierie. On veut donc leur mort? Ils ne songent pas que cette mode procure du travail à d'autres. C'eût été se placer bien haut pour résoudre le problème, et d'ordinaire on ne voit bien que les situations proches, celles dont on souffre. Chignol et Laurent apaisaient leur ire et leurs crampes d'estomac par des gestes de table et des bambochades.

Les « Deux sous par aune » et le Banvin

L'Histoire ne mentionne pas si Lyon s'émut quand Vaucanson légua deux cent vingt appareils à l'État. D'ailleurs, celui-ci, ne sachant qu'en tirer, les fourra au dépôt de Charonne pour le bonheur des araignées, jusqu'après la Révolution, où fut découverte cette curieuse machinerie. Pas de chance, Vaucanson ! Mais on peut affirmer, sans forcer les documents, que les Lyonnais dressèrent l'oreille, quand ils apprirent, la même année (1783), qu'un bateau marchant tout seul sans voiles ni rames venait d'arriver à l'île Barbe. Ceux qui l'avaient vu s'émerveillèrent du fourneau à vapeur et des roues à aubes. Le Franc-Comtois Jouffroy d'Abbans avait réussi à faire naviguer ce bateau sur la Saône, depuis le confluent du Doubs jusqu'à l'escale de Saint-Rambert-Ile-Barbe. Décidément, les *évantions* devenaient sérieuses ; com-

ment tout cela finirait-il ? Car, enfin, si les bateaux se mettaient eux aussi à marcher tout seuls, qu'est-ce que deviendraient les bateliers, et les fabricants de rames et de voiles, et les hommes qui fouettaient les chevaux sur les chemins de halage ?

A quoi tient la prospérité !... La guerre d'Amérique finie, c'était un bien ; mais il y eut un rapprochement de la France et de l'Angleterre, puis le traité de commerce, qui ouvrait le royaume aux étoffes britanniques. Il en vint des cargaisons. La fabrique — environ douze mille personnes, selon un tableau de Roland, — dut se résigner à faire des gilets, des habits. Les canuts demandent alors un tarif minimum, les marchands refusent, et Denis Monnet, maître ouvrier qui réclame avec énergie, est emprisonné !

Les choses duraient ainsi, non sans récriminations, quand l'archevêque remet en exercice le *droit de banvin* sur les cabaretiers. Il réclame les sommes dues de plusieurs années. C'est aux premiers jours d'août. Les cabaretiers ferment boutique. L'agitation s'étend aux ouvriers consommateurs. Des réunions se tiennent aux débits des Brotteaux, aux guinguettes des Charpennes. Le retour en ville amène quelques désordres.

Deux jours après (10 août), c'est l'émeute des « Deux sous par aune ». Aux Brotteaux, une foule de tissutiers, tisseurs, chapeliers et autres s'agite avec des clameurs. La maréchaussée à cheval arrive, fait les sommations. Les ouvriers résistent, les cavaliers tirent. C'est une débandade éperdue vers le pont Morand. Là, dans la bousculade, un canut et deux chapeliers veulent forcer le péage. Ils sont arrêtés, condamnés, pendus! (Bleton.)

Ces soulèvements isolés ne pouvaient aboutir; mais quand la faim tenaille les estomacs, nulle autorité ne peut empêcher la révolte. Même lorsque tout va bien pour la « fabrique », les salaires, quelques sous, évitent juste de mourir de faim. Quant au labeur imposé par ce règlement meurtrier, voici ce qu'en dit, l'année suivante, l'abbé Bertholon : « Les ouvriers de Lyon sont nourris et logés chez le maître; ils travaillent régulièrement dix-huit heures par jour, même plus, sans perte de temps, puisqu'un quart d'heure, quelquefois moins, suffit pour chacun de leurs repas. »

Il faut s'imaginer, car nulle histoire ne détaille ces catastrophes populaires, nulle statistique n'en peut énumérer les souffrances, les drames, parfois

les crimes ; il faut s'imaginer ce que subissent ces affamés durant les rigoureux, les longs mois de l'hiver, et combien périssent de faim et de froid !

Cependant, des auteurs du cru ont narré ces heures pénibles. On ne cesse de s'apitoyer à leur lecture en considérant combien les puissants d'alors songeaient peu à humaniser leur autorité.

C'est de cette méconnaissance d'en haut que naissent, en bas, les haines justifiées contre l'ordre social.

Gai ! gai ! marions-nous !

Lorsqu'on dépasse les ruelles qui mènent à la montée du Gourguillon, on arrive à l'église Saint-Georges, sur la Saône. De là, part une voie du même nom parallèle au quai.

C'est dans cette rue qu'en 1788 Benoît Mourguet, maître ouvrier, transporta ses métiers. Son fils Laurent, dix-neuf ans, travaille avec lui. Il voit moins souvent son ami Chignol, toujours plus amateur de flânerie que de canusage, mais il se plaît à rencontrer le père Gian qui, passé la soixantaine, ne quitte plus guère son logis.

Laurent n'a que quelques pas à faire pour se rendre à l'atelier ; il habite, même rue, une chambre d'une modeste maison de travailleurs. Il y remarque une jeune ouvrière et lie connaissance. Jeanne est la fille d'un vigneron de Sainte-Foy, Jean Esterle, et de Jeanne-Marie Petit ; elle

a un frère, Étienne. Les jeunes se plaisent, Laurent parle à son père. Celui-ci, depuis quelque temps en affaires avec le maître ouvrier Jacquard, ami des Esterle, va le voir, revient satisfait, et le dimanche suivant monte à Sainte-Foy avec Laurent. Bien entendu, Jeanne avait informé sa mère, laquelle avait averti le père, lequel avait questionné Jacquard. Il ne reste plus qu'à expérimenter si les visages sympathisent ; tout de suite à l'aise, les mains se joignent allégrement en signe d'acceptation.

Il y aura copieux repas chez le vigneron pour sceller les fiançailles. Benoît, sa femme et Laurent, prêts à partir, ce dimanche matin d'octobre, n'attendent plus que Chignol, qui doit servir de témoin à son jeune ami. Il arrive endimanché, mis et coiffé comme un homme ordinaire, avec un air sérieux qui doit bien lui coûter.

Le temps est froid, mais sec. C'est plaisir de marcher le long de la Saône, de voir des jardins, des arbres encore porteurs des feuilles roussies de l'automne. Ils suivent le chemin des Étroits, gagnent la Mulatière, dépassent des compagnons, bien assis sur la berge, qui pêchent à la ligne. Une brume vague, le soleil la dissipe, comme ils

arrivent en face de l'île dont Perrache a fait une presqu'île. Sainte-Foy est devant eux, à un quart de lieue à l'ouest du confluent; ils n'ont mis qu'une heure, sans se hâter.

Esterle, avec ses vignes, possède plusieurs champs, un pré vers l'Izeron; il a cheval, vache, une paire de bœufs, un grenier à foin. La grange qui sépare ces dépendances du rustique corps de logis est précédée d'une cour, où des troupes d'oies, de canards et de poules saluent les arrivants.

— A l'heure militaire! fait joyeusement le vigneron, tendant ses mains calleuses.

— Au plaisir comme au travail! répond Benoît toujours un peu sentencieux.

A la cuisine, femme et fille donnent les derniers soins; dans la salle, très vaste, fils Étienne tient compagnie aux invités. On goûte le vin nouveau, on savoure des brioches de froment, qui sentent bon le lait, les œufs. Cela permet d'arriver à deux retardataires : un frère de Benoît, caporal dans la milice bourgeoise au pennonage du 21^e quartier, rue de l'Hôpital, et Jacquard le tisseur.

— A table! crie Esterle. Tant pis pour les *fégnants*!

Marie sa femme intercède; le vigneron, sourire

madré, remplit de vin nouveau les verres jusqu'au bord. Lestés de cet apéritif, ils prennent place à la table de chêne entourée de chaises de paille et d'escabeaux. Marie, qui avait disparu, revient avec une soupière de bouillon dont la vapeur chatouille les narines ; sa fille Jeanne suit, portant des deux mains le pot-au-feu, énorme quartier de bœuf flanqué de carottes, d'un jambonneau et de deux saucissons.

Avec les quatre Esterle, les trois Mourguet, il y a en plus le caporal, maître Jacquard, Passerin maître ouvrier, Guillard maître cordonnier, et Chignol, qui tient sa langue captive entre les dents pour s'obliger à la sagesse.

Les douze ne proférèrent pas vingt-quatre mots, durant que disparaissaient la soupe, le bœuf, le jambonneau et les saucissons. Ça allait mieux, les moulins à paroles étant graissés. Esterle et son fils Étienne versèrent du côtes-rôties de l'année précédente, on reprit du jambonneau et du saucisson. Et le vin coula. Après les « santés » aux fiancés, chacun doit recevoir son boniment, à l'emporte-pièce.

— Faut pas de jaloux ! crie le vigneron. La jalousie, vilain défaut !

Son œil droit, du côté de Chignol, tient celui-ci en laisse. Esterle, bien d'aplomb, pétri de vigueur et de finesse, devinait la malice du compagnon.

— Je vous vois tout gonflé de *gognandises*, et nous n'en profitons pas ! dit-il. Allez-y donc ! Je m'en voudrais si, hors d'ici, quelqu'un racontait qu'il s'est embêté chez moi.

Chignol eut à la fois un soupir de soulagement et un regard de reconnaissance. Il suit donc sa pente naturelle, mais sait garder la mesure : ce qui démontre qu'il y a bien des manières de comprendre l'éducation. C'est un feu roulant de moqueries et de plaisanteries. Esterle verse l'eau-de-marc. Jacquard dit : « Je vois que tout l'esprit n'est pas en bouteille. » Laurent en profite pour concentrer ses regards sur Jeanne, en emprisonnant dans sa main celles de sa fiancée. A cet instant, Marie apportait une oie aux marrons. Elle recueille des compliments, dont sa bonne figure rougit d'aise pour elle et pour sa bête. On en est au dixième boniment, Laurent et Jeanne se trompent de verres, les anecdotes se croisent, crépitantes, soulèvent des rires. Alors paraît un rôti de veau, luisant, doré, éloquent. Benoît, l'homme sage, crut devoir protester :

— C'est trop, ami Esterle... On en a jusque-là !

— La salade fera descendre...

Un quart d'heure plus tard, veau et salade ne sont plus que souvenirs. Aux desserts : pâté, tartes, poires fondantes, raisin de treille, clos de dix ans de bouteille. Au café, arrosé de kirsch, on prend ses aises. Jeanne va cueillir des fleurs au jardin, Laurent la suit — pour l'aider. Étienne emmène Chignol dans sa chambre, lui montrer son épinette, dont il donne même une leçon.

— Et que dites-vous de cette enquête ? interroge Passerin s'essuyant les lèvres du dos de la main.

Le métier n'était pas long à les ressaisir, tant il faisait partie de leur existence, de leur sang. Il s'agissait d'une visite des consuls, sur la situation de la « fabrique ». On comptait alors 5 884 chefs d'atelier, 1 706 compagnons, 507 apprentis. Avec les maîtres fabricants, les travailleurs accessoires, en tout près de 19 000 personnes ; et avec les femmes, les enfants, le quart de la population, Lyon et faubourgs, estimée à 140 000.

— Ça ne fera pas grand'chose, réplique Mourguet. Quand le monde achète des étoffes, les bat-

tants vont, sinon ils s'arrêtent. On ne peut rien contre ça.

— C'est comme les souliers, concède Guillard. Me voyez-vous cousant vingt paires non comman-dées ?

— Il paraît, ajoute Jacquard, que sur quatorze mille huit cents métiers, près de cinq mille cinq cents dorment. La crise est loin d'être close.

— A quoi ça tient-il donc ? questionne Marie.

— Dans mon échoppe, reprend le cordonnier, c'est comme chez le barbier : Pierre, Paul, Jacques, chacun a quelque chose à conter. J'ai entendu que ça ne va guère en haut, le trésor est en déficit.

— Le roi a rappelé les notables, observe le caporal. Espérons que cette fois ils décideront quelque chose en notre faveur.

— Pensez-vous ! exclame le vigneron. Vos notables ne céderont rien du tout. C'est comme si l'on me disait : Jean, tu as trop de vignes au soleil, donnes-en au voisin. J'la trouverais mauvaise !

— Ce n'est pas la même chose, réplique doucement Jacquard.

— Oui, mon père l'a gagnée, je l'ai arrondie

en trimant de la nuit à la nuit... Tout de même, quand on a du bien, par son travail ou par des privilèges, on y tient ! C'est cela la propriété !

— Ça n'empêche qu'il y a bien des misères, remarque dame Mourguet qui en a secouru plus d'une.

— Voilà le mot ! reprend Jacquard. Trop de richesse d'un côté, trop de misère de l'autre. C'est une corde tirant un bateau surchargé ; les chevaux n'en peuvent plus, ils marchent quand même sous le fouet... et la corde casse.

— Si elle casse, conclut Esterle en fronçant ses épais sourcils, il faudra que ce soit pour quelque chose d'utile. On en a trop vu ! Qu'on fasse donc un bon changement, pour qu'après chacun vive en travaillant !

C'est à peu près ce qui se dit dans tous les coins des provinces. Benoît se lève, songeant au retour. Esterle voulait les garder à souper.

— Non, non ! dit Mourguet. Soyons raisonnables. Faut être demain au travail à l'aube, les jours raccourcissent.

On appelle Étienne et Chignol, qui en sont au tutoiement. Jeanne revient avec un bouquet : vraiment, elle avait eu le temps de le cueillir trois

fois plus gros ; ce Laurent, avec sa mine hypocrite, ne l'avait donc pas aidée ?

Le soleil promettait bien encore deux heures de clarté. On partit vers la campagne, tournant le dos à la ville. Le terroir se mamelonnait, parfois des collines assez hautes, aux pentes couvertes de vignes.

— Voilà les nôtres, fait Esterle en montrant un plant bien exposé.

Ils poussèrent jusqu'à l'Yzeron, qui va se jeter au Rhône près d'Oullins.

Ils ont l'idée de revenir par Francheville. On se quitta donc, les Esterle emmenant Passerin, Guillard et Jacquard, les Mourguet pointant vers le nord, avec le frère caporal et Chignol. Bientôt ils furent aux arcatures de l'aqueduc romain de Bonnant. Moins d'une demi-lieue plus loin, ce fut Francheville. Ils prirent le chemin qui, par champs et coteaux, devait les conduire à Saint-Irénée. De là à la rue Saint-Georges, ce n'était rien. Le frère caporal resta souper, tandis que Chignol, décidément sage, allait visiter ses père et mère.

L'automne s'écoule, avec ses brouillards. En novembre, Chignol attrape une fluxion de poi-

trine. Il en guérit, mais la convalescence sera longue. Pas de chance ! Pendant qu'il était encore en son lit d'hôpital, le 22 novembre de l'an bissextile 1788, Laurent Mourguet épousa, à Saint-Georges, demoiselle Jeanne Esterle, tous deux unis et bénits par le curé Servier, prieur. Les témoins étaient Benoît Mourguet, Antoine Trigon, André Paquet, Vincent Passerin, maîtres ouvriers, et Antoine Guillard, maître cordonnier. Il y manqua pas mal de *gognandises*, le verbe hilare et rubicond de Gnafron et les quolibets nasillards du virulent ami Chignol.

Guignol en ménage

Le 1^{er} janvier 1789 manque d'entrain. Un hiver glacial, la misère persistante, la crainte de secousses violentes dans l'État refrènent les gaîtés coutumières du nouvel an. Cependant, de Saint-Paul au Gourguillon, dans ce vieux quartier tassé au pied de Fourvière, il y a au moins un endroit où l'on ne s'ennuie pas : à l'Écorche-Bœuf, où Chignol vient d'entrer en remorquant Laurent Mourguet et son frère François.

Ce cabaret offre la simplicité qui plaît aux ouvriers des faubourgs. Les murs trapus ornés d'images à couleurs vives, le plafond aux solives basses, le plancher de sapin. Des relents de vin, la fumée des pipes imprègnent l'air. Assis derrière son comptoir, *mastro* Costart, le patron, garde à portée de la main les bouteilles d'eau-de-vie et de liqueurs. Il prend sa part de liquides et de goguenardises.

Les tables ne chôment pas. A l'une, bavardent deux couples de *crocheteurs* ; à côté, des jeunes crient des vantardises, coupées de couplets bachiques ; plus loin, deux petits marchands de la rue Tramassac ; au fond, une demi-douzaine de maîtres ouvriers et de compagnons, qui font place, avec des éclats de voix et des poignées de mains, aux frères Mourguet et à leur ami.

Il y avait le père Chignol, encore vaillant malgré l'âge, venu pour connaître les nouvelles ; Maichalet, maître d'atelier ; Briaillon, celui-là que le consulat tolérait dans l'espoir qu'il se marierait. Du provisoire qui durait depuis longtemps ! Ce satané Briaillon était maintenant tout gris. Deux compagnons soyeux. Enfin, ce *pillandre* de Dumolard, qui, n'étant lesté que de deux à trois pintes de beaujolais, exhibait fièrement son nez bourgeonné, mais ne méritait pas encore, à trois heures de l'après-midi, son surnom de gnaf-rond.

— Quoi de nouveau ? demande Maichalet aux arrivants dès qu'ils eurent trinqué.

— J'ai vu ce matin maître Jacquard, dit Mourguet. A l'hôtel de ville, il a appris que le roi a renvoyé les notables en décidant que le tiers état aurait autant de membres que noblesse et clergé réunis.

— Ça, c'est du nouveau ! exclame-t-on à la ronde.

Malgré les gênes de la vie courante, on s'intéresse aux affaires du pays. Tout se mettait en mouvement. Dans les derniers mois, par des récits de marchands ambulants, on avait connu les troubles de Paris, l'opposition du Parlement, le rappel de Necker qui avait ranimé la confiance. La convocation des États généraux était l'aboutissement. Avec un tiers état égal au total des deux autres ordres, on pouvait espérer du bon travail.

— A la santé du roi Louis XVI ! tonne Gnafron qui ne perd aucune occasion.

Il vide son verre d'une lampée. Les autres, mis en gaîté, font autant, en savourant le liquide de maître Costart, du « chenu ».

— A la vôtre ! crie de son comptoir celui-ci, qui ne pouvait manquer une santé du roi.

Gnafron se lève. La solennité de l'événement lui fait chanter, sans *petafiner* les mots, avec l'accent spécial qui amuse tant ses auditeurs :

La mer Rouge en sa couleur
En bâillait à croire ;
Pharaon, mauvais buveur,
Eut envie d'en boire ;

Moïse fut bien plus fin,
Il vit que ce n'était vin :
Il la passa toute
Sans en boire goutte.

— Bravo ! crie Chignol. Tu aurais fait de même !
Les autres couplets n'arrivaient pas. Un gosier
sec chante mal ; Gnafron l'arrose copieusement,
ce qui lui rappelle Noé, avec quelques hoquets :

Noé, pendant qu'il vivait,
Patriarche digne,
Savait bien comme on buvait
Du fruit de la vigne :
De peur qu'il ne bût de l'eau,
Dieu lui fit faire un bateau,
Pour trouver refuge
Au temps du déluge.

— Bravo ! répètent ensemble les deux Chignol,
le père avec une bonhomie joviale, le fils d'un air
narquois.

Laurent, amusé, les contemple. Chignol l'ancien, plein de verve, mais raisonnable, avisé, et Chignol le jeune, flâneur, railleur, ne rêvant que plaies et bosses, lui paraissent les deux moitiés d'un type unique, dont l'une tire à droite vers la bonne voie, l'autre à gauche vers la mauvaise. Le

père et le fils semblaient en perpétuel désaccord, et ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre.

Cependant, un incident surgit, par la porte brusquement ouverte. Est-ce du drame, de la comédie pour l'Écorche-Bœuf? Une jeune femme est apparue, toute froncée ; Gnafron reconnaît sa fille, et Chignol sa Madelon.

Eh oui ! Jean, fils de Gian, à peine sorti de convalescence, avait épousé demoiselle Madeleine Dumolard. Elle était si bavarde qu'il avait cédé peut-être au désir de la faire taire ; mais il lui en fallait le droit. Cette aventure était enregistrée à la sacristie de l'église Saint-Georges, de l'avant-veille de Noël.

Traversant le cabaret, Madelon fait une petite courbette désinvolte au groupe du fond, puis, le poing gauche sur la hanche, tourne vers son époux un visage courroucé.

— Tu me laisses seule au logis, fainéant !

— N'avais-tu pas à faire la soupe ?

— Tu as emporté l'argent, ivrogne !

L'injure était flagrante.

— Encore si c'était à moi ! Je ne suis que son père ! murmure le cordonnier qui commence à « s'arrondir ».

Ainsi aiguillonné, Chignol se lève, digne, sévère, saisit un poignet de Madelon, prêt à la corriger. Huit jours après le mariage ! Mourguet et Gian s'élancent, le premier retenant son ami, le second disant à son fils :

— Il ne faut jamais frapper une femme ! Tu pourrais la casser !...

« Pas même avec une fleur », précise un proverbe persan. Cette sentence fut goûtée de tout le cabaret ; les épouses des *crocheteurs* claquèrent des mains. Bref, devant la réprobation générale, Jean battit en retraite.

— Y a une semaine qu'on est conjoints ! pleure Madeleine. Quel malheur ! pour toute la vie !... Non, j'aime mieux me jeter à l'eau !

— Dans la Saône ou le Rhône ? demande l'incorrigible sacripant. Tu vas les faire déborder en pleurant tant que ça.

— J'y vais tout de suite ! crie-t-elle indignée. Elle y partait, — où faisait semblant. Mais sait-on jamais, avec les femmes ? Chignol se l'imagina sortie de l'eau, immobile, morte ; tout remué, car au fond il cache du cœur, il court à elle.

— Madelon, reste ! ma *chenuse canante*...

— Non ! Non !

— Reste avec nous... Na ! je ne recommencerai plus !

— Dans de l'eau ! hoquetait Gnafron. Je te renie pour ma fille...

Et Madelon reste, trinque, pardonne. « Jusqu'à la prochaine ! », murmure un des *crocheteurs* ; mais c'était à l'autre coin, il n'eut que les sourires approbatifs de sa tablée.

Maichalet se lève. Les soucis le harcèlent jusqu'ici. Il part, emmenant Gian, Laurent et François. Les « braves » qui restaient, Gnafron aux prises avec sa cinquième pinte, son gendre Chignol, sa fille Madelon qui oublie le souper, Briafon l'invincible célibataire, enfin les deux compagnons, se rapprochent en une seule tablée.

Dehors, les quatre, cinglés par un glacial vent du nord, marchaient vite, voûtés, les mains aux poches, les lèvres serrées.

— Fichu temps ! grogne François.

— Il s'accorde avec nos ventres, réplique Maichalet.

— Oui, ça devient dur ! appuie Laurent.

— Espérons dans les États généraux, conclut Gian dont la nature optimiste se laissait rarement aller au découragement.

Ce ne sont pas les ateliers qui manquent. Il y en a dans tous les quartiers, de la Grand'Côte à Bellecour, de Pierre-Scize à Saint-Georges et au Gourguillon, et à Saint-Vincent, au port Saint-Paul, à la Porte-Froc, la Juiverie, Bon-Rencontre, place du Change. Celui des vingt-huit quartiers qui en a le moins en compte encore vingt-huit, signale J. Godart. Mais beaucoup restent inactifs. Sans doute, la Cour et les deux classes privilégiées vivent avec luxe ; mais la vogue est aux étoffes légères à semis de fleurettes, à bouquets gracieux, à scènes champêtres, qu'imprime la manufacture d'Oberkampf à Jouy-en-Josas, bien près de Versailles et de la Cour.

Qu'il est difficile à démêler, l'écheveau de l'Histoire ! Quelques mois auparavant, Grimod de la Reynière écrivait à Sébastien Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris* : « A Paris, on court, on se presse, parce qu'on y est oisif ; ici, l'on marche posément, parce qu'on y est occupé. Le marchand, l'artisan songent à leurs affaires. L'industrie est poussée ici au dernier degré de la perfection. La main-d'œuvre est à bas prix, et l'on exécute des ouvrages admirables avec des sommes modiques. Confiance, bonne foi. Les faillites rares. Mais les rues presque

désertes la semaine, rien ne transpire au dehors de la fabrique ; l'ouvrier, sédentaire, est attaché à son travail. »

Sauf pour l'ouvrier un salaire dérisoire et une quasi-réclusion, ce tableau est celui d'une ville prospère grâce à un labeur constant. Pourtant, Arthur Young, passant par là, observe : « Tous ceux de la ville avec qui j'ai parlé représentent l'état des fabriques comme atteignant la plus extrême misère. La détresse des basses classes est plus grande que l'on ne pourrait l'imaginer. »

Ceci est plus près de la vérité. La crise devait même se prolonger jusqu'à la fin de l'an 89. Et en se séparant, les quatre ne songent plus qu'aux tracasseries de l'existence.

— Il faut que ça change, affirme Maichalet qui regagnait son logis.

— On souffre trop ! murmure Mourguet.

Gian ne voulut pas entrer, Simona l'attendait ; il s'éloigne dans le crépuscule. Laurent et François montent, mélancoliques, l'escalier du modeste logement qu'occupaient le premier et sa jeune femme, rue Saint-Georges. Leurs débuts de nouveaux mariés ne vont pas sans soucis ; ils ont leur

part de la détresse générale, comme la ville a la sienne de la détresse nationale.

Jeanne dressait la table pour le souper.

— Oh ! fermez vite ! dit-elle en recevant l'air froid du palier.

Soulevant le couvercle du poêle, elle introduit deux morceaux de bûche, qui bientôt pétillent. La soupière fumante paraît.

— Allons ! murmure gaîment Laurent. Il fait bon ici, le feu chante, la soupe chasse la famine. A demain le travail, les tracas... et les histoires sur les États généraux !

Le Ciel s'obscurcit...

Cet hiver, très dur, de 1788-1789, les esprits sont tendus vers l'espoir d'un changement que tout fait prévoir. On parle des États généraux, non réunis depuis 1614 ; du tiers état qui devra être plus nombreux, du vote par tête qui lui permettra de figurer efficacement en face des deux ordres privilégiés. Quand, fin décembre, Louis XVI décide que le tiers aura un nombre de députés égal à celui du clergé et de la noblesse réunis, cela redouble les espérances.

Il était temps pour les canuts ! Le 12 janvier 1789, une assemblée de bourgeois vota : « La saison rigoureuse et le défaut de travail ayant porté aux plus grandes extrémités la misère des ouvriers, les citoyens présents contribueront à leur soulagement par une aumône. » Lyon est une ville de charité, non de réforme sociale.

— Cette fois, nous y voilà ! dit le maître canut Denis Monnet entrant chez son compère Benoît Mourguet.

Il lui serre la main, ainsi qu'à Jeanne la brave épouse qui a aidé à former l'atelier et partage maintenant plus de peines que de satisfactions. Un seul métier fonctionne, en ce rude temps, encore chôme-t-il quelquefois.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que ça y est ? questionne Mourguet, sceptique.

— L'animation qui met debout le nombre. C'est cela qu'il fallait, la majorité des souffrants, et non plus les réclamations d'une seule profession. Et il ne s'agit pas seulement de nous ; je suis renseigné sur ce qui se passe ailleurs, le pays en a assez ! Oui, même la Cour, la noblesse, le clergé subissent la fatigue des castes dont les jours sont comptés. Les grands bourgeois sont ambitieux du pouvoir. Les petits, c'est nous, nous désirons une situation meilleure. Enfin, le peuple agonise et souhaite une vie mieux assurée. Tout est unanime. Quelle force arrêterait une telle marée ?

En effet, en ce mois de janvier, si les corps tremblent de froid, les esprits s'échauffent. Des écrivains publient des pamphlets ; des tribuns

surgissent dans les faubourgs, parcourent les campagnes.

— Il faut se voir et se préparer, conclut Monnet. Partout des conciliabules, des réunions permises. Le roi lui-même appelle la nation à l'aide.

— Nous vous connaissons, Monsieur Monnet, nous sommes tranquilles avec vous, répond Benoît. Comptez sur moi. Je parlerai à Laurent, à ses frères, à ses sœurs.

Denis Monnet, qui prend la tête du mouvement, est digne de cette confiance ; il veut plus de justice, en homme d'ailleurs pratique et de bon sens. Il part vers d'autres camarades, partout il est bien accueilli. On souffrait tant ! D'où cette assemblée de citoyens du tiers le 12 janvier et cette aumône.

Une chose excellente, la charité, qui empêche bien juste de mourir de faim. Les institutions doivent organiser la société de telle sorte que chacun puisse vivre en travaillant. Ces institutions, il faut souvent les conquérir pour les modifier. A quelques jours de là, chez Denis Monnet, plusieurs personnes se réunissent. La salle est au rez-de-chaussée, meublée d'une table de sapin, quelques chaises de paille, des bancs de bois, un poêle

dont le tuyau traverse la pièce. On voit là des maîtres, des compagnons, des ouvrières : Benoît Mourguet et Jeanne, leurs fils Laurent, François, Antoine, leurs filles Laurence, Jeanne-Marie, puis Gian et Simona, Chignol et ses frères, le cordonnier Gnafron et son apprenti Cadet, Briaillon, Jacquard, le père Caluira, très écouté, Chipier, un rondier, cet employé de fabricant qui passe vérifier les rendus ; mais celui-là restera libre d'opinion, ce qui explique sa présence-parmi ces réclamants. Une dizaine d'autres complètent la réunion.

— Comme vous savez, débute Denis Monnet, il s'agit de préparer le cahier de nos doléances, de choisir de bons délégués pour les soutenir à l'assemblée du bailliage. Nous y mettrons une demande d'ordre général, comme beaucoup d'autres corporations : ce sera le vote par tête aux États généraux. Aux derniers, qui remontent loin, à 1614, on vota par ordres : le tiers, n'ayant qu'une voix, était toujours battu par les deux ordres privilégiés.

— Il faut que cela finisse, et bien d'autres choses avec ! s'exclame Briaillon qui n'oublie pas ses longues transes pour échapper au mariage.

D'abord, il y a la pénurie de vivres, combien seront morts de famine quand se réuniront les États !

— Il faut du travail, appuie Gian.

— Aussi, perfectionner les machines, qui transforment nos compagnons en bêtes de somme, dit Jacquard.

— Ayons du travail d'abord, oppose Benoît Mourguet. Sans pain, on meurt, des cadavres ne sont utiles à rien. C'est notre première doléance.

Plusieurs répètent cet avis, avec énergie, même avec des mots de violence. Quelques voix d'ouvrières activent les esprits, prêts à s'enflammer.

— Du calme, conseille le père Caluira. L'occasion est importante, nos vies en dépendent, avançons prudemment. Du bon sens, une union fraternelle, durable, puis, agissons selon nos forces et pas toujours selon nos besoins. Rappelez-vous le coup manqué de 1744 ! Les jeunes le connaissent par leurs anciens, et nous pour avoir été échaudés.

— C'est vrai, j'y étais ! s'écrie Gian. Peut-être qu'on n'avait pas assez osé ?

— Voilà l'explication, conclut Monnet. Oui, père Caluira, il faut du calme, mais aussi de l'énergie.

Voyons... Pendant que les délégués s'occuperont du cahier, nous pourrions songer à nos affaires. Les deux choses ne se contrarient pas, au contraire. De quoi souffrons-nous, trop souvent ? De la liberté qu'ont les fabricants de fixer les prix et, par ricochet, les salaires. Il faut un tarif, un tarif minimum. Les fabricants pourraient payer plus, jamais moins.

— Ah ! oui, le tarif ! s'exclamèrent-ils tous avec élan.

— Camarades, propose Laurent Mourguet, mon avis est qu'il faut mettre le tarif et la question des doléances aux mains du sieur Denis Monnet. Il nous convoquera quand ce sera nécessaire.

On se sépara, non sans former dans les rues des groupes animés, sur lesquels passait une brise d'espérance victorieuse.

*
* *

La communauté de la soie tint une première réunion à la cathédrale, le 23 février. On s'aperçut tout de suite que les fabricants ne voulaient pas du tarif. Un de leurs syndics discourt : « Permettez-moi, Messieurs, de joindre ma voix à celle

de la patrie, qui demande à tous ses enfants cette union si nécessaire à sa conservation. » C'était bien beau, mais, pour le moment, « ça ne prenait plus ». Le lendemain, les ouvriers, plus nombreux, décidèrent de n'élire ni marchands ni syndics, mais trente-quatre des leurs, dont Denis Monnet.

Ces délégués rédigèrent le cahier, puis se joignirent aux autres corporations pour établir un cahier unique du tiers. Des députés l'emportèrent à l'assemblée provinciale, où se trouvaient déjà les représentants du clergé et de la noblesse.

Deux jours auparavant, Denis Monnet avait obtenu une réponse pour le tarif. Les marchands veulent rester libres d'imposer les salaires. Ils font pression sur le consulat et le prévôt, leurs compères habituels, arrachent l'autorisation de tenir une assemblée particulière. Cependant, il faut attendre, la prise de la Bastille et les incendies de châteaux rendent les autorités prudentes. L'assemblée primaire des délégués eut lieu, les maîtres-ouvriers ayant prouvé la force du nombre, constate Justin Godart (*l'Ouvrier en soie*). Quant aux fabricants, ils jugèrent bon, après les journées des 5-6 octobre qui ramenèrent de Versailles à Paris

« le boulanger, la boulangère et le petit mitron », de se tenir tranquilles.

En même temps qu'à Paris, la fête se célèbre ici, enthousiaste. Tout le tiers est dans la rue. On pourrait croire les discordes finies, à voir ces visages joyeux. Des groupes se forment, des tribuns improvisés haranguent les passants ; les cafés, auberges, guinguettes retentissent de voix éloquentes, d'appels, de compliments et de chansons.

Aux Terreaux, un de ces groupes réunissait Laurent Mourguet, sa femme, Chignol et Madelon, Briaillon, enfin le cordonnier Gnafron.

— Oh ! que c'est beau ! dit celui-ci montrant l'hôtel de ville orné de feuillages et de girandoles, bien beau, répète-t-il, mais un peu sec. Si nous allions aux Brotteaux ? Le beaujolais y sera d'abonde...

Ils parlaient, quand de la foule jaillit une voix tonnante. C'est le vigneron Esterle, Marie sa femme et leur fils Étienne. Leur présence porte le plaisir au comble. Bientôt ils sont au Rhône, passent le pont Morand. Au delà de la place, les Brotteaux n'étaient alors qu'une banlieue disséminée ; les fabricants riches s'y portaient volontiers, y construisant villas et jardins. Quand

Gnafron eut englouti sa quatrième pinte de bijoux, il ne parut qu'à demi satisfait et proposa la Guillotière. Là, on retrouverait mieux l'ambiance du Gourguillon et de la rue du Bœuf. La bande suivit le quai des Brotteaux, et resta jusqu'au crépuscule dans une guinguette de la Guillotière à se griser de vin, de paroles et de chansons.

Au retour, Dumolard était rond, donc content. Accaparant Mourguet, il lui tint des discours d'une philosophie ahurissante. Au milieu du pont de la Guillotière, Mourguet s'arrête, contemple le flot rapide, le couchant de pourpre et d'or.

— Tableau magnifique ! murmure-t-il.

— Oh ! que oui, acquiesce Gnafron.

— Et le Rhône, donc !

— Ça, mon gone, non, y a trop d'eau !

Laurent considère le regrolleur avec admiration. Tous deux rejoignent le groupe, qui revient aux Terreaux illuminés. On y dansera, chantera et boira avec entrain, en cette nuit d'oubli et d'espérance. Et Guignol rira, comme il sait rire...

La Lettre du père Caluira

Denis Monnet a la confiance des canuts. Incarcéré dans l'affaire de 1786, énergique propagandiste aux élections de 1789, il vient de publier un *Recueil de mémoires* pour hâter l'obtention du tarif. Son influence est grande, et c'est elle qui attire chez lui, un jour de 1790, Pingeon, ex-comte de Lyon. Avec un tel homme, il n'y avait pas à ruser.

— Du train dont vont les choses, affirme le visiteur, nous roulons vers l'abîme, nombreux sont les Français qui ne veulent pas y tomber. Vous êtes au courant, vous savez tout cela ? Les gens raisonnables ne manquent pas, ils espèrent que vous serez des leurs ?

Certes, Monnet connaissait les efforts des partisans de la veille ; il ne fut pas surpris d'en voir surgir. Comprenant du même coup qu'ils veulent

utiliser son influence, il juge prudent de ne pas révéler toute sa pensée.

— Nul plus que moi, répond-il, ne désire la paix intérieure. Mais un changement ne peut s'opérer sans chocs entre ceux qui gouvernent et ceux qui veulent devenir quelque chose dans le gouvernement, comme disait la brochure de Sieyès. Par qui, comment espérez-vous éviter ces périls ?

— Écoutez... je ne suis pas seul. Voyez mes amis, vous vous ferez une opinion.

— Je ne refuse jamais les discussions, persuadé qu'on peut toujours en tirer des résultats. Quand vous voudrez...

Ils prennent rendez-vous, Pingeon l'emmène dans une réunion où figurent les royalistes de Pougelon, d'Escars, Guillin, de Teyssonnet. Les hommes d'ordre aspirent à en finir, disent-ils, la répression des soldats de Nancy par M. de Bouillé prouve qu'avec de la décision on peut barrer l'anarchie, sauver le pays. Lyon doit montrer l'exemple, etc. Denis Monnet écoute en silence ; à la fin :

— Comment agirez-vous ? demande-t-il. Avez-vous un plan ?

— Notre plan ? Convaincre le peuple que la bonne cause est de notre côté. Mais, tirailé en sens divers, il n'écouterà qu'un citoyen de confiance, vous. Décidez des cabaretiers à vendre meilleur marché; nous paierons le déficit. Vous attirerez chez eux les ouvriers qui n'hésiteront pas à vous suivre.

— Qui vous dit, objecte Monnet, que ces cabaretiers ne dénonceront pas cette offre ?

— C'est juste, appuie Guillin. Bornons-nous à amener du monde, en offrant tout bonnement à boire. On parlera de la diminution des octrois, du rappel des princes...

— Et une fois sortis, ils n'y penseront plus ! s'écrie son voisin. Il faut une pétition. Et pour obtenir les signatures, affirmer que les princes et le roi viendront, qu'ils répandront beaucoup d'argent, que le travail reprendra avec le tarif. Lyon sera la capitale, on logera les princes aux Brotteaux...

— Tout cela est magnifique, mais demande réflexion, conclut Monnet, prenant congé.

Il en savait assez. Le lendemain, il vit des amis sûrs, les mit en garde. Les royalistes furent emprisonnés.

Jacquard était tenu en suspicion. « C'est un rêveur ! », disaient les « esprits forts ». Il apprend qu'un prix est proposé à l'inventeur d'un procédé économique pour confectionner les filets de pêche. Sa tête aussitôt travaille, ne le laisse plus en repos. Il construit, de nuit, un modèle de machine à filets, va le montrer à M. Pernon, qui l'employait.

— Ce mécanisme est ingénieux, avoue M. Pernon, mais qu'en tirera-t-on de vraiment productif ? Attachez-vous plutôt à perfectionner les métiers à soie ; l'énorme consommation vous promet plus de gloire et plus de fortune...

Depuis des années, Jacquard y songeait. L'essai de Vaucanson n'avait pas dû être étranger à cette préoccupation. Le but, c'était de supprimer le soulèvement manuel des fils de la chaîne pour le passage de la navette qui, traversant la trame, y fera le dessin, en le rendant automatique. Il trouve. C'est cela ! Mais, en cette année 1790, pauvre, il ne peut réaliser l'invention. Dans son chagrin, il n'a guère que les consolations de sa femme, confiante et dévouée. Et puis, l'effervescence de ses camarades qui s'énervent de ne rien obtenir.

Mais ne voilà-t-il pas que circule une lettre aux canuts. Elle est du père Caluira :

« Mon père, y disait-il, de glorieuse mémoire et dont Dieu veuille avoir son âme, demeurait à la place Saint-Georges. Il me conduisait souvent, lorsque j'étais jeune, chez Pierre Gallavert, mon parrain, ouvrier en soie à la montée du Gourguillon ; c'était un homme fort âgé, de grand bon sens, surnommé dans le quartier : le Patriarche. Un mois avant de mourir, il mena promener ses sept enfants et moi dans les saulées d'Oullins. Là il coupa un grand nombre de baguettes de saule et il en donna deux à chacun ; leur grosseur égalait celle du petit doigt. Nous goûtâmes gaillardement sur l'herbette et tout aussi gaillardement nous revînmes à la maison, chacun ses deux baguettes sous le bras.

« Il me retint à souper, car il me regardait comme un enfant de la maison ; j'avais alors dix-sept ans et quelques mois. Après le souper, on fit la prière ; après la prière, mon parrain demanda les baguettes et nous rangea en cercle autour de lui ; la lampe suspendue au-dessus nous éclairait tous. — Gabriel, dit-il à son fils aîné, casserais-tu cette baguette ? — Gabriel sourit, la prend... crac... il la casse net. Puis, s'adressant au second et à tous les autres, nous cassâmes lestement cha-

cun la nôtre, sans nous douter où le jeu nous menait. Que fit alors Pierre Gallavert ? Il prit huit baguettes, les lia en faisceau les unes contre les autres, et, comme la première fois, il proposa à Gabriel de les casser. Le pauvre Gabriel sua sang et eau et n'en vint pas à bout ; nous autres, qui étions plus jeunes et moins forts, à peine pûmes-nous les faire plier. Alors, le Patriarche nous embrassa et nous tint ce discours : — Mes enfants, je sens approcher ma dernière heure, et avant d'aller *ad patres*, j'ai voulu vous donner un conseil dont vous vous souviendrez toute votre vie : chacun de vous ressemble à une baguette que l'on casse sans peine ; mais si vous restez unis, vous ressemblerez à ce faisceau, personne ne pourra vous rompre et vous prospérerez les uns par les autres ; si vous vous divisez, vous éprouverez le sort de la baguette. — A notre tour, nous embrassâmes ce bon vieillard, et ses enfants lui promirent qu'ils resteraient toujours unis. Quant à moi, je mis cette bonne leçon dans ma poche avec intention d'en faire profit, et je n'y ai pas manqué.

« Tant que les bons Français, tant que les vrais patriotes seront unis, ils seront inattaquables et ressembleront au faisceau de baguettes. »

Cette lettre vaut bien une page d'anthologie. Cependant que la population ouvrière attend des actes, surtout des actes, seule la guerre contre l'étranger suscite l'enthousiasme, quelles que soient les opinions. On voit, parmi les volontaires, s'enrôler Jean Chignol, qu'un scribe — peut-être doué de l'instinct prophétique — orthographie : Jean Guignol. Le fils de Gian entre chez les héros, il y laissera sa trace.

Premières flammes d'un incendie

Les massacres de Septembre décidèrent les Jacobins lyonnais aux pires excès. Trois cents des plus déterminés formèrent un comité d'insurrection, qui embaucha la populace, opéra des visites domiciliaires, des arrestations. Huit officiers de Royal-Pologne, trois prêtres insermentés furent égorgés dans les prisons. La bande ensuite se livra au pillage, des femmes dévastèrent les magasins.

L'exécution de Louis XVI avait porté les passions au paroxysme. A Lyon, Girondins et Montagnards échangeaient des menaces scandées de violences. Les premiers marquent de croix rouges les portes des Jacobins, les seconds installent la guillotine place Bellecour, en remplacement de la statue de Louis XIV. Leur comité des Trois-Cents tenait ses réunions rue Pas-Étroit, dont le club obéissait à Chalier. Il fit transporter l'instrument

de justice sur le pont Morand (6 février), amener les prisonniers, de la prison dite de Roanne, « liés deux à deux, dans les caves de l'hôtel de ville ».

Un soir, fin janvier 1793, la salle du club est pleine d'une assistance frémissante. Joseph Châlier parle à la tribune. Petit, maigre, front chauve et saillant, avec, en arrière, d'abondants cheveux noirs, crépus, sa physionomie froide et sévère en impose.

— Les patriotes, dit-il, ne peuvent supporter plus longtemps les outrages des aristocrates. Depuis la mort du tyran, ils font entendre des menaces, publient des placards, vont jusqu'à teindre de sang, la nuit, les portes des plus dévoués sans-culottes. Nous devons mettre à la raison ces conspirateurs contre la nation, ou périr.

— Marchons sur leur repaire de l'hôtel de ville ! propose Riard de Beauvernois. Jetons dehors tout ce qui n'est pas avec nous à la Commune.

Ce gentilhomme franc-comtois, ex-capitaine de cavalerie, voit les choses plus en soldat qu'en politicien. D'ailleurs, il lutte de popularité avec Châlier...

...Les Girondins, le 18 février, se portent rue Pas-Étroit et prennent d'assaut le club. Les portes

sont enfoncées, aux cris : « Au Rhône, Chalier ! » Les assistants se sauvent par les fenêtres, par les toits, le local est saccagé.

Nivière-Chol, homme faible, effrayé, abandonne la mairie. La Convention envoie trois commissaires qui jettent quelques modérés en prison et font nommer maire Bertrand, l'associé de Chalier. Puis quatre autres de ses membres, Albitte, Dubois-Crancé, Gauthier, Nioche, qui formèrent du district, du département et des tribunaux une assemblée unique, à laquelle ils firent voter, le 13 mai, cet arrêté : « Création définitive d'un Comité de salut public et d'un tribunal révolutionnaire ; désarmement des suspects ; levée d'une armée révolutionnaire ; impôt forcé de six millions sur les riches, à l'aide de mandats impératifs payables dans les vingt-quatre heures. »

Les Girondins, à la séance suivante, montrèrent une résistance si vive que la création d'un tribunal révolutionnaire fut écartée, le reste maintenu. Des deux côtés, prêtes à la lutte, les sections siègèrent en permanence. Chaque Jacobin reçut une demi-livre de poudre. Un appel est lancé aux campagnards, Gauthier et Nioche partent chercher un détachement de l'armée des Alpes.

Le 28 mai, ils entrent dans la ville avec cette troupe, par des rues silencieuses, aux magasins fermés. Les sections en armes veillaient. De chaque côté, les meneurs excitaient les courages ; on voyait même le curé Bottin haranguant, pistolets à la ceinture, les rangs des modérés.

Le lendemain 29, vingt-sept sections occupent l'ex-place Bellecour, devenue place de la Fédération. Vers onze heures, le représentant Nioche propose un armistice ; des pourparlers s'engagent sans résultat. Les tambours battent la charge, les sectionnaires marchent sur la rive droite du Rhône, suivent le quai de Retz, atteignent le pont Morand défendu par deux batteries. Un vif combat s'engage, des morts et des blessés tombent, nombreux. Une lutte de flanc ensanglante la place des Cordeliers. Une autre troupe de Girondins, qui s'est portée aux vieilles rues du côté Saône, parvient à la place des Terreaux dont elle s'empare. Elle tire sur l'hôtel de ville, où siège la municipalité jacobine qui résiste vingt-quatre heures. Les Girondins, victorieux, arrêtent à leur tour leurs adversaires, parmi lesquels Joseph Chalier.

Ces prisonniers du 30 mai comparurent devant une Commission de salut public, qui condamna

à mort Joseph Chalier et Riard de Beauvernois. Le 17 juillet, Chalier fut mené à la guillotine, place des Terreaux. « Rends-moi ma cocarde, car je meurs pour la liberté », dit le condamné au bourreau. Trois fois le couteau tombe et retombe avant de trancher le cou ; un garde met la tête en haut d'une pique, la montre à la foule. Deux jours après, Riard fut à son tour exécuté.

Laurent Mourguet quitta Saint-Georges et le Gourguillon, pour habiter, avec Jeanne et leurs deux petits, rue du Bœuf, au flanc de Fourvière. Sans travail, c'était la pauvreté pour le présent, l'inquiétude pour l'avenir quand, en mars, arriva un troisième enfant. Lorsque Jeanne rétablie se remit aux soins d'un triste foyer, Laurent avoua :

— J'ai bien réfléchi ces temps derniers, les affaires publiques empêcheront longtemps de travailler. Même si elles s'arrangent, il faudra attendre des mois que la soie reprenne ; et nous sommes de ceux qui ne peuvent attendre !

— Veux-tu que j'aille implorer mes parents ?

— C'est une chose à faire en cas de désespoir.

Ils suffisent à leur besogne, et je ne serais pour le père Esterle qu'un apprenti. J'ai pensé me faire marchand forain !

— Tu ne l'as jamais pratiqué non plus ! objectait-elle, troublée.

— Je crois que je m'en tirerai, dit-il avec son fin sourire. Ça me va, le public, je trouve pour chacun le mot qui convient... J'ai peut-être la bosse du commerce ! Il nous reste quelques économies. Je me procurerai un lot de mercerie, d'autres objets bon marché. Il me suffira d'une tablette, que je vais fabriquer moi-même.

Cinq minutes après, il rassemblait planchettes, scie, marteau, tenaille, pointes, prenait les mesures pour son étal de mercier en plein vent. Jeanne le considérait, se demandant tristement si cela réussirait.

— Écoute, murmura-t-elle, je vais faire un vœu à Notre-Dame de Fourvière.

Le dernier-né dormait dans son berceau ; les deux autres étaient affairés par les préparatifs du papa.

*
* *

L'âme lyonnaise est peu encline à la métaphy-

sique, pourtant elle a la foi. Si le Lyonnais sourit des histoires exagérées, certaines légendes l'intéressent, dès qu'elles recèlent quelque vérité reconnue. De cet ordre est la « Belle Allemande », une tour entre la Saône et le cimetière de la Croix-Rousse. C'était, dit-on, la femme de Jean Cléberger, le « bon Allemand ». M. Desvernay a relevé dans des papiers de 1515 un Pierre Bryon qui possède une vigne joignant la Belle-Mande. La légende de la châtelaine, enfermée par un mari jaloux, domine le tout (Bleton). Sur d'autres réalités se sont greffées des historiettes : l'Homme de la Roche, à Pierre-Scize ; la Mort-qui-trompe, courbe de la Saône au quai de la Pêcherie.

Les pèlerinages à Fourvière avaient été interrompus par les sans-culottes. On ne voyait plus monter au sommet de la colline ces longues théories de fidèles, allant prier en sa chapelle la Notre-Dame que, plus tard (en 1852), on devait hisser, bronze doré, au-dessus du clocher. Les visiteurs étaient rares, méfiants, effarés. Jeanne Esterle se procura un cierge, qu'elle alluma devant l'image vénérée. Elle était seule, toute seule, dans ce petit temple déserté ; mais sa prière en fut plus fervente, et peut-être mieux écoutée.

Dès le lendemain, Laurent, portant au dos son modeste attirail, commença de parcourir les marchés, les foires, les vogues, aussi les campagnes, déballant ses marchandises sur la place de l'église ou à l'abri d'une grange. Et la fortune parut lui sourire.

Les Mourguet n'étaient pas seuls à souffrir. Jacquard n'arrivait pas à réaliser son invention, et voilà que sa brave compagne le quitta pour la tombe. Dans son chagrin, il se mit à travailler jour et nuit, taillant au couteau les bobines et les poulies de la mécanique qui s'était depuis des années formée dans son cerveau.

Gian, Simona et leurs enfants, la plupart mariés, végétaient eux aussi dans la gêne. Chignol et Madelon rôdaillaient aux parages du Gourguillon, parfois Laurent les rencontrait, dans ses tournées. Gnafron, ces jours de disette, trouvait encore le moyen de se procurer du pinard.

*
* *

Puis, les événements tragiques naissent. Lyon entend garder sa liberté, résiste aux ordres de la Convention.

Et les armées de la Convention viennent pour maîtriser le rebelle.

Dans les murs, le tocsin sonne, les tambours battent, les sections prennent leurs rangs, parmi l'agitation des non-combattants. Les chefs répondent à la sommation de l'assiégeant : « Vos propositions sont plus atroces que votre conduite, nous vous attendons, vous n'arriverez à nous que sur un monceau de cadavres. »

A l'avant-garde, sur la Croix-Rousse, une compagnie de jeunes du bataillon de Washington descend le chemin de Cuire en criant : « Vive Précy ! Vive la guerre ! » Elle atteint ce village. Entre le cimetière entourant l'église et une maison, positions fortifiées, une batterie lyonnaise commande la route de Montessuy. Des éléments parisiens s'élancent à l'assaut ; plus nombreux, ils parviennent jusqu'au cimetière, où les Lyonnais soutiennent un combat acharné.

La nuit couvre la ruche prête au combat. Aux banlieues nord et est, les pièces de l'assiégeant sont chargées. Dubois-Crancé reçoit la réponse à sa dernière sommation : un refus, avec vingt mille signatures. Il fait partir la fusée-signal, les batteries crachent des boulets rouges. La Tête-d'Or, la

Ferrandière, la Croix-Rousse tonnent à la fois. Une vive fusillade crépite sur les hauteurs. Les bombes allument quelques incendies à la Guillotière.

Des bataillons d'assiégeants s'élancent sur le camp retranché des Brotteaux, qui à son tour tente une sortie ; Guignol est là, partout, narquois, sous la mitraille. Il a sa *tavelle* et cogne dur sur les fuyards. « Ah ! Madelon, clame-t-il, ton pauvre homme est bien malade ! Voilà qu'il use du bâton de réglisse ! »

La lutte est longue, meurtrière. Les Lyonnais se replient vers la redoute Chênelette, tête du pont Morand, Guignol chante en se moquant. Quinze arquebusiers de Merlat, adroits tireurs, se sont barricadés dans une maison au milieu d'un enclos ; leur feu couche par terre des files d'assaillants. L'orfèvre Bergeron, sergent-major, abat, à coups de carabine, cent soixante-trois crancéens ! Il les compte sur son calepin ! Mme Cochet, veuve d'un papetier que les Jacobins ont tué, bonne chasserresse, fait merveille. « Elle portait un petit carnet en peau de chagrin, conte un chroniqueur. En tête étaient ces mots : « Aux mânes de Joseph « Cochet, assassiné le 29 mai 1793, sa bien-aimée et

« fidèle épouse, Constance Aubert. » Au-dessous, on trouvera une suite de petites croix avec des dates : le nombre des Crancéens tombés sous ses balles. »

Quelques jours après la perte des murs et des bâtisses retranchées qu'on nommait camp des Brotteaux, trois cents sectionnaires de la redoute de Chênelette font une nouvelle sortie pour essayer de refouler les conventionnels.

On voit encore ce terrible rigolo de Guignol, ce canusard que tous maintenant connaissent, sans fusil, la figure rougie de brique pilée, faire des grimaces, puis montrer son derrière.

La lutte continue avec des alternatives, mais Lyon, isolé, ne pouvait lutter contre la France. Montbrison, Saint-Étienne, le Forez ont succombé. Les Piémontais sont définitivement chassés de la Savoie par Kellermann. Et la famine affaiblit les corps, si les âmes restent fières.

La Convention, impatiente de ce siège, que Kellermann avait terminé en deux jours, envoie Couthon, Maignet et Châteauneuf-Randon lever des renforts chez les paysans. Couthon reçoit la mission terrible de détruire la ville, sauf les maisons des patriotes et celles des pauvres de l'industrie.

Les Conventionnels menacent la rive droite de la Saône, vers les Étroits et la Quarantaine. Précý fait un retour offensif, reconquiert plusieurs postes : vain effort !

Dans la ville en confusion, Jacobins et Montagnards reprennent le dessus, parlent haut, exigent la reddition, l'arrestation des chefs de sections, des membres du Congrès du Siège. Précý, avec de téméraires éléments, se fraie passage jusqu'en Suisse. Virieu est tué. Le 9 octobre, après une résistance de deux mois, la ville se rend. « Lutte sublime, où Lyon succomba sous la France », a conclu Lamartine. Mais qui avait raison ? L'Histoire est divisée.

Guignol pleura, parce qu'il s'était amouraché des braves gones vus au feu.

— Vieux ! prends garde, grogna Gnafron, tu mets d'eau dans ton vin !

Et ce fut le mot épique de la canuserie.

Les Villes et les Hommes changent de peau...

Or, il y avait à Paris un Lyonnais qui souhaitait des revanches contre ses compatriotes. Acteur jadis sifflé, directeur de théâtre écarté par l'ancien consulat, Collot, dit d'Herbois, accourt à la curée. Fouché l'accompagne. La commission populaire érigée en tribunal se montre aussitôt pleine d'activité.

Chaque jour, on tire du souterrain de l'hôtel de ville, assez délabré depuis le bombardement, et des diverses prisons, un lot d'accusés qu'on entasse dans l'ex-salle de bal. Au même étage, de l'autre côté de l'escalier d'honneur, siège la commission populaire. Le guichetier, escorté de gendarmes, entre chez les captifs, avec une liste dont il donne lecture. Ceux qui sont désignés sont amenés devant le tribunal terroriste, qui les expédie en vitesse. Cela se passe dans l'ancienne salle

du consulat, aux plafonds décorés de peintures représentant l'Amour et les Grâces. Une balustrade maintient le public. Les Jacobins, mués en juges, portent des épaulettes, des chapeaux à panache écarlate, un baudrier soutenant un sabre, un ruban tricolore en sautoir muni d'une petite hache d'acier. Au bout de la table, le greffier regarde la main du président. Celui-ci ne prononce pas oralement le jugement. La condamnation ? Il touche sa petite hache. On fait alors descendre l'escalier au troupeau d'inculpés ; en bas, les uns sont poussés à droite : c'est la vie, ou à gauche : la guillotine.

Nos amis les Chignol et les Mourguet, et le clan Gnafron, se sont mêlés aux événements. Gian, quoique âgé, n'a pas manqué cette suprême occasion de jouer un rôle dans les mouvements de sa ville adoptive. Benoît Mourguet gémissait dans les geôles des terroristes, tandis que son fils Laurent courait la région avec sa pacotille (c'est à cela qu'il devait sa liberté) et s'occupait prudemment, mais activement, d'obtenir la libération de son père.

Le 10 pluviôse an II (29 janvier 1794), un jugement de la Commission révolutionnaire rendit

à ses foyers un lot de deux cent quarante-huit captifs, dont Benoît et Gian.

Ce fut en ce temps-là que Laurent et Jeanne Esterle, sa femme, allèrent avec leurs trois enfants demeurer place Boucherie-Saint-Paul (aujourd'hui place Saint-Paul), au bas de Fourvière, dans la maison qui porte actuellement le n° 2. Ils y eurent sept autres enfants et y vécurent le reste de leur vie.

Laurent cessa son commerce ambulante. Il avait aidé un de ces charlatans-dentistes qui longtemps fleurirent dans les campagnes, aventure plus lucrative que l'autre : on peut retarder l'achat de ciseaux, de couteaux, de rubans, même de fil, tandis qu'une suppliciente rage de molaires exige l'urgence. Tel qui nargua hier le marchand, supplie aujourd'hui l'arracheur de dents. Jeanne prit son parti de ce nouvel avatar dans leur existence difficile. Voici donc Mourguet extrayant ou nettoyant les dents, qu'il plombe aussi, « sans douleur », affirme-t-il, le tout à domicile, mais plus souvent sur les places publiques : un peu partout dans la région il est connu, sa clientèle arrive à pied d'œuvre, une main tendue cordialement, l'autre soutenant une mâchoire endolorie.

D'ailleurs, il est curieux de sa nature, fin observateur. Il aime la foule. Il se plaît aux marionnettes ; Polichinelle lui rappelle ses succès d'adolescent au Gourguillon et place du Doyenné. Il fait connaissance avec les propriétaires de ces scènes minuscules qui l'intéressent.

Ces changements dans la vie et les idées de Laurent coïncident avec ceux de sa ville natale, qui reprend, dans la paix civile, son extension. La Guillotière est annexée ; les bourgeois se font bâtir des villas aux Brotteaux, et les canuts, à l'étroit aux Terreaux, s'étendent aux pentes de la Croix-Rousse. C'est aussi le temps des guerres de conquête vers quoi semble aboutir la Révolution. Mourguet peut mener sa femme et ses enfants contempler (10 mai 1800) son contemporain, le premier consul Bonaparte, qui traverse Lyon pour aller franchir le col du Grand-Saint-Bernard et battre les Autrichiens à Marengo. Guignol n'a pas manqué cette occasion d'exalter son patriotisme bavard, et Gnafron de caresser son litron de beaujolais.

La Vie au jour le jour...

Jean, fils de Gian, s'était tiré sans accroc de ses campagnes, mais non des traditions nouvelles de sa ville. Sous le Directoire et le Consulat, les laboureurs ont trouvé à s'occuper ; Chignol, beaucoup moins. Sans désertier les ensouples, il s'y ennuyait, préférant vaguer par les rues et les estaminets, discourir, railler la compagnie. Mourguet essaya de l'emmener avec lui, d'abord pour la vente de sa pacotille, ensuite pour l'aventureux métier de charlatan-dentiste. Il s'allumait aux hableries des campagnards, ripostait, haranguait, prêt d'ailleurs à jouer des poings : adieu le commerce ! Madelon se consolait en jacassant avec les voisines, en bas de la rue de la Bombarde où ils logeaient, chambre et cuisine, les termes toujours en retard.

— Monsieur Vantour m'embête ! déclarait Jean

à chaque réclamation ; j'le paierai d'jus de picarlat !

Il y eut une querelle, des injures, une convocation chez le juge. Blâmé, il rima un libelle contre la police, fut incarcéré. Le Premier Consul ne badinait pas sur le respect dû aux autorités. Madelon eut la bonté de porter quelques douceurs à son tyran mis en cage. Mais il fallut quitter le logis, avec les seuls habits qui vêtaient ses charmes, Monsieur Vautour, dûment secondé par des gendarmes, ayant enfermè le modeste mobilier dans une cave jusqu'à l'acquittement du loyer. Elle alla reprendre sa paillasse dans la soupente chez papa, dont l'échoppe s'ouvrait maintenant en bas du Gourguillon. Gnafron hospitalisait déjà sa sœur Berthe, vieille guenon peu commode.

— ...z'enfants, déclamait-il, c'est un logis *chenu*, il n'y tombe pas d'eau !

Il avait, grâce aux années et au beaujolais, porté son nez à une ampleur de phénomène ; large, évasé, rebondi, d'un rouge violacé, parsemé de champignons, il aurait eu du succès aux foires campagnardes.

Madelon ne retrouva pas, dans le paquet hâtif apporté la veille, un *caraco* auquel elle tenait.

Aussitôt lavée, peignée, elle partit à sa recherche, par la rue Tramassac où elle enjôlait des têtes féminines aux fenêtres, puis la descente de la Bombarde. Monsieur Vautour refusa le caraco. « Que j'vous voie encore *graboter* par là! — Ça ne vous portera pas chance! » fit-elle dépitée et furieuse. S'en revenant par Saint-Jean, elle aperçut, sous le porche de la cathédrale, un objet dont elle s'approcha, curieuse. Ça remuait, et ça vagissait. C'était un poupon de quelques jours, sommairement emmailloté, sur une poignée de paille. Il geignait doucement. Le cœur de Madelon en fut tout retourné. Se baissant, elle prit le nouveau-né, l'amignota, l'emporta, d'un pas rapide, la tête en fièvre. Elle songea pourtant à se procurer un sou de lait.

— Qu'est-ce que ça, bougresse! exclama Gnafron qui se levait, ardent de soif, ton p'tit dernier?

— Je l'ai trouvé devant Saint-Jean.

— Ah! bonne Vierge, que comptes-tu en faire? questionna tante Berthe dont le nez pointu piquait vers ce fruit d'un amour qu'elle n'avait pas connu.

— Lui donner à boire, d'abord.

— Donnes-lui d'vin, c'est meilleur, affirma le père.

Évidemment, c'était le plus pressé. Elle présenta une cuillerée de lait à l'enfant. Tandis qu'il suçait avidement :

— A-t-il un nom ? grogna le cordonnier.

— Je n'y ai pas songé.

— Bonne Vierge ! Puisque tu l'as trouvé à Saint-Jean, dit la tante, il se nommera Jean.

— Comme Chignol, dit Gnafron... ...z'enfants, trinquons à sa santé.

Cette décision les mit en joie. Cependant, Gnafron se rappela que l'autre Jean gémissait sur la paille humide des cachots. « Ça nous en fera deux ! » regrognait-il. Ces deux Jean en travers du gosier, c'était gênant ; pour les faire passer, il entama la première pinte de beaujolais de la journée. Puis il reprit son tire-pied, avec une *grolle*.

Lorsque, un mois après, Guignol fut rendu à sa bonne ville, il considéra le marmot venu embellir ses trente-cinq ans. « Toi, dit-il, tu seras Chignol neveu ! » C'était l'avenir, il fallait faire face au présent. Père de famille, Jean s'arma de toute la gravité dont il était capable, s'en alla chercher du travail, en commençant par ses père et mère, Laurent Mourguet, Briaffon et Jacquard. Ce fut ce dernier qui le fit embaucher.

Resté pauvre depuis sa ruine, mais estimé des fabricants et des maîtres, il trouvait à gagner au moins sa subsistance. Quant à son invention, après des nuits de veille, des années, elle fut prête en 1801. Il fit recevoir un modèle à l'Exposition de l'industrie et le jury lui décerna une médaille de bronze.

En 1802, Jacquard, mandé par Lazare Carnot, ministre de l'Intérieur, est placé au Conservatoire des arts et métiers, pour y réparer les machines de tissage, avec un traitement annuel de trois mille francs.

En 1804, Jacquard revient, nanti par Napoléon d'une pension de trois mille francs et la promesse d'une prime de cinquante francs pour chaque métier qu'il établira. Jusqu'alors, les canuts n'avaient eu que haine de sa mécanique. Quand ils la virent sur le point d'être achevée, craignant de perdre leur travail, ils se fâchèrent, brisèrent publiquement une des machines. Jacquard voulut expliquer son système, qui leur apporterait facilités de gain, santé meilleure, repos. Il n'obtint qu'une explosion de fureur.

— Au Rhône! Au Rhône!

On vit traîner dans la boue une sorte de bâti

détraqué de poutrelles et de ficelles, au sommet duquel pendeloquaient des lamelles de cartons perforées de trous.

Jacquard se précipita, voulut s'interposer.

— Au Rhône, l'évateur! cria la foule.

Un compagnon saisit un carton, l'arracha, tira sur les cordes qui se rompirent. Un autre brandit un marteau, brisa un des montants.

— Au Rhône! Au Rhône!

— Je vous en prie, gémissait le mécanicien, réfléchissez que c'est pour votre bien!

Peine perdue. La cohue, plus furieuse encore, courut vers le quai. L'homme bondit, les bras étendus, pour barrer le passage à ces égarés. Poussé, bousculé avec violence, il tomba, les vêtements arrachés, son chapeau roula.

Il entendit les pièces de bois amoureusement assemblées par ses veilles battre les pavés, et vit les cartons en lambeaux se répandre dans la fange.

La tourbe courut plus vite, jusqu'au pont. De l'engin disloqué il ne restait que débris. Des mains les happèrent, les lancèrent par-dessus le parapet dans le fleuve torrentueux sans que Jacquard anéanti pût approcher. Deux grosses larmes coulèrent de ses yeux. Et il attendit, stoïque et pensif,

saisi d'une intense désolation, qu'on vint l'arracher aux mains de ces forcenés. L'un d'eux, Étienne Blanc, dit Girôme Roquet, dit Tampias, exhale ainsi les colères dans sa chanson *Ma Navette* :

Maudissons, gens de Lyon,
 La rare occupation,
 L'évansion
 Du fameux Jacquard,
 Que, ruinant la fabrique,
 A réduit z'au quart
 Notre meilleur de l'ouvrage
 A la Jacquard.

— Oui, oui ! au Rhône, le brouilleur de fils !

Dans cette ville où tout de même
 La fabrique est le plus beau z'art,
 De z'hommes, trop regonflés d'âme,
 Ont, par malheur, évanté la Jacquard ;
 Et depuis lors nous laissons la clinquette,
 Le jacardié se branle aussi les bras,
 Et comme nous, a dit à sa navette :
 Banbanne-toi, mais ne t'enrouille pas.

Banbanne-toi : promène-toi. Cependant, les gens éclairés comprennent l'avenir. La protection de Napoléon, de Carnot, une médaille d'or de la Société d'encouragement des sciences et des arts,

soutiennent l'effort de Jacquard. Il refuse de se vendre à l'étranger. Peu à peu, les ouvriers reviennent, s'apaisent. Le prix Lebrun, que décernera l'Académie de Lyon aux inventeurs de procédés utiles aux manufactures lyonnaises, s'inspire de cette histoire.

Le Roman comique des marionnettes

Jean, adopté, devient un vrai diable. Dès qu'on a le dos tourné, il s'échappe vers une bande de gones, la marmaille du bas du Gourguillon. Madelon, la tante Berthe, se mettent à sa recherche; parfois jusqu'à des carrières du flanc de la Quarantaine, et même jusqu'à la rive de Saône, où il mourait d'envie d'imiter les grands, qui font « péter leurs agotios ». Dix fois il a failli se noyer. A sept ans, avant de savoir lire et écrire, il nage comme un poisson. A la maison, il les étonne par ses questions folles, ses malices de singe, ses reparties drôles; il vide les fonds de pinte du pepa Gnafron, qui, philosophe attendri par de si belles dispositions, laisse traîner dans son gobelet quelques gouttes du précieux liquide.

Chignol, très fier du « fils », préside à ses jeux, lui fabrique un polichinelle à deux bosses bascu-

lantes. On tire un fil, la bosse du dos descend, celle de la poitrine remonte cogner le nez crochu comme un bec de cane (le nez de son ancien propriétaire). C'était cocasse. Ensuite, avec des ronds de bobines taillés de crans, des bouts de bois, une ou deux ficelles, il façonne un moulin, qui, posé dans le ruisseau du Gourguillon, tourne comme une vraie *farinoir*. Enfin, un sabre de bois, lorsque Jean s'improvisa général des sept ou huit galopins de leur antique maison. J'en passe. D'ailleurs, cette libre vie le grandissait à vue d'œil, mûr pour d'autres exercices.

Son « pepa » songeait à l'exhiber. Il l'emmène aux camarades. Jean, pour ce début, se tient droit jusqu'à gagner trois centimètres. La présentation a lieu dans un cabaret voisin, au jovial accueil. Chignol saisit Jean aux aisselles, le pose sur la table, se recule pour jouir de l'effet, puis, le bras tendu vers le prodige, s'écrie :

— Vive Chignol II ! Qu'en dites-vous, les gones ?

C'est une bordée de cris joyeux. Le petit bout d'homme soutient tous ces regards et dit posément :

— Bonjour, *gognands* !

— Bonjour ! Bonjour ! crie la tablée enthous-

siasmée. Sauf un, que l'envie de ricaner rendait muet : il cherchait une pensée *gognandise*. Le juvénile triomphateur remarqua son silence.

— Zut, toi ! lança-t-il à son adresse en se mettant à *caca boson*.

Avouerais-je que le zut ! fut un mot plus énergique, qu'un reste de pudeur me fait voiler, vu l'âge du bonhomme ! Une explosion de bravos, de mains frappées, jaillit vers les solives.

— Est-il *canant* !... Vrai de vrai ! est-il *chenu* ! Vive Guignol !

Ce fut à qui le descendrait de la table, l'assoirait à ses côtés. Mais le grand gognand « enzuté » avait à se faire pardonner ; cela fut compris, ce fut lui qui installa le gone au sourire malicieux, en lui offrant ce qu'il aimait :

— Du sirop ?

— Un canon de beaujolais !

C'était complet. Et Gnafron qui n'assistait pas aux succès de son élève ! Telle fut l'entrée de Chi-gnol II dans la vie publique. Jean, fils de Gian, goûtait sa part de triomphe ; le souvenir de ses propres débuts lui rappela son ami Laurent. De-rechef, il eut envie de lui montrer le jeune phénomène et promit aux camarades qu'on se reverrait !

Place Saint-Paul, ils ne trouvèrent que Jeanne Esterle et les enfants. Tandis que Chignol racontait la scène du cabaret, Jeanne expliqua que son mari, à Givors, prêtait la main à un montreur de marionnettes. Au Gourguillon, ce furent Madelon et tante Berthe qui entendirent le récit de la fameuse séance. Ce gone d'à peine sept ans montrait vraiment de l'intelligence !

— Il ira à l'école, dit Madelon, d'abonde !

— Son père est peut-être un professeur, insinua tante Berthe pour exciter la jalousie de Chignol.

Laissons leurs rêves, voyons pourquoi Laurent Mourguet a manqué cette présentation peu ordinaire. Depuis quelque temps, les dents vont moins bien, soit qu'elles... allassent moins mal, soit plutôt que les impôts nécessités par les guerres impériales aient incliné à l'économie. Mais au cours des randonnées auxquelles une nombreuse famille l'obligeait de foires en marchés et de marchés en fêtes foraines, il avait appris plus d'un tour.

Il savait maintenant diriger un manège de chevaux de bois, une loterie de vaisselle à tourniquet, un étal de friandises et pains d'épices, une lanterne magique, et sans argent, dire la « bonne

aventure », faire le bonimenteur. En attendant, il aidait aux scènes de marionnettes. Justement, un de ces entrepreneurs de théâtre ambulant, après quinze jours de Lyon, était parti en remplaçant son aide malade par Laurent.

Deux immenses caisses sur roues, telles étaient les voitures portant maître Dubaton et sa fortune. L'une était son logis, celui de sa femme, d'un garçonnet et d'une gosseline leurs enfants; en haut, un tuyau de tôle formait cheminée. Dans l'autre se rangeaient les piquets, la toile de tente, la rampe de scène, des bancs de bois, divers accessoires; vers le milieu, un espace à peine plus large qu'un cercueil recevait une botte de paille où couchait l'aide, avec défense de fumer. Mourguet occupait ce réduit.

La position de Givors au bord du Rhône, entre les vignes du Lyonnais et les prairies de l'Isère, rendait ses foires très suivies. Il y avait foule, la tente fut dressée, avec au fronton une planche peinte en jaune où se lisait, en lettres bleues : « Théâtre Dubaton ». Paysans et vigneronniers entrèrent; pas une mère ne put résister aux enfants, qui voulaient voir; elles aussi, d'ailleurs. La journée fut bonne, Dubaton, doué de mémoire,

récitait de verve les paroles ; Laurent, dans ses répliques, ajoutait des expressions du terroir. Le patron l'emmena souper à l'auberge avec sa femme et les deux gosses.

— Tiens, Ladré ! exclama Mourguet en entrant.

Un client, maigre à point, les yeux vifs au-dessus d'un nez fureteur, qui semblait renfermer la moitié d'une intelligence d'ailleurs évidente, était assis devant un pain, du fromage, un demi-setier de vin : le repas du pauvre. Il tourna vers les arrivants ses yeux, qui pétillèrent, puis ses mains cordiales. Dubaton le connaissait de renommée.

— Quand il y en a pour cinq, y en a pour six ! fit-il rondement.

Ainsi invité, Lambert-Grégoire Ladré ne put refuser, et comme il traversait des jours de dèche, il mangea pour deux. C'était un Ardennais, de Givet, né en 1770. Chanteur comique à succès dans Paris, sur le Pont-Neuf, le démon de l'aventure l'avait promené du nord au midi, de l'est à l'ouest : « Pour rappeler au monde que pierre qui roule n'amasse pas mousse ! », disait-il lui-même de ses misères de bohème. Dubaton avait son idée : engager Ladré, conquérir les Givorsois. Le

chanteur saisit la branche de salut. Ses chansons et monologues comiques, saupoudrés d'esprit, tinrent une semaine Givors en haleine ; les marionnettes en jaunissaient de jalousie. Aussi, dans la même auberge, Dubaton, ayant réglé les salaires, en y ajoutant un supplément, conclut par une proposition :

— Je vous emmène tous deux pour un tour de France. On fera les villes, un peu les bourgades.

Ladré ouvrait la bouche pour accepter, quand Mourguet lui marcha sur le pied ; la bouche se referma en grimace.

— C'est à voir, répondit Mourguet. J'ai de la famille à consulter. Pour Ladré, on fait ensemble des projets.

— Vous voulez me concurrencer ?

— Du tout. Je veux tenter la chance en Saône. Vous n'y êtes pas. Où sera la concurrence ?

— Soit. On peut toujours se revoir plus tard. Bonne chance !

Dès l'aube, Mourguet et Ladré quittaient Givors à pied. Quinze kilomètres les séparaient de Perrache. L'air était frais, mais bon. Quand le soleil aurait fondu la gelée blanche des arbres sans feuilles et des toits, on jouirait d'une journée

printanière. Ils marchaient en silence. Passé le Garon, affluent du Rhône, Ladré questionna :

— Nos projets, ils sont en l'air... As-tu trouvé moyen de les faire descendre ?

— J'y pense depuis longtemps ; je suis las de courir par monts et par vaux, harcelé par la pauvreté.

— J'te comprends... Cependant, Dubaton, c'était du certain ?

— La chaîne ! Dubaton est un bon type, mais enfin, on n'est que ses aides.

— Alors c'est moi qui serai ton aide ?

— Mon compagnon, Ladré ! On se débrouillera ou l'on tombera, en frères.

— Ça va ! fit dignement le bohème.

Soulagés par cette explication, ils ne songèrent plus qu'à allonger le pas, se distrayant aux mille et un détails du paysage. Le chemin longeait à faible distance le Rhône, élargi d'une île. Ayant dépassé le village de Grigny, ils continuèrent le fleuve à droite, une ligne de collines à gauche, se contant les souvenirs de leurs pérégrinations. L'air pur, le soleil printanier gonflaient leurs poumons, les projets enflaient leurs âmes d'espérance.

— Vois-tu, reprit Mourguet à la sortie de Vernaison, Lyon adore les foires, les scènes amusantes. Il court aux vogues de tout son voisinage. Mais il aime son chez soi ; s'il trouve ses distractions sous la main, s'il peut y venir en savates, ce sera le diable qu'on ne réussisse pas !

— Tu as la vocation des marionnettes ?

— De Polichinelle ! Tout petit, je l'imitais, sur la place du Doyenné, ce furent mes premiers succès. Pourquoi ai-je attendu ?

— Bah ! l'apprentissage !

— Tu as raison. J'ai trente-cinq ans, toi trente-quatre... l'heure de se ranger, hein ?

— Essayons.

— Je t'ai vu à l'œuvre, dans tes farces, j'ai entendu tes boniments. Tu seras le compère qui parle à Polichinelle, c'est-à-dire à moi... A nous deux, nous les tenons, les Lyonnais, nous les tenons ! Et puis, il y a Guignol, un drôle !

— Vrai de vrai ! exhala Ladré qui se voyait déjà devant le public, ce public si nécessaire à son désir permanent de gloriole.

Ils dépassèrent Irigny, entrèrent à Pierre-Bénite dans une auberge, se lester de saucisson et d'un coup de beaujolais. Après l'Izeron, la route qui

vient de Saint-Étienne, ils la suivirent, le long du Rhône semé d'îles. Bientôt ils aperçurent le confluent, et Perrache. Midi sonnait à Sainte-Foy.

— A la conquête de Lyon ! proclama Mourguet.

— A la conquête ! répéta son associé en gratifiant d'une grimace terrible trois ou quatre petits gones qui détalèrent, effarés, ne devinant pas qu'il voulait les faire rire.

Le Monde en raccourci

Au moyen âge, certaines petites figures de bois des « Mystères » représentant la Vierge Marie étaient nommées des *mariolettes*. Est-ce aux jours plus proches où régnait la belle Marion que l'on prononça marionnettes ? Ainsi se forment, ou se déforment, les mots, afin de justifier les érudits.

Mourguet, pour sa tentative, choisit les Brotteaux. Si le peuple allait se distraire à la Guillotière, les moyennes gens, la jeunesse préféraient les promenades jardinées des Brotteaux. Passé le pont Morand et la place de même nom, le Petit-Tivoli s'étendait à l'angle de l'avenue de Saxe. On trouvait là le café du Grand-Orient, avec billards, des jeux de bague, pantomimes, voltiges, nacelles, escarpolettes. Laurent obtint un emplacement dans la grande allée du milieu.

L'outillage fut un problème plus difficile. Il

fallait des têtes, pour les différents acteurs. Le sculpteur sur bois Bonnetton offrit de les tailler dans des débris ; Miciol les peindrait, Madelon les habillerait avec les loques du *patti*, ramassées dans les équevilles. Et quels personnages imiter ? La question était délicate. Bonnetton fit d'abord un gendarme, auquel il colla d'énormes moustaches de crin et un chapeau bicorné en cuir d'une grolle. Puis il fit un bailli, avec une toque, pour rendre la justice. Il fallait un canut. Ah ! celle-là, c'était le portrait de Mourguet lui-même, et il était facile d'y reconnaître le facies caractéristique de son ami et inspirateur Chignol.

— Vous verrez, dit tatan Berthe, que ce monstre d'homme ne songera pas à la plus belle moitié du genre humain !

— Adam fut créé d'abord, opposa Bonnetton.

Alors il façonna une figure longue et sèche, une verrue sur le nez, et la baptisa irrévérencieusement Tante Berthe. La vraie tante Berthe faillit en attraper la jaunisse. A côté de celle-là, notre sculpteur creusa une délicieuse frimousse, sur laquelle il colla une chevelure de bouclettes frisées de soie noire ; et il la désigna Madelon.

— Vois-tu, mon gone, dit Gnafron, tu sais y

parler, au *sesque*. Je t'offrirai bien un litron, quand j'aurai reçu ma *sempote*.

Cela ne suffisait pas à constituer une troupe. Ce fut l'apprentif Bouvier, dit Cadet, qui découvrit, ingénieusement, la solution :

— Pourquoi donc que tu ne ferais pas, dans ton bois, pepa Gnafron ?

Évidemment, Dumolard avait bien gagné de transmettre au moins son surnom à la postérité. Enfin Mourguet imposa Polichinelle, à deux bosses, tel qu'il était en vogue sous la plupart des climats, pour le boniment d'annonce et de clôture.

Un jour de printemps 1804, dans l'allée du Petit-Tivoli, on dressa le « castelet ». Quatre perches dans le sol, reliées par des traverses, supportèrent des toiles peintes. Une petite scène, aménagée dans un panneau, s'ornait au fronton d'une lyre dominant deux flageolets croisés. Tel fut le décor où Guignol commença son tour du monde.

L'entrée coûtait deux sous. Blotti, caché derrière la rampe, le directeur-acteur-auteur (car il ajoutait des mots et phrases à effet) agitait les marionnettes au-dessus de sa tête. Il soignait le rôle de Polichinelle, qui apparaissait d'abord pour

un prologue, des compliments au public. Les pièces du répertoire courant alimentaient le minuscule théâtre. Dites avec gaîté, fleuries de termes locaux, d'incidents, de souvenirs, de légendes du terroir, d'interpellations au public que Laurent introduisait au cours même de la représentation, elles faisaient la joie des enfants, et de ces autres enfants que restent souvent les parents.

Ladré lançait des gognandises, donnait la réplique, jouait des parades, chantait, maniait l'archet du violon, au besoin rimait des couplets. Un auxiliaire précieux, mais d'esprit bohème, mobile; plus d'une fois, il manqua aux représentations. Mourguet modifia la tête de Gnafron, lui donnant la physionomie de Ladré, lequel jura de se venger.

Pepa Gnafron devint l'interlocuteur habituel de Polichinelle et de Guignol. Une des scènes représentait le savetier en train de ressemeler une *grolle*. Arrivent de la campagne plusieurs parents, des amis. Il arrache son tablier, sa basane, la coupe en vingt morceaux et appelle sa femme : « Tiens, fais rissoler ça à la poêle avec deux sous de suif de chandelle, ça fera du gras-double pour régaler ces étrangers, qui sont pas d'ici. »

Reconnaissants, les invités chantent un couplet, où, de tous les gnafrons de la rue Bourgchaine, le plus aimé est leur cousin. (Félix Desvernay, *Laurent Mourguet et Guignol*.)

Gnafron n'a d'autre souci que de « licher ». C'est une excellente nature, une sorte de philosophe plus sentencieux que cynique. Dans *les Frères Coq*, il n'a guère de travail, se cherche une autre profession que celle de *regrolleur* ; apprenant que son interlocuteur est rentier : « Ah ! s'exclame-t-il, en voilà un fameux état ! Monsieur n'aurait pas besoin d'un associé ? » Réponse négative. Alors Guignol lui conseille de se faire marchand de vin. « Marchand de vin ? Jamais ! Est-ce que ça se vend, le vin ? Si j'en avais, est-ce que je le vendrais ? — Et qu'en ferais-tu donc ? — Je le boirais. Le vin, ça se boit, ça s'offre aux amis, mais le vendre ? Abomination ! » (Justin Godart, *Guignol et l'esprit lyonnais*.)

Madelon défend le foyer, reproche à Gnafron de débaucher son mari. Un peu acariâtre, un peu désordonnée, elle est surtout bavarde.



La première visite de nos amis à ce théâtre dont

ils avaient tant parlé restera dans leur mémoire.

Tout au long de la promenade, des baraques de toile se dressaient, de toutes formes et dimensions. Des coups de maillet furieux sur une tête de turc faisaient bondir un singe à l'escalade d'une perche numérotée, des grincements rageurs annonçaient les loteries de vaisselle, et sur l'avant-scène des entresorts tonitruait une cacophonie de cuivres et de tambours.

La famille Chignol allait, le nez au vent, cherchant le théâtre de l'ami Laurent, un théâtre construit par lui-même, et dont lui-même avait combiné la pièce ! Une surprise, avait-il dit. Et on voulait jouir de cette surprise.

Là, des chevaux de bois tournaient, entraînés par les sons édentés d'un orgue de Barbarie, et dans une bassine d'huile bouillante une matrone bardée de linges jadis blancs jetait d'une baguette agile des bouts de pâte, des *bugnes*.

Chignol lui tira la langue et fit ce geste créé par lui de pointer sa main gauche devant sa figure en se frappant la nuque du plat de sa main droite.

— J'l'vois ! cria Maria.

Un panneau de toile, peinturluré, une décou-

pure carrée avec un décor de fond en papier, un rebord de planche. C'était le théâtre de Laurent.

— Oh ! oh ! Chignol, regarde, mon'ieu, fit Gnafron.

Un personnage de bois paraissait, frappait d'un picarlat fendu le rebord. C'était, taillé au couteau, la bobine toute crachée de Chignol, son nez camus, son *sarsifi*, mais ce n'était pas une surprise.

— Oh ! oh ! nasilla le fils de Gian.

Puis une seconde tête surgit, coiffée d'un énorme tromblon poilu. Et la petite troupe battit des mains, si bien que les gones qui assistaient au spectacle se retournèrent. Ce nez rouge, ce menton bleu, ce chapeau de poils, Gnafron lui-même ! On le savait aussi.

Pour comble d'imitation, il pressait amoureusement un litre de vin sur son estomac.

Et puis, dérision des dérisions, parurent Madelon, en casaquin, et même tatan Berthe, hérissée de cheveux avec un bonnet de rubans verts et de fleurs rouges.

— Sampille ! cria celle-ci, ah ! mon Dieu, ces monstres d'hommes, i' m'f'ront tourner tous mes sangs !

Mais ce qu'ils entendirent les amusa tant

qu'ils embrassèrent Laurent et revinrent les jours suivants.

*
* *

Quand parurent les brouillards humides de novembre, il fallut démonter la scène du Petit Tivoli. Laurent la transporta au rez-de-chaussée de sa maison, place de la Boucherie-Saint-Paul. Les soirées ne manquèrent pas de spectateurs ; il en vint, depuis Pierre-Scize jusqu'au Gourguillon, du quai de Bondy à Saint-Jean, et même des Terreaux, qui n'hésitaient pas à passer la Saône.

L'été suivant, il réédifia son castelet au Jardin chinois, autre enclos face au Petit Tivoli, cours Morand. Sa vogue s'amplifiait, il devenait populaire. Et Guignol lui-même, puis la Madelon, vinrent tenir les binettes qui les représentaient.

La saison du second hiver, Mourguet aménagea son rez-de-chaussée en théâtre, en y adjoignant des ombres chinoises. Son associé, gardant son nom de scène, le père Thomas, y déclamait, chantait, se parlait à lui-même, interprétait aussi Polichinelle, apostrophait ses partenaires, mettait en liesse les spectateurs. (F. Desvernay.)

Pendant qu'au foyer les enfants croissaient en

taille et en appétit, *idem* en nombre, grâce à la féconde Jeanne Esterle, Laurent dut travailler en ville. On le vit à la crèche de la rue Noire (aujourd'hui Stella), à celle de la rue Ferrandière, à la Nativité, mettre en scène les rois mages, les miracles, le massacre des Innocents, par des marionnettes articulées. Il se tira habilement de cette machinerie compliquée, et l'on vint avec entrain voir et entendre son *Père Coquard*.

Le pays, qui applaudissait cette menue amusette sans se douter de son avenir, continuait de guérir ses plaies, de se développer, en s'adaptant.

La ville s'agrandissait rapidement, non seulement à la Guillotière surtout artisane, mais aux Brotteaux plus bourgeois. Les canuts, qui avaient mis des siècles à s'élever de chaque côté de la Grand'Côte, bordaient maintenant le sommet de la colline, devenu place de la Croix-Rousse. La place d'Albon était élargie, la rue Saint-Côme mise à l'alignement. On établissait le quai d'Orléans sur la vieille rue de la Pêcherie, le quai de Bourgneuf ; l'ancienne allée de l'Argue devenait la galerie de même nom. Sous le maire de Lacroix-Laval, le Grand-Théâtre fut reconstruit, la pres-

qu'île Perrache organisée; on y ouvrit des rues, des places, des quais.

La « fabrique » florissait. Chaque année, on exportait cent à cent vingt millions d'étoffes de soie. Il y avait environ vingt-sept mille métiers, chacun occupant en moyenne deux personnes. Toutefois, comme on ne voulait jamais aborder les deux causes de déséquilibre dont j'ai parlé, ni leurs remèdes, dans cette phase de prospérité les marchands devenaient de plus en plus riches, les canuts plus malheureux. Donc, sous des apparences, une surface dorée, on marchait délibérément vers de nouveaux désordres. Le coup n'était retardé que par la patience incroyable des ouvriers.

Le Pape à l'île Barbe

Les fêtes de printemps, à l'île Barbe, étaient courues ; elles devaient l'être davantage cette année, le pape ayant accepté de s'y rendre. Un groupe, place de la Boucherie-Saint-Paul, en discute avec fièvre. Il y a deux garçonnets des Mourguet, neuf et sept ans ; Chignol II, déluré, vif, dont les huit ans paraissent dix-huit mois de plus ; un voisin du Gourguillon, son aîné de deux ans, gros, trapu, qui le défend, et dont l'autre fait « son cheval », sa troupe ou son éclaireur, selon les cas ; enfin, quatre autres graines remarquables, du quartier. Il s'agit d'aller admirer Notre Saint-Père le Pape ; plusieurs hésitent.

— Il faut voir ! déclare Chignol II.

Plus de controverse possible. C'est le benjamin, les autres réagissent et se montrent aussitôt les plus décidés. La bande prend la rue Saint-Paul

qui mène à la berge de Pierre-Scize. Bientôt les gones ont dépassé l'Homme-de-la-Roche, et, gaillards, allongent le pas jusqu'au faubourg de Vaise.

La Saône était, comme aux siècles anciens, la meilleure voie commerciale entre Lyon, Mâcon, Châlon, le Doubs, le nord comtois, le Dijonnais. Ses eaux calmes portaient des coches de voyageurs, des chalands chargés de futailles, des bateaux véhiculant les denrées du sol ou des fumaisons sékouanes, parfois des trains d'arbres, à demi travaillés déjà — les radeaux — descendant au fil de l'eau. Les chalands étaient remorqués par des chevaux aux sonnailles carillonnantes. Dans les *plattes* (lavoirs), des femmes jacassaient, scandant du battoir leurs histoires et leurs rires. Mais aujourd'hui, repos général.

— Les voici ! crie un des gones.

Une foule contemple le spectacle. Pie VII, l'archevêque, des prélats resplendissants, occupent une gondole pavoisée, qui fend l'onde majestueusement, au rythme de deux rangées de rameurs, vigoureux et habiles. Une flottille forme escorte. Louis Dervieux, directeur des coches de la Saône, a magnifiquement organisé cette procession.

— Suivons-les ! propose Chignol II.

Et ils suivent. Rien n'aurait pu refréner leur élan. Au sortir de Vaise, ils laissent à gauche le château de Rohecardon, où Jean-Jacques Rousseau, trente-quatre ans auparavant, avait été l'hôte de Mme Boy de la Tour. A mi-côte se voyait la Rémillote, où vécut Soufflot, dressant les plans de ses travaux lyonnais. La gondole pavoisée, la flottille attiraient toujours plus avant la troupe ardente, qui atteignit presque en même temps qu'elle Saint-Rambert. Au delà, c'était l'inconnu : le défilé de Rochetaillée, Couzon-au-Mont-d'Or, Albigny ; plus au nord encore, la vallée élargie, riante. « De Villefranche à Anse, la belle lieue de France », assure un dicton du pays.

Il y avait dans Saint-Rambert la *vogue*, des manèges, des tentes de lutteurs, des étalages de sucreries. Les gones en oublient la gondole, et même le Saint-Père qui visite l'île en ce moment. Plantés devant une lanterne magique, ils sont perplexes. Cela coûte un sou, car elle est grande et belle ; or, à eux huit, ils ne possèdent que cinq sous.

— Tirons à la courte paille, propose un du quartier Saint-Paul, nature égoïste.

Le Mourguet de neuf ans proteste :

— Ils s'embêteraient trop dehors, ceux qui n'entreront pas. Achetons plutôt cinq sous de pâte de guimauve, on partagera.

— T'as raison, dit Guignol, pas de faveurs !

Depuis un instant, un promeneur s'était arrêté à côté d'eux, les observant curieusement.

— Combien vous manque-t-il ?

La troupe sursaute, tourne sur elle-même.

— Ah ! Monsieur Jacquard ! Bonjour, Monsieur Jacquard ! font les deux Mourguet qui l'avaient aperçu plusieurs fois chez leur grand-père Benoît.

C'était bien lui, l'inventeur, l'homme de pensée, venu se distraire à la vogue, comme ces enfants, qu'il comprenait si bien !

— C'est trois sous qui manquent, déclare Guignol.

Jacquard prend trois sous dans son gousset, les tend à l'aîné.

— Vive monsieur Jacquard ! crurent devoir crier deux ou trois des garnements.

— Voulez-vous bien vous taire ! Allez voir la lanterne magique et soyez sages.

Les gones s'engouffrent sous la tente comme une volée de moineaux. « L'âge heureux ! », soupire

l'inventeur en se dirigeant vers le pont suspendu d'où le pape, l'archevêque et leur escorte venaient de repartir.

Jacquard descendit par l'escalier à une spacieuse promenade ombragée d'arbres séculaires. Là aussi s'étendait la *vogue*, une foule animée. Il regarda les étalages, les tentes, s'amusant des gestes vifs et des paroles des promeneurs.

— Vous revoilà !

Ce sont les huit gones qui, ayant admiré les vues de la lanterne, se saoulent des éclats, trompettes, orgues de Barbarie, cris et chansons, de la parade.

Il leur fait voir la chapelle Notre-Dame-de-Grâce, datant de trois cents ans. Les enfants s'étonnent qu'il y ait des choses si vieilles.

— Et maintenant, mes bons petits, dit-il, je vous engage à rentrer. Vos parents doivent s'inquiéter, songez-y. Si vous revenez tout droit, bien sagement, vous pourrez dire que je vous ai fait visiter l'île Barbe... pour qu'ils ne vous grondent pas trop !

Quand ils eurent dépassé Le Clos, la route de Trévoux, rive gauche, offrit aux gones des endroits élargis, qu'ils traversèrent, les uns à saute-mou-

ton, d'autres en faisant « la roue » sur les mains, pour étonner les familles.

— Belle place pour jouer au quinet ! dit le plus dégourdi.

Le quinet est un bâtonnet aminci aux deux bouts qu'on fait sauter en frappant l'une des pointes ; le jeu consiste à refrapper le quinet pendant qu'il est en l'air pour l'envoyer au loin.

— Au quinet, et à la *fiarde* (toupie), ou aux *gobilles* (billes), fit un autre.

— Il est tard, oppose l'aîné.

Au point où s'amorçait le chemin tortueux dit du bois de la Caille, Guignol proposa de monter à la Croix-Rousse ; et Mourguet de protester :

— Qu'est-ce que t'as à *gongoner* (grogner) ? dit un autre en le regardant de travers. Que t'es *panosse* (mou, sans énergie) !

Provocation flagrante. Mais Mourguet aîné, comme son grand-père Benoît, d'une nature prudente, se contente de le fixer d'un air placide. Mourguet cadet, moins endurant, saute sur l'insulteur, le culbute sous les coups de poing et de pied. Il le *chapotait* (frappait) encore, quand un autre exclama : « V'là l'noir ! »

Le crépuscule avertissait les enfants qu'il fallait

se presser. Paroisse Saint-Charles, ils suivirent sagement le quai de Serin, laissant à gauche la promenade de Rouville ou des Chartreux, longèrent les rochers face à ceux de Pierre-Scize, se hâtèrent sur le quai. La passerelle Saint-Vincent les mena au quai de Bondy, qui borde Saint-Paul.

Là ils se heurtèrent aux deux fillettes, douze et neuf ans, de maman Rambo la matelassière. Et ce fut la ronde traditionnelle autour d'elles, mi-flat-tées, mi-apeurées :

Qui veut des fi-ias-ses,
A deux 'iards la 'iasse ?
Qui veut des fi-ias-ses,
A deux 'iards la 'iasse ?

Elles durent les embrasser pour s'échapper.

Dans la petite rue qui tourne l'église et aboutit à la place, halte suprême devant un friteur, délices de l'apéritive odeur ! Mari et femme servaient des clientes du voisinage. Sauf les dimanches et jours fériés, la boutique n'était tenue que par la femme. Lui, vitrier, parcourait la ville avec un éventaire de vitres au dos, du mastic, une règle plate, un diamant à couper : « *Au vitri-i-i !* » Des Piémontais. Les gones contemplant les saladiers remplis de mangecailles frites : pommes de terre en ron-

delles, croquantes ; merluches, escargots, *bugnes* de pâte, *bugnes* de féculé. L'appétit aiguissait leurs dents de louveteaux.

— Moi, j'ai faim, je vais souper ! avoue sans vergogne le dégourdi.

De nouveau il eut l'unanimité. La bande se disloqua. Guignol II regagna le Gourguillon, disant à son « escorte » :

— Tu entreras avec moi, pour dire comme moi.

— Oui, répondit l'escorte.

C'était peut-être la dixième parole prononcée de tout l'après-midi par le voisin, ce gros garçonnet trapu, à la fois ombre et protecteur du phénomène jadis recueilli par Madelon. On saura plus tard que ce Thimonnier, chercheur, inventa la machine à coudre. Pour l'instant, maman Madelon surgit en trombe, hurlant : « Quand vous aurez fini de *courater* ! Dieu, que je suis malheureuse ! » Elle claqua le sien, puis se mit à larmoyer.

Quant aux Mourguet, quelques pas les mirent dans leur maison, où l'aîné raconta à papa maman inquiets la découverte de l'île Barbe avec M. Jacquard, récit ardu, car il se faisait sous les regards narquois des vrais aînés, dont l'un approchait de la quinzième année.

CHAPITRE XIX

La Maison du sage

Entre les Brotteaux et le port Saint-Clair, s'étendait un immense terrain, la Tête-d'Or, des *vor-gines*, des *lônes*, alimentées par les eaux du fleuve, des gloriottes, des jardins de banlieue. Une tradition prétend qu'une tête de Christ en or y fut découverte. C'est là qu'en 1856 s'organisera le parc dessiné par Bühler. Le jardin botanique, au sud-est, reçut le buste de l'abbé Rozier, fondateur du Jardin des plantes.

La Croix-Rousse, où longtemps ne s'était dressé que le hameau de Condate, se bâtit alors rapidement. Les canuts, serrés aux Terreaux et en bordure de la Grand'Côte, grimpèrent aux flancs de Saint-Sébastien, de la Tourette, garnissant les espaces de la Croix, du Chariot-d'Or, de Bellevue, enfin dévalant l'autre flanc, vers le chemin de Cuire, des Gloriottes, la descente de la Boucle, qui,

par-dessus le Rhône, semblait conduire à la Tête-d'Or.

La vie, le labeur restaient dans la vieille ville d'entre les eaux, autour des places, ces carrefours d'os, muscles, sang et nerfs des cités : Bellecour, renommée, encadrée de majestueuses façades ; les Terreaux, bordés par l'hôtel de ville ; le Palais des arts, l'ancienne abbaye des bénédictines de Saint-Pierre ; les Cordeliers, les Jacobins, Perrache, Saint-Jean, Saint-Pothin, Saint-Nizier ; aux alentours de la Grand'Côte, Sathonay, du Perron, Colbert. La rue de l'Hôtel-de-Ville et la rue Centrale joignaient les Terreaux à Bellecour. Certains passages étaient fréquentés, la galerie de l'Hôtel-Dieu, celle de l'Argue, la rue Centrale et la rue Impériale.



Rue de l'Enfant-qui-pisse, près la place de l'Herberie, Laurent Mourguet s'arrêta devant la maison « A l'Aigle d'Or, Bergier et Compagnie, distillateurs-liquoristes ». Sa mine réjouie rassurait sur le sort de son petit théâtre. Il avait, sans doute, des hauts et des bas ; mais dans l'ensemble, l'été au Petit-Tivoli, l'hiver à son rez-de-chaussée, ses

marionnettes attiraient toujours enfants, adolescents et parents. Des notabilités même daignaient parfois partager la gaîté de l'endroit. Et Laurent venait d'avouer à Jeanne, sa courageuse épouse, reine d'une dizaine de rejetons dont l'aîné dépassait vingt ans :

— On a quelques sous d'avance, la semaine a été des meilleures. Je vais chez Gian, qu'on n'aperçoit plus guère, lui porter quelque douceur.

— Quelque chose qui lui rappelle l'Italie, dit-elle en souriant.

A l'Aigle d'Or, Bergier prenait une commande à livrer à domicile ; le fils, Joseph, d'une dizaine d'années, reçut Mourguet. La maison était pourvue. D'abord les articles français : vins du Rhône, du Languedoc et de Bordeaux ; eaux-de-vie de Cognac, liqueurs aux fruits et plantes parfumées, eaux de noyaux, ratafias du terroir, sirops, kirsch, fruits à l'alcool. Parmi les étrangers, Malaga, Alicante, rhum de la Jamaïque, eaux-de-vie et liqueurs du Piémont. Ça et là l'absinthe comtoise, l'anisette de Bordeaux, les eaux de cannelle, angélique, mélisse, vanille, noix, menthe, girofle ; le riquiqui, le genépi des Alpes, le vespetro, le maraschino, l'eau d'arquebuse. Des noms se faisaient

tentateurs, comme s'ils recélaient du mystère : Huile de Vénus, Parfait amour (du rouge et du blanc), Coquette flatteuse, Baume humain, Nectar des dieux, Élixir d'amour. L'embarras du choix pouvait seul causer de l'indécision ; celui de Laurent était fait d'avance : une certaine Bergamote de Turin (*aqua vita di bergamoto*) pour laquelle Gian montrait un faible.

Un mur antique, dit « fortifications de la Croix-Rousse », finissait à la côte Saint-Sébastien. Au delà, plus haut, se bâtissaient peu à peu de géantes maisons de canuts, dont les étages supérieurs observaient les vallées. Le plateau attendait pour s'animer que la population ouvrière se fût accrue. A l'ouest de cette place, des prés, des jardins, des amorces de hameaux, dévalaient les pentes, vers Cuire, vers le cimetière voisin de la Tour Belle-Allemande, vers la Saône, tournant au pied de Fourvière. Dans ces étendues encore peu habitées, Gian et Simona, tous leurs enfants casés et mariés, avaient acquis deux ares de terre à mi-côte. Et durant des mois, Gian rassembla des pieux, des planches, des cailloux, du gravier. Ensuite, il creusa des fondations peu profondes, les caves inutiles ; aux quatre coins, et au milieu devant et derrière,

il enfonça les pieux ; des traverses et des planches firent la cage de la maison sur deux rangs parallèles écartés de 50 centimètres. Dans ces vides, montant graduellement, il coula du mortier. Au milieu des petits côtés, des supports plus élevés reçurent un madrier de faîte, lequel permit un toit de lattes et de zinc et un grenier auquel on accédait par l'échelle.

Dedans, sous le plafond de madriers, une cloison de bois séparait la cuisine, lieu de débarras, d'outillage, et la chambre, avec deux lits, table, chaises de paille, coffre, pendule en foyard (hêtre) du Jura. En moins d'un an, tout fut terminé. Le jardin, clos d'une haie, jalonné de groseilliers et d'arbustes à fruits, fut bêché, semencé, bref, donna les légumes. Mais, hélas ! Simona, depuis, était morte, précédant dans l'autre vie son fidèle Gian. Ainsi parfois l'oiseau tombe, exténué, quand le nid est fini.

Laurent trouva le vieillard au jardin. Sécateur en main, il supprimait des branchettes inutiles, des rameaux gourmands. Toujours droit, à quatre-vingts ans passés, il n'en paraissait que soixante.

— Mon vieux Laurent ! prononça-t-il tout ému :

Je fais aux arbres, tu vois, ce qu'il faudrait faire aux hommes.

Le montreur de marionnettes n'avait que franchi la quarantaine ; le cri du patriarche qui l'accueillait en compagnon, en frère, le ravit d'aise. Il y avait, dans l'encoignure du jardin, un abri de vigne vierge avec table. Laurent y déposa sa bouteille. Cette fois, toute l'âme de Gian s'ouvrit, une perle humecta le coin de son œil malicieux. Mais resté actif, peu rêveur, il entra dans sa maisonnette, revint avec un tire-bouchon, deux verres ; et bientôt, ayant trinqué, ils savourèrent la bergamota.

— C'est de l'Enfant-qui-pisse... bonne maison ! jugea l'hôte, évoquant le Piémont dans un coin de ses souvenirs. Alors tu es content ?

Mourguet raconte sa nouvelle pièce à succès, une du répertoire ; cette fois, il l'avait rendue lyonnaise, d'esprit et d'expressions, faisant conter à Polichinelle des anecdotes, des mots comiques, empruntés à Gian pour leur causticité et à son fils Chignol pour leur audace. Très amusé de revivre en ce héros de bois, Gian donne des conseils, s'égaye de ses propres trouvailles, finit par se tenir les côtes en s'écriant dans sa joie :

— C'est guignolant ! Tu dois continuer !

Ce cri frappa Mourguet. Chignol, Guignol, comme on disait déjà, c'était pareil. Ne devait-il pas beaucoup, sans y avoir pris garde, à ce trio, du grand-père au petit-fils, à leur caractère frondeur, à leurs lazzis, à leurs *gognandises* ? Son théâtre venait d'eux !

— Vos planches tiennent toujours ? demanda-t-il pour chasser de son esprit cette subite révélation.

— Oui, bien qu'en sapin. Quand elles moisiront, j'en chaufferai le poêle. Il restera les murs de cailloux, solides, va !

Cette maison et ce jardin, fin d'existence que rarement connaissaient les canuts !

— Toujours des misères ! murmura-t-il. Ce que j'en entends ! J'ai gardé beaucoup d'amis. Le dimanche, ils viennent en famille. La marmaille sait obtenir de grand-papa Gian des groseilles, framboises, oseille ou autre. Mes garçons et filles gagnent assez leur vie, sauf Jean, comme tu sais. Des mille et des mille peinent pour le pain et l'eau. Les mécaniques de Jacquard profitent aux fabricants, aux marchands, peu aux ateliers... Quant aux compagnons et ouvrières, rien de changé : toujours des gueux !

Tous deux gardèrent un instant le silence, songeant à ces mélancoliques constatations. Quel purgatoire, depuis trois siècles, que ce servage ! Emmanuel Vingtrinier en donne une idée saisissante quand il raconte, dans *la Vie lyonnaise autrefois*, qu'à l'apprenti débutant on offrait pour toute nourriture la tête d'un hareng ; puis, quand il travaillait mieux, on ajoutait la queue, enfin le poisson complet quand il devenait ouvrier. D'où le pauvre gône répétait-il en guise de complainte : « la tête, la tête, la tête » ; ensuite : « la tête et la queue, la tête et la queue » ; enfin : « l'hareng tout entier, l'hareng tout entier ! »

Pour varier le goût du pain, la femme préparait du « matefaim », pâte épaisse de farine, eau et sel, battue à la cuillère dans un saladier, sautée à la poêle dans du beurre, en galettes. Elle se procurait, chez le charcutier, des paquets de couenne : la peau du lard, grattée, taillée en bandes, cuites, liées par une ficelle, qui se mangeait chaude, conservée d'ailleurs dans la coquille bouillante. On buvait du sirop de vinaigre, l'été : quelques gouttes dans son eau. Aux vogues, on s'accordait des *bugnes*, pâte de farine, eau et sel, un peu de lait, roulée à la grosseur du pouce, en

cercle d'une main, saisie dans l'huile bouillante.

La cuisine lyonnaise a évolué depuis, en gardant cependant ses éléments primitifs. Chez les ouvriers, la farine de maïs base des soupes, des purées; le matefaim se reconnaît dans nos crêpes moins épaisses; les paquets de couenne chauds toujours; la bugne également. Quand on osa manger des pommes de terre, il y eut la bugne en pâte de fécule de ce tubercule, parfois avec levure; on la trouvait surtout chez les *friteurs*, dont les quinze ou vingt saladiers offraient aussi ce légume en rondelles fines et craquantes, et des merluches, des escargots frits. La salade de pommes de terre : taillons carrés, mêlés de menus morceaux de hareng saur, de bœuf bouilli, et d'oignon, quelquefois l'huile remplacée par de la crème. Le fromage fort ? une râpure de chèvre sec, arrosée de bouillon de poireau mêlé de *gnole* (eau-de-vie). Aux dimanches, ou aux tables aisées, paraissaient le *lapin huppé*, cervelas tranché mince, arrosé d'une vinaigrette à la moutarde et à l'oignon; les *quenelles*, chair de poisson ou de volaille pilée avec de la mie de pain mouillée de lait, en cylindres gros comme le doigt, ébouillantés; la brioche, ventrue au milieu, pointue

aux extrémités ; le pain au lait, à croûte un peu ferme, pour tremper ; la *barquette*, gondolée, cassante, où brillent des grains de sucre cristallisé ; le *chou à la crème*, pâte de brioche creuse, emplie de crème fouettée sucrée à la vanille ; le *craquelin*, l'échaudé actuel. Le pâté froid ? veau et jambon en croûte, vendu à la carte ou demi-carte (à jouer). Le chaud ? notre vol-au-vent actuel. Tous les plats cuits à la lyonnaise-étaient assaisonnés d'une purée d'oignons, sinon d'oignons coupés en tranches sautées à la poêle.

On trimait des années, se nourrissant mal, avant de pouvoir se permettre quelques-unes de ces douceurs.

Gian aimait la *cervelle de canut*, fromage de lait caillé, battu avec sel, poivre, échalotes hachées, une ou deux cuillerées d'huile d'olive. Quand c'était possible, le ménage confectionnait un pot de beurre fondu, salé ; l'écume retirée enduisait des tartines de *crasse de beurre*, délices des gones.

Les logements, obscurs, avaient du papier huilé en guise de vitres. Comment les canuts pouvaient-ils distinguer les teintes ? Leur minutie, leur goût étaient actes de foi ! Et tout canut avait un rêve :

être propriétaire de son logement, deux ou trois pièces, un étage, un quart ou une moitié de maison. Le dimanche, on s'évadait le long des quais, vers les faubourgs. La femme menait les marmots aux offices ; avant et après les vêpres, l'homme se rendait volontiers, en tanguant des reins, *aux boules*, abattre sa part de quilles, parmi les *Bon coup!* les *T'es dépontelé!* (mal portant, comme le métier mal fixé qui vacille), d'après discussions où il s'agissait surtout de *sigroller* (faire du bruit). Ces distractions balayaient l'ombre et le mutisme des logis, les *suspentes* (soupontes) à toiles d'araignée, les paillasses à *bardanes* (punaises), les soirs laborieux sous le *chelu* (lampe d'huile à mèche de coton, suspendue à un crochet). Les gones, l'été, allaient aux *bêches* (bains sur le Rhône). Et si parfois on se rinçait le *corniolon* (boire un coup) avec du beaujolais, ou une liqueur : moldavie, eau d'arquebuse, cassis, cela coulait les poussières respirées dans les tristes rancarts.

Le canut ouvre peu ses fenêtres, crainte que l'humidité ne distende ou ne rompe ses fils. Le renfermé se disait : *odeur de faganat*. Mal abrités, mal nourris, débiles, quelques-uns avaient même

été étiquetés *navets* dans une chanson de 1786 :

*Quand celos puros navets
N'ant gin de liards au gousset,
Y ne payant pas follietta :
Y n'ont gin de quai mingi!*

Les cartons Jacquard étaient devenus nombreux ; mais les salaires restaient bas. De plus, les difficultés financières générales faisaient retomber, dès 1812, les métiers en exercice à douze mille. Les revers s'annonçaient proches...

L'évocation de ces cauchemars abrégua le dialogue de Gian avec Laurent, chacun songeant à ses tracas.

— Allons ! dit Mourguet, faut encore se séparer.

— Je te souhaite un long succès ; pourtant, si des malheurs arrivaient, viens ici avec Jeanne... Je vous en voudrais de *toquer* ailleurs.

— Mon vieux Gian ! dit à son tour Laurent ému, j'ai envie de t'embrasser !

Ce qu'ils firent, sous un ciel dont les habitants durent sourire d'aise, à ce spectacle où toute fierté ou raillerie humaine étaient vaincues par quelque chose de tout de même mieux !

Bientôt, Mourguet cueillit de nouvelles recettes

avec une pièce farcie par lui de sentiments et de mots *gourguillonnesques* : *l'Enrôlement des conscrits de 1809*. Un des fils lançait la réplique ; d'autres fois, c'était Chapelle, syndic des *modères* (débardeurs), qui porta le rôle de Gnafron à des gloires que n'avait même pas atteintes l'habile et expérimenté père Thomas...

Le « déménagement » de Guignol

1814 ! Le 21 mars, les Autrichiens entrent dans Lyon. Un nouveau maire, Méallet, comte de Fargues, est désigné par le ministère de Louis XVIII.

Un an passe. Vers le 5 mars 1815, une information circule : Napoléon a quitté l'île d'Elbe, il est en France ! Il est à Lyon, il est à Paris !

Et Chignol ? Le « tyran » avait fait saisir quelques récalcitrants et mettre ce gendre de Gnafon à la cave — non pour y boire — parce qu'il avait chanté ! Cela signifiait : en prison, souvenir de la cave de l'hôtel de ville où l'on entassa des prisonniers en 1793. Il est délivré avec tous les bons bougres, et on le voit aux Terreaux, dansant la carmagnole avec son *sarsifi* enrubanné et sa *tavelle* entre les bras.

Le 12 mars, Napoléon nomme préfet le physicien-géomètre Joseph Fourier.

On sait le reste : les Cent Jours. De Paris, Napoléon envoie le maréchal Suchet à la garde de la frontière piémontaise, et l'ex-capitaine du génie Gabriel Jars à la mairie de Lyon.

Waterloo... En juillet, le comte de Fargues redevient maire. Le 17, nouveau préfet, le comte de Chabrol — le jour où reparaissent les Autrichiens.

Alors, qui triompha ? Qui eut raison ? Chignol. Laurent doit le suivre à l'Écorche-Bœuf, plein de cris et de gognandises, il est acclamé.

— Comme tu es pâle, et maigre ! lui dit, narquois, le père Thomas.

— On m'a flanqué à la cave ! Et des rats énormes avec nous... L'un d'eux, Gaspard, venait manger dans ma main.

— Ben, mon i'ieu Chignol, ronchonne Gnafron dodelinant du nez, j'pense au moins qu'tu lui donnais z'à boire ?

Une ouvrière survient, voit son mari à moitié ivre, le secoue, le frappe. Rires !

— Jusqu'à la Révolution, déclare gravement Chignol, les maris qui se laissaient battre par leur femme étaient promenés sur un âne à travers la ville... Où est l'âne ?

On s'esclaffe. Allons, la prison du « tyran » ne l'a pas trop abîmé. Il reprend pied, lance en pétarades *bugnasses* et *gognandises*, jusqu'au moment où Mourguet réussit à l'emmener. Il regagne le Gourguillon, en tâtant sous sa veste l'*ouche* du boulanger, que lui a confiée Madelon : « Surtout ne rentre pas trop tard ! » Il pénètre chez le *mitron*, tend l'*ouche*, sur laquelle on marque au couteau le pain fourni. Le boulanger sort d'un tiroir un bâtonnet pareil, et sur les deux témoins taille une nouvelle encoche.

Aux maisons, règle générale, il n'y a pas de concierge, mais un frappeur. Le visiteur s'annonce par un roulement, puis un nombre de coups indiquant l'étage. Chignol a sa *loquetière* (clef), il ouvre, ferme, rentre à pas de loup, de crainte que le propriétaire, M. Canezou, ne l'aperçoive ; on doit plusieurs termes, et M. Canezou a juré d'expulser le drôle.

Or, le propriétaire guettait. A peine Chignol est-il rentré, a-t-il remis le pain à Madelon : Toc ! toc ! on cogne.

— Monsieur Chignol ?

— Il n'y est pas, il est sorti, répond notre homme.

— Quelle est cette plaisanterie ? Il y est, j'entends sa voix !

— Il l'a accrochée à la porte avant de sortir.

— Trêve de raillerie !

— Puisque j'vous le dis...

Tout de même il ouvre.

— Est-ce bientôt fini, cette comédie ? crie M. Canezou en colère. Comment peut-on vivre sans payer son loyer ! Se *bambaner* en flânant, en chantant !... fainéant !

— Quand j'ai de l'argent, je chante parce que je suis gai ; quand je n'ai pas le sou, je chante pour ne pas être triste.

— Et moi j'en ai assez, je vous le dis. Si vous ne partez pas d'ici, je vous ferai fourrer en prison.

— Je pars ! Je pars ! s'écrie Chignol, heureux d'en être quitte à bon compte.

Le lendemain matin, il racole Gnafron, Cadet, Gratelard, Duroquet. Une fois encore il se réfugiera dans la soupente obscure attenante à l'échoppe du beau-père. Madelon prend les devants. M. Canezou s'est enfermé pour éviter toute discussion. Le déménagement s'opère, sur une voiture à bras. Chaque objet donne lieu à des réflexions,

des plaisanteries de haulte gresse. Le bois de lit était criblé de taches de punaises, mastic infâme couvrant d'innombrables trous de mites.

— Ce qui prouve l'utilité des *bardanes*, déclara Gnafron sentencieux, à sa première pinte.

La table était branlante.

— Ça tiendra encore plus que le trône impérial ! dit Cadet qui, Waterloo accompli, ne risquait pas de se tromper.

Le coffre, les hardes, les ustensiles de cuisine, le vase de nuit suscitent des philosophies variées. Deux chaises sur trois sont crevées.

— Bien commode ! opine Gratelard. Pas besoin de courir où qu'tu sais.

— Et la culotte, qu'en fais-tu ? jappe Duroquet.

— Chez soi, pourquoi user ses fonds de culotte ?

Après ces bavardages, la carriole se trouve chargée. On se place aux brancards, les autres se disposent à pousser. Cent personnes et plus sont aux fenêtres, sur les seuils. Les lazzis s'entrecroisent comme des flèches ; tout le monde rit, quand celles-ci sont pointues à souhait. Gnafron commande la manœuvre.

— Arche ! dit-il.

Et pour donner du cœur aux déménageurs, il

tire de sa veste une nouvelle pinte dont il vide la moitié dans son gosier.

— Vive Gnafron ! crie tout le bout de rue.

— Vieux ladre ! murmure Cadet dans les brancards. *Gn'ia d'abonde* que pour lui.

Or, à l'échoppe, il eut du regret de cette parole, car le savetier avait préparé deux litrons à leur intention, sans compter d'épais matefaims confectionnés par Madelon...

Dans les troubles du temps, Guignol n'était pas seul aux ennuis. Mourguet n'avait plus autant de public. On dit même qu'il loua quelque temps son installation de la rue Noire à un certain Verset. Un de ses cousins, Favier, qui avait ouvert une scène à marionnettes rue Port-du-Temple, subissait aussi du chômage. Tout allait de guingois. Guignol dit : « J'vas m'y coller. »

A Paris, on fusille Labédoyère, Michel Ney, le lion rouge de la Moskowa, ce pur héros. Le général Mouton-Duvernét, caché à Meaux, se constitue prisonnier. Ramené à Lyon, le conseil de guerre le condamne à mort. Le 29 juillet 1816, il est conduit au delà de la Quarantaine, chemin des Étroits, rive droite de la Saône. Là, dans un sentier qui serpente parmi des roches et des arbustes,

Jean-Jacques Rousseau avait erré et rêvé ; là, Mouton-Duvernet, fusillé, termina tragiquement la part lyonnaise dans les événements du premier Empire. Guignol, jamais triste, cependant pleura. « Ça lui *sempillait* le cœur, disait-il. — Eh ! *bugnasse*, répliqua Gnafron, n'vois-tu pas que tous ces gones-là buvaient trop d'iau ! ... »

Il y a Guignol et Guignol

Désastres militaires, secousses politiques, violences partisans qui ont causé le marasme des affaires et du travail, semblent passer à l'état de souvenirs.

Jean Guignol se redresse. Volontaire de 1792, héros narquois de la Révolution et de la République, il ne s'était pas courbé devant le « tyran », préférant la cave aux rats. Pas davantage il ne courbera l'échine devant la royauté rétablie. Frondeur né, il a honte de ses concitoyens, bourgeois ou canuts, qui rampent, résignés.

Alors lui vient une idée. Il fréquente encore une vingtaine de camarades des temps fameux de Valmy et de Zurich, victoires de l'aube et du crépuscule. Il écrit sur vingt carrés de papier :

Les Amis Vétérans lyonnais

*On se réunira à l'Écorche-Bœuf, le 1^{er} dimanche
d'octobre 1816, à 10 heures du matin.*

JEAN GUIGNOL.

Il signe Jean Guignol, parce que le scribe l'a ainsi orthographié ; c'est son nom de guerre. Et on ne l'appelle plus autrement.

Ayant plié ses feuilles, il les colle avec des pains à cacheter, met sur chacune une adresse, et fait vingt-cinq kilomètres en zigzag du Gourguillon aux Brotteaux, de Fourvière à la Guillotière, de Perrache à la Croix-Rousse, pour les remettre à domicile.

Jour et heure dits, il attend dans la salle enfumée de l'Écorche-Bœuf le résultat de son coup de filet. Il en vient huit, plus un qu'il ne connaît pas. L'invité qui l'introduit prononce d'un air plaisant :

— Je vous amène Jean Guignol.

Chignol sent courir dans ses cheveux la brise des querelles. Deux Jean Guignol ici, c'est au moins un de trop !

— La gognandise n'est pas fameuse !

— On a ses preuves ! coupe l'intrus avec un sourire rond d'un côté, affilé de l'autre. Faudrait pas me chiper mon acte de naissance.

Il tire de sa veste un folio militaire, sur lequel le fils de Gian promène un regard méfiant, même qu'il relit deux fois : « *Jean Guignol, teinturier,*

vingt-quatre ans, demeurant rue des Quatre-Chapeaux. » Chignol s'était engagé vingt-quatre heures après celui-là.

— Le scribe a dû me croire un frère, dit l'un.

— Gn'y a qu'à pas le démentir, propose l'autre.

— Voilà qui sonne ! Eh donc ! *frangin*, où as-tu passé ? tutoie Chignol.

— Valmy, Jemmapes, Wattignies...

— Et la Vendée ?

— Aussi... Tu penses si on revient de loin !

— Comme vous tous, hein ?

Les autres opinent de la casquette. Et les souvenirs jaillissent... de quoi durer des années ! Cela les rajeunissait tout de même. Cet essai de groupe aurait pu, comme tant d'autres, tourner en queue de poisson ; mais la survenue d'un vrai Jean Guignol, sosie civique, leur parut merveilleuse. D'autant plus que le frère était amusant comme pas un.

— Ça, c'est une réussite ! redisaient-ils à tue-tête.

Il eût fallu être le dernier des derniers pour ne pas continuer quelque chose de si bien commencé. Ils se revirent le premier dimanche de chaque mois, autour des deux nouveaux amis Chi-

gnol et Guignol. Tacitement, à cause de la police, ils ne jabotaient que de leurs campagnes, aventures, chapardages, le moindre étant une de ces fortes têtes qu'on signale. Mais quand ils furent une vingtaine, ils lâchèrent volontiers de ces demi-mots, regards brisés, gestes coupants, qu'on peut traduire : « Soyons prêts ! » Certes, ce groupe ne renversa pas la Restauration ; il fut cependant de ces mille et quelques cellules qui préparèrent de loin un acide petit bouleversement, tel qu'une révolution.

Les événements se succédaient, moroses. Une triste nouvelle circule parmi les canuts : Gian vient de mourir. Et sa fin a été aussi pittoresque que son existence !

Il avait, comme d'habitude, fait son tour de jardin, remué du bout de son bâton la terre au pied des salades pour chasser les vers blancs.

— L'a du jus d'grenouille dans l'air, dit-il, de quoi rendre Gnafron malade.

Puis, à sa voisine, maman Goula, qui donnait le coup de balai et de torchon à son petit ménage, il murmura, tout chose :

— Vois-tu, Luisa, c'est fini de rire, la jeunesse ne nous comprend plus, j'ai fait mon temps.

Il s'étendit dans son fauteuil de toile, oppressé. Elle courut chercher deux sous d'eau d'arquebuse, le vulnérable souverain. Quand elle revint : « Hé ! père Jean, père Jean ! Vous dormez ? » Elle le secoua. Il ne respirait plus. Et ses yeux brillants, sa bouche malicieusement entr'ouverte semblaient encore s'animer d'un dernier refrain.

Cet ancien, dès ses dix-huit ans, avait participé à la grève-révolte de 1744, c'était un large pan de la vie d'autrefois qui tombait. Sans doute, il avait quatre-vingt-dix ans, mais on était si habitué à cet homme bon, brave et malin ! De la Croix-Rousse, il semblait veiller sur toute la corporation, passé à l'état de patriarche, de dieu tutélaire qui régnait là-haut, dans la musique des navettes et des battants !

Son fils Jean fut tout remué, au point d'en paraître muet. Sa face hilare devint noire, ses lèvres moqueuses se serrèrent. Le jour de l'enterrement, il partit avec Madelon, sans faire écho à ses bavardages. Il avait besoin d'un ami. Non loin de là, rue des Remparts, s'ouvrait le modeste atelier du teinturier, le vrai Jean Guignol, qui justement finissait de s'apprêter. Ils sortirent. Jean conta des souvenirs de son auteur, ce qui le

soulagea. Dans la maisonnette, ils trouvèrent autour du cercueil six autres survivants des enfants de Gian et Simona, plus une quinzaine de leurs rejetons. Bientôt arrivèrent des amis, huit ou dix maîtres d'atelier, une centaine de compagnons et ouvrières, tous ceux qui avaient pu s'échapper. Laurent Mourguet, sa femme et leurs aînés sont là ; aussi Jean numéro deux, l'enfant recueilli par Madelon, qui depuis quelques mois travaille en ville.

On vit s'ajouter des gens de toutes catégories vêtus de vingt manières. Tout un musée populaire du costume ! Et d'autres canuts, maîtres, compagnons et apprentis. Et des gagne-petit de la rue auxquels le défunt avait été secourable.

Il était si connu, tant aimé ! Plus d'une larme s'essuya. Gnafron était tellement pâle que l'incarnat de son nez semblait un incendie. *Tatan* Berthe et Madelon poussaient des gémissements à fendre l'âme. Jean leur bourra les côtes en grommelant : « Que vous êtes bugnasses, c'est pas ça qui le fera revivre ! »

Le prêtre, le sacristain portant la croix, l'enfant de chœur avec l'eau bénite, vinrent querir les restes. La bière déposée sur le brancard que sou-

levèrent quatre robustes paires de bras, le cortège s'en alla vers Saint-Bruno-des-Chartreux. Après la messe funéraire, il suivit la rue de l'Enfance, jusqu'au carrefour d'où partaient, à droite le chemin de la Voûte, en face le chemin du bois de la Caille, à gauche la rue du Cimetière. Celle-ci était courte. Au champ du repos, le prêtre marmonna la suprême prière, les fossoyeurs descendirent le corps dans la fosse. Chacun et chacune, en secouant le goupillon d'eau bénite, avait un visage ému, plusieurs pleuraient, pas de la famille ! La meilleure des oraisons funèbres. Adieu, l'ancêtre !

Aux lendemains, Chignol, assagi par ce coup, quoiqu'il eût seulement cinquante-trois ans, vint avec Madelon habiter la maisonnette. Il enleva le revêtement de planches délabrées, les murs de cailloutis apparurent frais, comme d'hier. Le jardin, dont il s'occupa, lui inspirait une idée. Louant, pour de rien, plusieurs ares de terres incultes au voisinage, il les bêcha, le printemps venu, sema pommes de terre, carottes, navets, choux, salades, oseille, pois, haricots, oignons, ail. Puis, muni d'une poussette, on le vit parcourir les flancs de la Croix-Rousse, les Terreaux,

et plus bas, criant ses légumes d'une voix de coq enroué. Il regorgeait de connaissances dans le populaire, et si les canuses ne se battaient pas autour du légumier des quatre-saisons pour enlever sa marchandise et recevoir ses quolibets, c'était tout juste. Le jeune Chignol II avait disparu. Sous prétexte de faire de la peinture, il hantait une demi-douzaine de bohèmes dont le plus âgé n'avait pas vingt ans, qui étudiaient, qu'ils disaient, arts et lettres dans les pires estaminets. Il vivait, on ne savait trop dans quel coin, avec une petite Auvergnate, domestique chez un marchand, qu'il avait débauchée, disait-on, en deuxième hypothèque. Son père adoptif ne l'avait pas découvert sans peine, pour lui annoncer le décès de l'aïeul. Or, l'année d'après, au cours de son débit de légumes, il apprit que le futur peintre haletait de détresse. Madelon pleura. « C'est bon, on y va ! » condescendit Chignol devenu premier.

Le troisième de la dynastie, — devenu deuxième, il avait alors dix-neuf ans, — lâché par son Auvergnate, errait lamentablement le long des fleuves, songeant peut-être à s'y ensevelir, un propriétaire intraitable l'ayant expulsé de son grenier. Alors

parut le pepa adoptif, qui l'emmena après lui avoir fait « péter la miaille » d'une sonore embrassade.

Place des Terreaux, ils croisèrent l'autre Jean Guignol, le teinturier, qui rapportait des commandes. Des ouvriers installaient, à la façade de l'hôtel de ville, une statue du sculpteur Pierre Prost.

— Qu'est-ce encore que ce bonhomme-là ? questionne irrévérencieusement le protégé de Madelon.

— Le roi Childebert, fondateur de l'hôpital au sixième siècle, réplique le teinturier, qui aimait lire et se tenait au courant des innovations.

— Un roi ! fait le républicain Chignol. Ah ! ah !

— J'avais cru que c'était un évêque, fondateur ? murmure l'artiste.

— Possible... mais un roi, c'est puissant, c'est riche, voilà !

Puis, observant la mine tirée du jeune bohème, dont il connaît l'aventure :

— C'est, par exemple, comme un barbouilleur médiocre, mais rentier, et un bon peintre trop gueux. Celui-ci n'arrive pas, s'il n'a d'abord la soupe assurée.

— C'est vrai, hélas !

— Eh bien ! la teinturerie va, j'ai besoin d'un aide : en veux-tu ?

La famine et l'aube de sagesse étouffèrent une courte hésitation. Chignol II sera à l'atelier le lendemain matin. Les sosies civiques échangent un malin sourire, et Jean Guignol juge avec rondeur :

— Pis, la teinturerie, est-ce pas de la peinture aussi ?

C'en était au moins le chemin, car le teinturier, néophyte remplumé, se mit à réfléchir, à travailler sérieusement, dans ses loisirs, le dessin, ensuite l'étude des paysages, des figures et des chefs-d'œuvre. Et par la suite, sous le nom retrouvé de sa famille, il put devenir un artiste réputé.

Enfin, voici un théâtre

Laurent Mourguet, après des déboires pendant la phase désastreuse de Waterloo, retrouvait en partie ses succès. Un aide précieux lui était venu, Claude-Louis-François Josserand, qui l'accompagnait en ses tournées.

Le personnage principal était encore Polichinelle, qui, depuis sa naissance sous le soleil d'Italie, tournait au Mathusalem. Chignol servait à corser le rôle, à le « lyonnaiser ». Mourguet avait emprunté plus d'un trait à son vieil ami, lequel, selon maints chroniqueurs, n'épargna pas ses avis et ses conseils, ni ses plaisanteries qui sonnaient franc. Béranger, à l'affût des engouements populaires, qu'il utilisait lui aussi dans un but satirique, n'a pas oublié Polichinelle ; il le montre, dans *les Nègres et les Marionnettes*, servant à amuser autant qu'à abuser des esclaves :

Pour tromper leur douleur mortelle,
Soudain un théâtre est monté;
Soudain paraît Polichinelle,
Pour des Noirs grande nouveauté.
D'abord ils ne savent qu'en dire,
Ils se regardent en dessous ;
Puis aux pleurs se mêle un sourire.
Bons esclaves, amusez-vous !

Toutefois, si Polichinelle pouvait encore distraire des Noirs, il n'attirait plus guère les Blancs.

Tout passe ; sans doute n'était-il plus au niveau des idées, des sentiments et des mœurs d'un siècle plus révolutionnaire que frondeur, plus pessimiste, plus égoïste que primitif et héroïque. « 1820 marque la déchéance de Polichinelle à Lyon », précise Félix Desvernay (*Laurent Mourguet et Guignol*). On n'en veut plus. Mais Laurent a remarqué le succès des « lyonnaiseries » qu'il agrafe au personnage ; il supprime les bosses, la physionomie, l'allure italiennes, fait un canut, l'anime de sentiments purement locaux, et le nomme Guignol, du nom de ses amusants amis. Il lui applique la face camuse et le chapeau tordu, et le *sarsifi* redressé de Chignol. Il lui donne son accent spécial et ses reparties. Et sa philosophie frondeuse. Il n'a qu'à copier.

Ce fut un des meilleurs tours, le meilleur joué par Mourguet. Guignol, à peine apparu sur la scène du monde, la parcourt en triomphateur. Son nom a été beaucoup discuté, remarque M. Desvernay, qui ajoute : « Il louche un peu, guigne de l'œil, Guign'œil ; les gones, au début, le nommaient ainsi, et aussi Torl'œil, Louch'œil. Possible comme l'origine tirée de Chignol. Rappelons cependant qu'il existait des familles Guignol. Que fait-on du teinturier ? Il a existé, celui-là. C'est un de ces problèmes où chacun peut épiloguer comme devant les nuées mythologiques, proposer sa solution, peut-être découvrir une part de vérité.

A Guignol, Mourguet adjoint les personnages qui s'agitaient déjà autour de Polichinelle : Gnafron, Madelon et Dodon, Titi, Cadet, le Bailli, Monsieur Canezou, etc.

Guignol, nez aplati, pommettes saillantes, larges yeux bien ouverts, cernés de noir, sourcils arqués, relevés, exprime l'étonnement, l'ébahissement d'un faux niais, qui sait se tirer d'embarras, lancer des ripostes ; homme du peuple, volontiers bain-bocheur, sans trop de scrupules, d'ailleurs justicier, serviable. On le dupe en le flattant, mais il reprend pied, se venge par quelque bon tour, ou,

vif, par des coups. Gai autant que fier, et, pour finir, sans rancune. Il porte le costume ouvrier de la fin du dix-huitième siècle, garde aussi l'accent du lieu de ce temps-là, avec les *l* qui disparaissent des mots. Il dit 'yon pour Lyon, 'iard pour liard, fi'asses pour filliasses.

Gnafron est l'imperturbable *regrolleur* ou *gnaf* sous l'énorme chapeau à poil bourru, sinon la casquette en peau de lapin à oreillettes, avec le tablier de cuir. Ses racines remontent loin : on retrouverait en lui ses ancêtres du quinzième siècle, localisés rue Grenette et Pont-au-Change, d'où ils partaient crier le long des rues : « *Carr !... z d'chouyi !* » Une ordonnance d'avril 1603 les parqua place Saint-Bonaventure. Il a hérité un peu aussi de Diogène, philosophe cynique. Signe particulier : toujours plein de *vinasse*, de *jus de bois tordu*.

Madelon porte la camisole blanche, le *pet-en-l'air*, un bonnet à larges canons tuyautés. Pas mal hérissée, grondeuse, elle *raffoule* toujours. Après s'être agonisée de sottises avec Guignol son époux, tous deux *se coquent* (s'embrassent), se font *petter la miaille*. Et c'est charmant.

Le Bailli, grosses lunettes, favoris gris, symbo-

lise la justice. Monsieur Canezou est lisseur à façon, Monsieur Battandier patron fabricant. Voici le *ron-dier*, commis inspecteur ; Célestin de Caluire, jeune premier ; Gandin, l'élégant ; le père et la mère Coquard ; Tardif, l'oncle de Vaise ; Dodon, jeune apprentie canuse promise à Cadet. Mais la palme est à Guignol, dès qu'il apparaît dans son habit râpé à longues basques et à larges boutons, avec le *salsifis* (mon *sarsifi*, dit-il), dernier vestige de la queue de cheveux, le calogan lui battant le *cotivet*. C'est aussi « Pipelu, cet ivrogne de Pipelu », injure fréquente dans la bouche de Madelon.

Son créateur avait alors cinquante et un ans. Ce fut au quartier Saint-Georges, non loin de la place du Doyenné où s'était diverti son adolescence, qu'il installa son nouveau théâtre, maison du *Soleil*, place de la Trinité, montée du Gourguillon. Nous venons de voir ses acteurs, les figures de bois. Quant aux collaborateurs qui tenaient les marionnettes, c'étaient, ou ce furent par la suite et longtemps après, jusqu'à nos jours, Étienne, Rose-Pierrette Mourguet, Claude-Louis-François Josserand, Jacques Mourguet, Victor-Napoléon Vuillerme-Dunand, Laurent Josserand, Louis Josserand, Louis Henry, Jean-Baptiste Minne, Henri

Delisle, Pierre Rousset, Jérôme Bruyère, Nizier du Puitspelu, enfin Neichthauser.

Laurent est l'entrepreneur, le directeur, le metteur en scène, le principal acteur, — et parfois l'auteur de la pièce. La plupart des sujets sont empruntés au répertoire de la foire, aux vaudevilles et farces des tréteaux drolatiques, de temps en temps aux comédies classiques, Molière, Regnard. Des mœurs en relief, des situations cocasses, des types populaires, des têtes ridicules : voilà la matière.

Ajoutez des solutions bien amenées, la bonhomie exagérée du dialogue, des scènes pittoresques, des caractères révélés par des actes plutôt que des théories, une phrase simple traçant net ce qu'il faut dire, et l'accent du cru : voilà, expliquée, la fortune de l'œuvre.

Ce théâtre est encyclopédique. Il affronte tous les sujets. — *Géographie*? — *Gnafron* : « Ben, mon gone, la giographie, si j'la connais! » *Guignol* : « Combien qu'i a de rivières, dis voir un peu? » *Gnafron* : « Combien qu'i a de rivières? à Lyon? » *Guignol*, tu m'affliges. I'a trois fleuves... trois. » *Guignol* : « Oh! là là! » *Gnafron* : « I'a le Rhône, un; la Saône, deux; et pis le beaujolais, trois! »

— *Médecine ?* — *Guignol* : « C'est-i vous qu'êtes médecin, Mossieu Purgaton ? » *Le docteur* : « C'est moi, mon ami ; qui vous envoie ? » *Guignol* : « Mon patron, Monsieur Canezou, le dévideur, il est bien malade, i'voit tout en jaune ; et pis ça le picote, ça le picote ! » *Le docteur* : « Avez-vous de l'argent ? » *Guignol* : « Hier matin i'n'a pas fermé l'œil de la nuit, ça le tarabustait dans les foies, et pis dans le gigier ; il disait cōme ça : Guignol ! Guignol ! » *Le docteur* : « Avez-vous de l'argent ? » *Guignol* : « Guignol, qu'i disait, tu vas dire à Mesieu Purgaton... » *Le docteur* : « Avez-vous de l'argent ? » *Guignol* : « Mais z'oui, qu'il en a de l'argent ! » *Le docteur* : « Oh ! alors, c'est grave, très grave, la maladie sera longue. »

Des mots, patois du cru, accentuent la couleur locale : les gones, les gognandises, et autres que cette narration nous a fait entendre déjà, ou que nous saisissons aux dialogues des marionnettes : *canezard*, canut ; *tavelle*, pièce de bois qui sert aux écheveaux ; *picarlat*, trique (Guignol s'en sert volontiers) ; *cotivet*, la nuque ; *péju*, cordonnier ; *la pèje*, la poix ; *bistanclaque*, bruit du métier ; *riclaire*, taffetatif ; *veloutier* ou *velouquier* ; *voyte*, ouate ; *picaillons*, *pécuniaux*, des sous, etc.

Les mots ordinaires sont déformés par une prononciation lente et nasillarde, traînarde, où certaines syllabes se perdent, où d'autres s'amplifient, où se font des mutations de lettres, où s'accusent des tournures d'ignorance naïve. Écoutons parler Jean Guignol dans un de ses « journaux 'yonnais » :

« Pis, c'est pas le tout : je sis fameusement reçu à Paris, ousque les jornaliseurs de là-bas n'y sont pas de pejus comme ici et qui me font péter la miaille, si bien que *Guignol* va z'avoir un grand succès à Paris où on va se l'arracher sus les boulevards.

« Mais z'enfants, faut pas avoir peur, bibi restera à Lyon, et gn'a pas de danger qu'i s'en aille à Paris. D'abord gn'a Gnafron que dit comme ça que les maisons n'ont point de clefs d'allée et que ça l'embêterait de faire lever le concierge les soirs qu'il a son plumet.

« Et pis, voyez-vous, faudra les habituer, les Parisiens, à ne pas mortifier le japillage du Gourguillon qu'est si canant. Ainsi y z'appellent les gones des gamins, les miaillons des moutards, les matefains des crêpes, les grolles des savates, les équevilles des balayures, le cotivet, la nuque, la

platine, le bagou, les siageoles de z'haricots, le corgnolon gosier, les dents de lions et les groins d'ânes des pissenlits, les blanchettes de la mâche, et ainsi de suite. »

Ne vous semble-t-il pas que le pauvre diable a du cœur, et qu'il s'inquiète fort de ce qu'on pense de lui ? Bast ! Gnafron l'appelle pour *licher*, la Madelon pour lui faire *péter la miaille*, et déjà il n'y pense plus, oiselet qu'emporte le vent de branche en branche, toujours rieur, toujours joyeux, jamais méchant...

L'Académie du Gourguillon

La troupe de Guignol fut un instant le chapitre le plus vivant de la chronique. Qu'on se figure le Quartier latin ou Montmartre, au moment d'une de leurs renaissances. De l'imagination, des rêves, des espérances, autour d'une œuvre qui fait ses preuves et peut en promettre d'autres.

Le Gourguillon est son domaine, la place de la Trinité son rendez-vous, le *Soleil* l'arbre où volette, joue et chante la bande joyeuse de ces hardis moineaux francs. Le fin sourire de Laurent Mourguet le sacrait chef d'orchestre. Plusieurs de ses enfants rappelaient que ce montreur de marionnettes était un bon père de famille. Certains se font connaître à ses côtés : Étienne, Jacques, Rose-Pierrette. On y voit paraître Claude Josserand, Nizier de Puitspelu, trois ou quatre auxiliaires, hommes ou femmes, dans les pièces à personnages. Enfin,

de vieux amis qui viennent se retremper dans ce milieu, de jeunes camarades curieux, heureux de fréquenter les « coulisses ». La salle du *Soleil* où ils se réunissent, avant et après les représentations, vibre, éclate de paroles, de gestes, de « bognasses » et autres moqueries cordiales engendrant les rires et les ripostes.

Nizier de Puitspelu, espoir des lettres lyonnaises, actif fureteur des faubourgs, caveaux et go-guettes, avait toujours quelque anecdote amusante à conter. Un jour fameux fut celui où il déclara :

— C'est pas tout ça ! Lyon va-t-il devenir « le Lyon devenu vieux » du bonhomme La Fontaine ? Non, mais il dort. Réveillons-le ! Les hautes personnalités, constituées ou non, affectent de nous ignorer ; leurs grandeurs nous jugent petits. Combien de ceux-là résisteront au temps, tandis que petit bonhomme Guignol est sûr d'une longue postérité ? Ils pontifient dans un désert, et notre gaieté attire les foules. Or donc, relevons le gant ! Richelieu a fondé l'Académie française, je propose l'Académie du Gourguillon.

Un tonnerre de bravos, de mains frappées, accueille la proposition. Nul besoin de passer au vote. A l'unanimité des enthousiasmes, l'Acadé-

mie du Gourguillon est fondée, sans décret. On adopte tout de même un programme qui tient en quelques lignes : « Préserver toute vieille bonne tradition lyonnaise, par des travaux ayant un caractère populaire, propres à chatouiller la rate, pour autant que le rire est ce qui fait le plus plaisir et ce qui coûte le moins. » Amusante paraphrase de Rabelais et de Beaumarchais !

Comme le théâtre, l'Académie avait du souffle pour longtemps : près d'un siècle plus tard, en 1909, nous avons pu lire en tête du programme imprimé de la conférence *Guignol et l'esprit lyonnais* : « M. Justin Godart, de l'Académie du Gourguillon, député. »

Il s'y fonda même des familles, au *Soleil*. Claude Josserand était un fidèle auxiliaire de Laurent. Rose-Pierrette, fille de ce dernier, tenait Madelon bavarde et mignotte. Les dialogues échangés par les marionnettes au-dessus de leurs têtes se muèrent en d'autres propos. Cela finit, le 27 avril 1822, par le mariage de Claude et de Rose-Pierrette.

Quant à Guignol, la popularité aidant, il poussait des pointes aux agglomérations de la région. Laurent y emmenait un lot de têtes de bois, une

partie de sa troupe. Six mois après le mariage de Rose-Pierrette, il donnait des représentations aux Montagnes françaises, en d'agréables jardins d'ailleurs peu courus. « Les artistes de bois de Mourguet en sont les seuls amusements », signale Chambet aîné aux *Tablettes historiques et littéraires* du 9 novembre 1822.

Puis, Benoît son père, âgé de soixante-treize ans, mourut parmi les impotents de l'hôpital de la Charité. Les cigales ont de ces fins navrantes, loin des fleurs et du soleil.

Son répertoire s'allongeait sans cesse. M. Godart signale environ cent cinquante pièces, la plupart simples canevas, sur lesquels l'acteur brodait et rebrodait, trouvant à chaque séance des drôleries nouvelles ; art bouffon mais correct, « sans équivoques scabreuses ni mots grossiers ». De nombreuses comédies et farces ont été reconnues comme étant bien de lui : *les Frères Coq*, *les Souterrains du vieux château*, *le Déménagement*, *le Dentiste*, *le Pot de confitures*, *le Marchand d'aiguilles*, *le Testament*, *le Marchand de veaux*, *la Racine merveilleuse*, *les Couverts volés*, *l'Enrôlement*, *les Portraits de l'oncle*, *les Conscrits de 1809*.

Quand Laurent partait en campagne, à travers le Lyonnais, l'Ain, l'Isère, avec son fils Étienne, sa fille Rose-Pierrette, son gendre Josserand, bien souvent les accompagnait le père Thomas, — le Ladré des débuts, — tout rajeuni de revivre la vie nomade et de cueillir par ses chansons comiques, ses boniments, une part du succès que ne ménageaient ni les bourgades ni les villages.

Plus tard, au cours du siècle, lorsque Guignol aura conquis les jardins de Paris, les villes de France et même les lointains au delà des frontières, des livres paraîtront, l'encens de la gloire ! Dès 1865, à Lyon, voici un *Théâtre lyonnais de Guignol*. A Paris, en 1887, *Théâtre de Guignol*, de Fernand Beissier, et l'année suivante, *le Guignol des salons*, de L. Darthenay. J'ai signalé *Laurent Mourquet et Guignol*, étude documentée de Félix Desvernay. La conférence de M. Justin Godart, à Paris, salle des *Annales*, parut ensuite à Lyon : *Guignol et l'Esprit lyonnais*, illustrée de photographies d'après les marionnettes mêmes.

En 1910, Tancrède de Visan publiera *le Guignol lyonnais*, notant dans l'Introduction : « Un livre sur Guignol ne saurait manquer de s'offrir comme une précieuse contribution à l'étude des

mœurs et coutumes lyonnaises, dans ce que celles-ci ont de plus original, de plus autonome. » Une préface de Jules Claretie proclamera : « Guignol est un personnage représentatif, un être qui incarne en lui les chimères, les aspirations, les gaietés, la philosophie même de toute une race... *Guignol, ce grand homme de bois, survivra à bien des grands hommes de plâtre.* »

Il ne manquait qu'un monument ; il l'a ! Qui, Guignol ? Non, son père. C'est place du Doyenné, qui vit les premiers succès de l'adolescent imitant Polichinelle, que se dressera la figure de Laurent Mourguet. Au cours d'une fête joyeuse, elle fut inaugurée en 1908. Le canut au fin sourire eut la célébration par maints discours non moins souriants, que prononcèrent Justin Godart, Édouard Herriot, Johanny Bachut, R. du Marais, — même Séverine, qui passait par là... Guignol et guignols, combien l'homme aime à bercer de louanges ce qui pourrait être sa propre image !

CHAPITRE XXIV

Le sourire sur les ruines

Un jour de 1826, la ville est en fête, une fête officielle : pour l'entrée d'un Louis XIV. Celui-ci est en bronze, du sculpteur lyonnais baron François Lemot. Un fardier, par la route, amène la statue. On remarque que le cavalier, en empereur romain, n'a pas d'étriers ni d'éperons.

L'existence quotidienne se modifie. Ici on boit surtout du vin, excellent et bon marché : beaujolais, auvergne, savoie. Ah ! Gnafron en sait quelque chose ! Brusquement, on voit arriver du nord-est la blonde boisson d'orge et de houblon. Bière et brasseries apparaissent avec des Alsaciens, Georges Hofer à Perrache, Jacob Friedrick à Ainai, Auguste Karcher à Vaise. Leurs débits sont d'immenses salles meublées de tables et bancs de bois vernis, pour cinq à six cents consommateurs et plus.

La cuisine subit une évolution, peut-être la plus lente, et la moins compliquée, de toutes les évolutions, traditionaliste, tenace, gourmande, sans innovations chimiques.

Les menus varient selon la bourse. J'ai cité les mets favoris, la salade de pommes de terre, à l'huile ou à la crème, le « lapin huppé », le « fromage fort », les « quenelles », les rôtis agrémentés d'oignons en purée ou en tranches sautées... Guignol, quoiqu'il parle peu cuisine, donnera toute une série de ces plats...



La banlieue est d'un pittoresque varié. Elle se forme des détails de la ceinture montagnaise qui limite sa région naturelle, et dont chaque chaîne importante, de descente en descente, rayonne jusqu'à elle, avec des mamelons, des rampes, des vallons, enfin les deux collines fondamentales : celle de la foi, celle du travail.

Au nord-est de la Croix-Rousse, entre les deux fleuves, des bourgs et des villages évoquent des souvenirs de guerre civile : Montessuy, La Pape et son château, près du Rhône. Revenant par Caluire,

Cuire, le château des Brosses, on joint bientôt la Saône. Près du Clos, la tour de la Belle-Allemande évoque Isabelle Alleman, nièce d'un prieur de l'île Barbe ; ce patronyme, déformé, a engendré une légende, du drame, une captive, tout ce qu'invente l'imagination populaire aidée par d'ingénieux conteurs.

La vallée de la Saône, large, se resserre entre les dernières rampes des Dombes, des monts d'Or et du Lyonnais. C'est la banlieue. L'île Barbe a des abords rocheux, des bosquets agréables, une vue aimable sur les pentes et les bois des rivages. Saint-Rambert. En tournant les collines des Roches-Cardon, on parcourt un terroir mamelonné par des villages, bourgs et châteaux qui ont leurs souvenirs d'histoire. Saint-Cyr, Saint-Didier à la Duchère, Écully, la Demi-Lune, Dardilly à Sainte-Consorce, Charbonnières et Grézieu.

Plus au sud, dépassé Fourvière, c'est la vallée de l'Yzeron, parmi des collines boisées : c'est Craponne, Brindas, Chaponost où se découpent des restes de l'aqueduc romain du mont Pilat, Francheville, Oullins où mourut Jacquard, Saint-Genis-Laval dont Couthon avait fait son quartier général, Pierre-Bénite et ses îles du Rhône. Remontant

entre le fleuve et Oullins, on atteint la Mulatière, la pointe Perrache, Sainte-Foy, où subsistent seize arcades de l'aqueduc romain de Bonnant. Plus haut, le chemin des Étroits, où rêva Jean-Jacques Rousseau, où tomba le général Mouton-Duvernay, est devenu une promenade magnifique.

Rive gauche du Rhône, Lyon, plat, envahit la plaine de la Balme. Autour de la Guillotière, des Brotteaux, pullulent villages, hameaux, villas et pavillons, où parfois, dit Bleton, « des constructions à l'italienne donnent à la campagne lyonnaise une parenté avec la campagne de Rome ». Le Moulin-à-Vent, Monplaisir, Saint-Alban, Bron même, tendent la main à l'agglomération.

Par les Brosses, Montchat, les Maisons-Neuves, Bon-Coin, on atteint Villeurbanne, importante, qu'unissent plusieurs quartiers bâtis, des Charpennes à la route de Meyzieux...

Gnafron ne verra pas les « Trois Glorieuses »

Une triste rumeur se propage, de cabaret en cabaret, dans la libre corporation des disciples de Bacchus. Elle gagne le Gourguillon, jusqu'à la rue du Bœuf, même au quartier Saint-Paul. Gnafron s'est laissé mourir ! Pleurez, vigneron du Beaujolais, vous n'aurez plus à fournir sa *sempote* mensuelle ! Pleure, cité des canuts, ton Diogène amusant et bon vivant !

Comment cela fut-il possible ? Depuis si longtemps il rôdait de carrefours en estaminets, marchant en fiers et adroits zigzags derrière son nez rutilant. Son incomparable nez ! Justement, c'est la longue vie qui l'a perdu. Gonflement de gloire, bouffée d'orgueil, il a songé à fêter, l'an prochain 1830, ses quatre-vingts ans ; et pour donner une idée de ce mirifique jour, il a fait servir une *sempote* aux confrères en Bacchus. Des

heures et des heures, chacun a tourné le robinet. Et vers le soir, Gnafron est tombé foudroyé par un verre d'eau qu'un plaisantin lui fit avaler par surprise. Les autres, ivres-morts, n'ont pu l'emporter à son échoppe ; il a fallu héler des agents, un fiacre. Triste !

Déjà tante Berthe n'est plus. Madelon a veillé près du corps, avec les Chignol et quelques voisins, selon l'usage ; veille où se déroulent les souvenirs sur le défunt — des litanies ! et il y eut plus d'un rire ! — puis veille à têtes somnolentes penchées sur les poitrines ; enfin, vers l'aube, à tartines de fromage fort arrosées de *gnole*.

Le jour paraît, le soleil brille, le corbillard des pauvres vient à son heure, le prêtre, son servent. Une famille nombreuse est sortie des fonds de ruelles, accourue de lointains faubourgs. Des voisins s'y entremêlent. Aussi de vieilles connaissances, dont la tribu Mourguet, plusieurs aides, des habitués de Guignol. Le plus touchant, c'est une compagnie d'experts en l'art de « lever le coude ». Ils sont bien trente à quarante poivrots, la crème des alentours, qu'il faut laisser à l'imagination rabelaisienne le soin de décrire.

Pour honorer le héros disparu, ils ont biberonné

ferme ; ce soin pieux se traduit par des grognements, des déhanchements, des jambes qui vacillent. A Saint-Just, durant la messe, ils se contiennent. Dernière énergie, qui les abandonne ensuite aux pleines voiles de la fantaisie bachique. Le convoi n'a pas dépassé la rue de l'Antiquaille que de leur cortège tanguant partent des borborygmes et des chants. L'intention n'est pas sans mérite, car l'un d'eux entonne un cantique :

Au sang qu'un Dieu va répandre...

Tous accompagnent, réussissent à terminer le premier couplet. Alors un autre, poussé par le démon, transpose :

Au vin qu'on verr' va répandre...

A la bonne heure ! Du vin, évidemment du beaujolais. Mis en joie, ils n'arrêtent plus de chanter, de rire, au scandale de la rue de Trion et du chemin qui va de Saint-Just à Vaise. Vainement, le prêtre demande qu'on se taise ; à l'entrée du cimetière de Loyasse, il profère, indigné :

— Vous n'entrerez pas ici, païens !

Le reste du cortège approuve, écarte les ivrognes, les engage à plus de raison. Ils protestent,

crient, s'aperçoivent après cinq minutes qu'ils sont seuls. Ne songeant plus que vaguement au défunt, ils reviennent à Vaise, envahissent une auberge, noient leur chagrin. A une heure de là, plusieurs ronflent, deux sous une table, quand Choignard, le plus solide de ces survivants, — un émule de Gnafron, il espérait lui succéder dans la royauté gourguillonnesque, — fait cette réflexion judicieuse :

— On s'agrogne par ici !

— C'est comme les Parisiens, murmure un autre qui tenait bon. Le roi les mène en laisse, des toutous !... Ils sont vexés, vexés !

— Vrai ? reprend Choignard. Eh bien ! tant mieux. Moi, pourvu que le pain soit à deux sous et le vin à quatre, je me moque du reste.

— T'as p't-être raison ! Tout de même, j'ai envie de voir La Fayette.

— C'est ça, allons trinquer à La Fayette.

On laissa les endormis. Ceux-ci essayèrent de regagner en louvoyant leurs logis. Choignard, son interlocuteur, sept ou huit autres en groupe, cahotent vers le Gourguillon. Comment, de là, parvinrent-ils au pont au Change, puis aux Terreaux noirs de monde ? Seul le sait le dieu des

ivrognes. Une idée fixe les soutenait : trinquer avec La Fayette. Leurs efforts pour percer la foule agacèrent de méchants caractères ; il y eut des coups de poing, des yeux pochés ; enfin, des agents accourus menèrent les dix au prochain commissariat.

— Vive La Fayette ! criait la multitude.

C'était donc vrai ? C'était vrai. Lyon « trinquait » avec l'ancien ami de Washington. Une fièvre subsistait. Des anciens de la Révolution et du retour du Corse se souvenaient des droits de la rue, des chansons frondeuses. Qu'était devenu Chignol, ce canut railleur, barytonneur et cogneur, qui savait égayer le malheur ? Il faisait sa part, et bonne, en poussant sa voiture chargée de légumes. Il ne criait plus : La vie est chère, mais : La vie est *charte* !

— Au bon marché, pas de *concessions* ! scandait-il à pleine voix, et elle était sonore. Des navets, navets *absolus* !... Voyez les œufs de ma basse Cour !... De z'haricots *légitimes*, ça pète en *Chambre* !...

Et vingt autres mots d'actualité. Son génie en inventait à chaque tournée. Des groupes se formaient aux seuils des maisons ; on guettait

l'arrivée du joyeux marchand ; aux fenêtres apparaissaient des figures élargies par le rire. Même les femmes comprenaient, leurs éclats sonnaient d'un bout de la rue à l'autre.

Il était toujours là, Chignol ! Seulement, depuis la mort de Gian, il avait appris la diplomatie. Et sa grimace ne se montrait sans réticence que dans sa tête de bois.

Mars 1830, le pouvoir et l'opposition — les Trois Glorieuses — mirent bas le roi et son ministère.

La majeure partie des Lyonnais accueillit avec satisfaction cette nouvelle. Le peuple descendit dans la rue. Tout se passa sans violences. Des pourparlers qui durèrent à peine une heure aboutirent à l'occupation de l'hôtel de ville par la garde nationale.

Lyon approuva encore lorsque à l'hôtel de ville de Paris La Fayette proclama, en présentant Louis-Philippe d'Orléans : « C'est la meilleure des républiques ! » Il reçut comme nouveau préfet M. Paulze d'Ivoy, qui rencontra cependant quelque opposition dans le conseil municipal et dut être rappelé.

— Vois-tu, mon gone, affirma Guignol à Lau-

rent, qui était venu, à son ordinaire, renouveler sa provision de gognandises, la politique est comme le jeu de quinet, faut frapper sur le bon bout pour que ça saute.

Vérité profonde et réelle sous son apparente naïveté.

Les rayons et les ombres d'une aurore

Aux débuts d'un rude hiver, le 6 décembre, vient encore un nouveau préfet, l'agronome Adrien, comte de Gasparin. Ni le froid du vent ni celui des cœurs n'en furent diminués. Dures semaines pour les pauvres gens ! Il gèle si fort que l'eau des fontaines est tarie, le Rhône charrie des glaçons, lesquels se prennent aux piles des ponts, et que la Saône tout entière est solidifiée. On peut traverser d'une rive à l'autre. Guignol y vend des carottes conservées dans le sable de son jardin. « C'est comme qui dirait le gouvernement, affirme-t-il. Il en reste toujours ! » Des banquises s'amassent au quai de la Pêcherie, à l'endroit où la rivière tourne brusquement, qu'on nomme « la mort qui trompe ». Les légumes n'arrivent plus au marché, des canuts s'en vont, la nuit, voler des pommes de terre gelées dans les plaines de Caluire. Quelques-uns,

pris, sont condamnés à la prison. Guignol en fit une chanson, et cela n'arrangea pas les choses. Enfin, le pain se vendit, mêlé de son, jusqu'à deux sous la livre d'un demi-kilogramme. Plus de lait, plus de graisse. Une immense rumeur de désolation flotta sur la colline, paralysa ceux des bistanclaques qui fonctionnaient encore. Les ouvriers se groupèrent aux Terreaux.

Un des délégués, descendant du perron de l'hôtel de ville, s'écriait :

— Mes amis, on s'occupe de nos intérêts, tout va bien, retirez-vous.

Les canuts n'insistent pas, et, en bon ordre, remontent vers la Croix-Rousse.

Cette simple manifestation obtint ce que n'auraient pas donné mille réunions. Les fabricants, de par la protection des pouvoirs publics, détenaient la force ; seule la force du nombre, qu'avaient les ouvriers, pouvait faire contrepoids. A deux heures, l'administration annonce que le tarif des « façons » est convenu et arrêté. La nouvelle est accueillie avec une vive satisfaction. Partout des groupes se forment, dans les rues, sur les quais, aux Terreaux ; déjà, ces affamés ranimés se nourrissaient d'espérances. Il fallut

entendre, aux Pierres-Plantées, la narquoise complainte de Guignol, qui, cette fois, vendait des navets « meilleurs, disait-il, que toutes les promesses montées « en graines ».

La Grève des canuts

Le deuxième nouveau préfet ne dure pas même un an ; le 14 mai 1831, il est remplacé par M. Bouvier-Dumolart.

La population ouvrière espère toujours qu'on « s'occupe de ses intérêts ». Remuée par la secousse de l'année précédente, elle s'enhardit, se croit plus libre de défendre ses droits. La « fabrique », d'ailleurs, ne cessait de prospérer, atteignant cent quatre-vingts millions d'exportations annuelles. Les ouvriers seraient-ils seuls à n'en pas profiter ?

« Je connais bien, a écrit Lamartine, la condition et les mœurs de cette tribu de parias nommés canuts. On n'entend sortir de leurs demeures que le bruit monotone et cadencé de la navette, des rouages et des poulies qui battent, grincent et sifflent à tous les étages. Ces bruits sont entrecoupés par le coup sourd des pédales du métier qui

ne se repose jamais. Montez, redescendez, c'est partout le même aspect, la même mélancolie, le même murmure : vaste geôle du travail, dont on n'aperçoit pas les geôliers ! Vous voyez des chambres nues, dont presque tout l'espace est occupé par le métier, pilori de la famille. Des écheveaux de soie tapissent les murs, des piliers de bois, des cordages, des poulies, des fils, des bobines, des navettes, des cylindres, des cartons percés de trous, des contrepoids, des leviers, jouent à grand bruit sous la main de l'ouvrier accroupi devant sa trame, pendant que ses fils l'assistent devant un métier pareil, que ses filles font lever et baisser tour à tour, par un mouvement machinal, les soies tendues sur son cadre. Leur langue même ne ressemble plus à la langue de la rue, elle a des idées, des mots, des jargons, des proverbes, des accents qui la rendent une langue impénétrable. A peine le jour pénètre-t-il dans leur mansarde, que chacun reprend la place et le fil de la veille. Le dimanche seul interrompt la monotonie de cette vie. On les voit errer à pas lents, dans les rues, en famille, comme des étrangers, regardant tout d'un regard étonné de la lumière et du mouvement de la ville. Le soir, ils se répandent dans les che-

mins creux, dans les terrains vagues des environs ; ils s'assoient sur l'herbe poudreuse, ou sur le sillon, ou sur le bord du chemin ; ils regardent mélancoliquement le coucher de soleil derrière les vertes collines de la Saône. Telle était la vie de l'ouvrier de Lyon au commencement du dix-neuvième siècle. »

La plupart des canuts, dit d'autre part l'écrivain lyonnais Monfalcon, habitaient les parties les plus malsaines d'une ville à rues étroites bordées de hautes maisons. Plusieurs étaient réunis en des logis mal aérés : toute une famille, et l'ouvrier, une ouvrière ; des aliments grossiers, des teints pâles, des statures médiocres. La journée, commencée à l'aube, se prolongeait la nuit, à la lampe. Avec des salaires insuffisants, il fallait lutter contre la cherté des objets de consommation. La seule limite à la rapacité d'environ quatre cents marchands s'enrichissant du labeur d'environ quatre-vingt mille ouvriers divers, c'était la mercuriale, cote officielle des prix, par quinzaines. Garantie bien fragile ; quant au tarif fixant les prix pour chaque espèce de tissu, ils n'en voulaient pas.

Un fléchissement des affaires, sous la phase d'intrigues qui suivit les Trois Glorieuses, la curée

de 1830, replongèrent les canuts dans la détresse. Les salaires, déjà descendus à un franc cinquante, allaient s'abaisser encore à vingt-cinq sous par jour de travail ! Ils reviennent logiquement à l'idée d'un tarif minimum, que déjà leurs bisaïeux réclamaient sous la grande grève de 1744, pour lequel Denis Monnet avait tant lutté aux débuts de la Révolution. Vers la fin de l'été 1831, des délégués sont reçus par le préfet et par le maire. Ceux-ci promettent d'inviter les marchands à s'entendre avec les tisseurs sur cette vieille question d'un tarif.

La mairie convoqua des marchands et des ouvriers en nombre égal : naturellement, la séance fut nulle. Les mécontents commencèrent à s'irriter, les esprits à s'échauffer en discussions agressives. En octobre, parut *l'Écho de la Fabrique*, par des chefs d'ateliers ; le gérant était le chef de section Falconnet. Cette fois, ce fut M. Bouvier-Dumolart qui réunit, à la préfecture, le 21 octobre, les délégués ; ceux des canuts résumèrent leurs demandes. L'après-midi, une affiche informa que les marchands étaient convoqués le mardi suivant, pour s'entendre avec les délégués ouvriers sur un tarif exécutoire le 1^{er} novembre.

Toujours des délégués en nombre égal, quand la population ouvrière était cent cinquante fois plus dense que le trust des marchands : la comédie de l'hôtel de ville va recommencer ! Pourtant, des chefs clairvoyants ont surgi.

Le soir du lundi 24 octobre, la population ouvrière illumine ses taudis, tant elle espère. Puis elle envahit rues et places, enfiévrée, écoutant des tribuns improvisés, chantant ses refrains préférés. Des musiques jouent valse, polka et quadrille, la jeunesse se met à danser. Après minuit, des clameurs continuaient encore cette explosion de joie.

Au carrefour des Pierres-Plantées, un cercle houleux se presse autour de chandelles posées sur des piquets, près d'un être qui s'agite, découpant de bizarres ombres mouvantes sur les arbres roux de l'automne.

C'est Guignol, vêtu comme aux jours d'antan, avec sa petite veste marron à boutons de métal, son chapeau cassé aux tempes, sa queue de cheveux battant la nuque. Il s'en donne à cœur joie sur les faits du jour, dans cette langue aiguisée de sarcasmes et de moqueries que chacun connaît bien.

Le mardi 25, une foule, en cohortes, part des

quartiers ouvriers, gagne Bellecour, près de la préfecture. Sans armes, pas même de bâtons, silencieux, les manifestants entourent le drapeau bleu, blanc, rouge, les couleurs nationales : pas moyen de les traiter d'anarchistes, c'est ennuyeux ! La seule présence de cette multitude suffit à rendre prudents les marchands. Cependant, un délégué ouvrier vient encore répéter le mot déjà entendu : « On s'occupe de nos intérêts, tout va bien, retirez-vous. » Et le flot, docile ainsi que la première fois, se retire dans ses quartiers. A deux heures, le tarif est annoncé ; grande joie par les rues, à cet espoir d'un salaire bas, insuffisant, mais qui du moins ne sera plus réduit.

De quoi s'agit-il donc ? D'un tarif minimum sur la base actuelle de la main-d'œuvre, interdisant de la diminuer. Si, en certains cas, il accorde parcimonieusement quelques sous de plus, en un autre, les « lancés », payés huit sous, ne le seront plus que sept. C'est plutôt un tarif d'*assurance* contre un nouvel abaissement des salaires. Cette maigre conquête des artisans excita cependant la colère de certains employeurs, qui déclarèrent les exigences des ouvriers causées par *les besoins factices qu'ils s'étaient créés* !

Et si quelques-uns, plus humains, se conformèrent aux prix convenus, d'autres refusèrent net.

Ainsi, ce maigre contrat n'est qu'un « chiffon de papier » ! Les infractions au tarif se multiplient impunies, le conseil des prud'hommes reste inerte.

De nouveau les rues s'emplissent d'affamés, que le chômage encolère.

L'alarme se répand dans les parties hautes. Le 20 novembre, a lieu en Bellecour une revue de la garde nationale, pour la réception du général Ordonneau, son nouveau chef. Les gardes fortunés portaient l'uniforme de la Restauration, les modestes, le costume stipulé par une récente loi ; les premiers se permirent des railleries, les seconds répondirent par des injures.

Ce 20 novembre est un dimanche. On ne voit aux quartiers populaires que des visages consternés, où se lit du désespoir. Chignol n'y pouvait manquer : d'ailleurs, habitant du voisinage, il n'a qu'à monter la rue de Cuire pour retrouver les camarades.

Dans une auberge de la Grand'Côte, au coin de la place de la Croix-Rousse, ils sont nombreux, gonflés d'indignation envers les prud'hommes, de

colère contre les fabricants. Le groupe le plus compact entoure leur syndic Lacombe, assisté des artisans Charpentier, Frédéric et Lachapelle. Par les fenêtres, on voit piétiner des familles, les femmes criant, les vieux rassemblés sous les arbres dénudés. Une bande de gones, arrivant des Terreaux par la côte Saint-Sébastien, traversa la place, s'engouffra dans la Grand'Côte en chantant :

Gones, gones de la Croix-Rousse,
Il faut manger, la soie est douce,
Mais à côté le pain est dur...

Dans l'auberge, des vivats accueillent Chignol. A soixante-cinq ans, il reste droit, vaillant de paroles, et capable toujours, ça se voyait, de l'être aussi dans l'action. Heureux de retrouver son élément préféré, tout de suite dispos et rieur, il allume les plus timides par ses apostrophes, ses gestes prompts.

— N'as-tu rien à répondre aux affiches des grands messieurs ? lui dit-on.

— Si ! J'vais tartiner d'abonde !

Il demande une feuille de papier. Ce papier était rouge. D'un morceau de charbonnaille, il trace en lettres carrées :

Jean Guignol à ses frères de misère :

Gones de la Croix-Rousse,
de Lyon et du Gourguillon,

Il faut du pain !

C'est assez ri, nous allons nous fâcher.

Laissons la canette pour la tavelle,

Et tapons ferme !

— C'est ça ! C'est du chenu ! approuve-t-on à la ronde.

Au groupe du syndic Lacombe, on est aussi d'accord qu'il faut répondre aux mensonges du pouvoir, aux provocations des fabricants.

— On veut nous réduire par la famine en arrêtant les métiers, dit Lacombe. Eh bien ! arrêtons nous-mêmes ceux qui marchent encore. Tout le monde au repos une semaine ! On se promènera par les rues, avec calme, sans cris ni injures.

— On pourra même saluer les fabricants qui ont observé le tarif, complète Frédéric.

La décision de grève est acclamée pour le lendemain matin. Les compagnies de gardes nationaux ouvriers ont des fusils, des sabres. Dans la soirée, on se procure de la poudre, du plomb, on fabrique des cartouches.

Guignol trouve que le peuple « ne fait pas assez », il imagine de l'exciter. Pour se mêler à

l'action, il a repris la petite voiture de légumes qu'il pousse aux jours de négoce forain.

Cette fois, il l'a remplie de pommes de terre, et quelles pommes de terre ! abominablement pourries, qu'il a surmontées d'une pancarte : *Tarif minimum, tout pour moi, rien pour vous ! Bugnasse de populo, as-tu fini d'être bête ?*

Il s'arrête, on lit. Ça ne va pas à tous. Des grognements s'élèvent. Ah ! mais non, le frangin veut nous faire la leçon, un peu forte. On le bouscule, et les calottes vont pleuvoir.

On voit aux encoignures les « hirondelles d'hiver », les Savoyards marchands de marrons grillés. D'une lame à crochet, ils déchirent l'enveloppe coriace et jettent la châtaigne dans la poêle trouée, sur un feu de bois. Le fruit gonfle, craque, se dore, la peau noircit, l'homme remue d'une spatule pour répartir la calcination. Quand il juge le rissolage suffisant, il déverse le contenu de sa poêle dans un gîte formé de sacs.

Guignol, pourchassé, court au plus proche, enfonce la main dans les sacs, saisit les marrons à poignée, et pan ! pan ! dans la figure de ceux qui l'embêtent. Un qui criait en reçut un dans la bouche et manqua étouffer. Ce fut une rigo-

lade. Guignol, une fois de plus, avait triomphé par l'audace de la gaîté.

A la préfecture, M. Bouvier-Dumolart, inquiet, réunissait les maires et les chefs de la garde. Le maire de la Croix-Rousse ne prévoyait pas d'incidents graves. Le préfet se borna donc à informer le général Roguet qui appuya : « Monsieur le Préfet, il était inutile de m'écrire, vous pouvez être sans inquiétude. »

Cependant, des deux côtés on se prépare. Ceux qui possèdent n'ont rien voulu céder de leur richesse, ceux qui ont leurs seuls bras ne peuvent plus supporter l'excès de leur misère. Le conflit n'est pas politique, il est social, rendu inévitable par l'égoïsme entêté des fabricants aussi bien que par les griffes au ventre des artisans.

Les moutons enragés

Le lundi 21 novembre, vers sept heures du matin, quatre cents canuts se rassemblent sur cette place où Guignol agile sa tavelle et siffle une chanson. Pour toutes armes, ils n'ont que des bâtons, pour chef, un de leurs syndics. Le but est d'éloigner des ateliers ceux que l'excès de faiblesse ou l'ignorance de la décision prise la veille maintiennent au travail. Survient un peloton de soixante gardes nationaux des quartiers bas. L'officier qui commande s'écrie :

— Mes amis, il faut balayer cette canaille !

— Ah ! ricane Guignol dressant son nez camard, comment donc qu'tu t'y prendrais, petit ? Bali-er sans balai ?

Les gardes s'avancent, baïonnette pointée. Indignés, les canuts entourent le peloton, désarment une partie des soldats, mettent les autres en fuite.

Des voisins accourent, d'autres groupes s'ajou-

tent. On parle de recommencer le mouvement du 25 octobre. Tous se mettent en rangs, quatre de front, se tenant par le bras, descendent la Grand'Côte. Guignol, son *sarsifi* frémissant de colère, marche en tête. Vers le milieu, ils rencontrent les grenadiers de la 1^{re} légion, composée de fabricants.

— Feu ! crie l'officier.

La colonne remonte en désordre, avec des cris d'appel, de désespoir, se répand dans les rues, clamant :

— Aux armes ! On assassine nos frères !

C'est en vain que Guignol voudrait les apaiser, prendre des mesures utiles. De chaque maison jaillit un flot de gens équipés de bâtons, de fourches, de bûches, de haches. On traîne des charrettes, des madriers, des tonneaux vides, on lève des pavés, des sacs de terre ; une forte barricade est dressée, puis d'autres. Chaque rue voudrait la sienne, les femmes, les gones y travaillent. Deux canons de la garde sont braqués. Des tambours battent le rappel.

Un groupe arrive, avec une perche à la pointe de laquelle flotte une étoffe noire où sont inscrits ces mots rouges :

VIVRE EN TRAVAILLANT,
OU MOURIR EN COMBATTANT

Tambours en tête, le drapeau noir, porté par Guignol, les canuts armés de quelques fusils, de bâtons et divers instruments, descendent contre le centre. Il est onze heures.

— Du travail ou la mort ! crient des voix résolues.

— Du travail ou la mort ! hurle la multitude en une clameur terrible.

Sur divers points la fusillade éclate. Du canon gronde. La foule est secouée de violents remous.

Elle se précipite dans la mairie, entoure le préfet, lui arrache son épée, le pousse, le traîne dans une cave où il est enfermé. D'autres saisissent le général Ordonneau, des sabres s'agitent.

— Mettez-le chez moi ! s'écrie l'ouvrier Bernard pour lui sauver la vie.

Toute la ville est soulevée, on promène les tambours de quartier en quartier ; les voies publiques sont sillonnées de soldats. Des dragons, une batterie, parviennent, malgré la fusillade, jusqu'au plateau. Des fenêtres et du haut des toits partent des coups de feu qui renversent beaucoup

d'assaillants. Les autres tiennent quand même, encouragés par l'officier Prévost. Mais un ordre du général Ordonneau, captif, leur enjoint de se replier.

Place de la Croix-Rousse, les canuts ont allumé des feux. Ils songent à leurs morts, à leurs blessés. Ils veillent, en armes, résolus. Au cours de la nuit, quand ils apprennent que les soldats ont évacué la place des Bernardines, ce qui libère leurs quartiers, ils relâchent le général Ordonneau. Partout on aperçoit Guignol, goguenard et tragique, souillé de boue et de sang ; sa queue de cheveux, lamentable, s'agite comme une flamme. Il péroré. Que dit-il ? Personne ne l'entend, cependant on le suit.

Au lever du jour, mardi 22, une proclamation du commandement est affichée ; on la déchire. La générale bat, le tocsin sonne, pourtant, à huit heures, les gardes ne sont que quelques centaines. Alors, une troupe désignée monte la côte des Carmélites, espérant tourner l'adversaire sur son flanc droit.

Mais là aussi veillaient les canuts. A peine l'assaillant a-t-il dépassé le Jardin des Plantes et atteint le carrefour d'où il espère gagner le plateau,

qu'une foule en armes jaillit des rues Neyret, du Bon-Pasteur, des Chartreux, de la Tourelle. En arrière, la rue des Carmélites s'en mêle. Le détachement, cerné, met bas les armes ! Un rire inextinguible jaillit, celui de Guignol, et gagne de proche en proche.

Cette nouvelle se répand, toute la Croix-Rousse se précipite sur la basse ville. Le tocsin, le canon, les fusillades déchaînent la rage des batailles. Des femmes et des enfants occupent la caserne du Bon-Pasteur. A côté, des insurgés, de la place Rouville et de la maison Brunet, tirent sur une troupe de ligne qui flotte, désarmée.

Vers sept heures, les canuts tenaient la ville et les faubourgs. Campés sur les places, dans les rues d'accès, sur les quais, ils cernaient les autorités en désarroi et les soldats démoralisés.

Toute la soirée, les renseignements parvenus à la mairie avertissaient de l'extrême péril qu'il y aurait à continuer la lutte. Un conseil est tenu, entre le général Roguet, le préfet Dumolart, l'adjoint de Boisset faisant fonctions de maire, le procureur général près la Cour royale Duplan, l'adjoint de la mairie Gros, le conseiller municipal Gautier. On entendait encore des clameurs,

les corps de garde et les pavillons d'octroi achevaient de brûler. Vers minuit, la retraite est décidée. Une déclaration, signée par tous, établit que : l'hôtel de ville cerné, la ligne disposée à ne pas continuer une lutte inutile, cent gardes nationaux sous les armes sur quinze mille, les autorités, désirant prévenir le sac de la cité, quittaient la position pour une autre en dehors des murs.

Guignol dormit tout habillé sur une des marches du Palais Saint-Pierre. Jamais, quoiqu'il n'eût mangé ni bu depuis la veille, il n'avait été si content, et Madelon s'en aperçut bien à ses exubérants retours de jeunesse.

Mort de Guignol

A l'aube, les canuts frappent à l'hôtel de ville.

— Entrez donc ! crie l'acteur Quériau. Et voilà le peuple dans ce parloir aux bourgeois. Il s'avance, hésitant, méfiant, l'arme au poing ; rien ne bouge, tout s'ouvre devant lui, c'est la victoire !

Les derniers tumultes se passaient ailleurs. Un immense frisson, dans les ténèbres, a remué la Croix-Rousse. Des fenêtres bâillent, des gens courent par les rues mal éclairées. « Qu'est-ce qu'y a ? — Y a des troupes près du Rhône ! — Où ça ? — Vers Saint-Clair. — Une armée ? — Peut-être bien ! — Aux armes !... — Aux armes !... » Est-ce que déjà l'État aurait mobilisé contre la ville ? La rumeur gagne le plateau, les voies d'accès, la rue de Cuire, où Chignol vient de rentrer, avec son fils adopté, tous deux satisfaits d'être échappés indemnes de la bagarre.

— Faut voir ça ! déclare Chignol. Ma tavelle suffira p'êt' ?

— Vous n'en avez pas encore assez ? gronde Madelon en se retournant dans son lit pour le somme interrompu.

Ils ne l'écoutent guère, reprennent les fusils, s'élancent vers le plateau, suivent les groupes désordonnés. Sous une aube aux doigts pâles plutôt que roses, c'est une ruée folle qui dévale par les ruelles menant au Rhône.

La troupe en retraite de Roguet faisait halte au bout de Saint-Clair. Ce faubourg était barricadé, gardé par un poste d'ouvriers. On parlemente, inutilement. Des canuts du voisinage accourent, puis ceux qu'avait alertés l'annonce d'un secours à la garnison. C'était cette garnison vaincue qui causait tout ce ramage. Des balles sifflent, éraflant les plâtres.

— Enfoncez les barricades ! ordonne Roguet.

La colonne s'ébranle au pas de charge, les insurgés cèdent, se jettent dans les maisons voisines, les enclos, d'où ils continuent de tirer, les soldats repartent vers une deuxième barricade.

Les Croix-Roussiens, avec les deux Chignol, parvenaient alors au quartier Bellevue, montée

Bonafou. Tout y respirait la poudre. Des défenseurs des obstacles culbutés, ayant détalé jusqu'à là, expliquaient :

— Ils ont pris deux barricades, ils vont sur la Boucle, avec des canons !

Les deux Chignol et la troupe qui les environne partent en courant, de biais, par un chemin tordu (aujourd'hui rue Joséphin-Soulary), par des jardins, traversent les enclos, gagnent les maisons, secondent l'habitant en train de déménager son mobilier sur la tête des soldats. Guignol jeune, séparé de son père par les remous et les appels, échoua dans ces tirailleurs des fenêtres place de la Boucle.

C'était alors un village qui séparait Saint-Clair du faubourg de Bresse en formation, de la rue des Gloriettes à celle de l'Oratoire. Entre les deux, une montée allait rejoindre le plateau. Au coin de cette place s'amoncelait une dernière résistance, sur laquelle les gardes pointaient leurs canons. D'une fenêtre, tout en prenant un des fusils aux mains d'une femme qui les chargeait, Guignol aperçut son père adoptif dans la mêlée. Aussitôt les bronzes crachèrent, ce fut un éboulement poussiéreux de carrioles, herses, madriers,

futailles, brouettes, et l'écrabouillement d'une douzaine de canuts. Les soldats s'élancèrent baïonnette en avant.

Seul, Guignol, le vieux Guignol, se relevait, goguenard, en se rajustant, et de sa voix nasillarde clamait : « Les gones, v'là d'la belle ouvrage ! »

Au loin, des cloches tintent le tocsin, des cris retentissent : « Aux armes ! » Dans un ciel limpide, la lune pâlisait aux clartés de l'aurore. Derrière la barricade éventrée, un chaos d'où montent gémissements et hurlements. Là encore, il faut céder, sauf un groupe d'acharnés, autour de Chignol. Son fusil par le canon, il s'en sert maintenant comme d'une massue, alerte ainsi qu'en son agile jeunesse. Il a renversé trois ou quatre lignards trop pressés, mais il reste seul, les camarades sont tombés. Un grand diable, pourvu de jambes et de bras démesurés, profite d'une seconde où la massue s'abattait pour piquer de sa baïonnette. Le fils de Gian lâche alors son arme et s'écroule, suprême victime de la défense ouvrière.

A sa fenêtre, Guignol le jeune jette un cri. L'œil ardent fixé sur l'escogriffe, il vise et tire.

Avec un râle de satisfaction, Guignol échange son fusil vide contre celui que la femme lui tend. Car ils n'en ont pas fini.

Le peuple relève ses morts, soigne ses blessés. En ces heures de chagrin, on voit de bonnes âmes multiplier les dévouements. Marceline Desbordes visite des malheureux, secourt de ses maigres deniers des mansardes. Son cœur, tout de pitié, bientôt lui inspirera des poèmes d'indignation et d'affection dédiés aux canuts.

Sans plus de délai, l'autorité légale se fit sentir ; usant seulement d'une dernière précaution, elle s'adjoignit quelques ouvriers, dont le grillageur Buisson ; et, pour mieux amadouer la foule des malheureux, elle annonça une souscription en leur faveur.

— Des paroles, que d'abonde ! disait Guignol le jeune, désormais seul possesseur du nom. Ah ! pepa, pepa ! que t'as été sage de t'en aller à temps !

Ça ne finira donc jamais !

Beaucoup d'ouvriers s'étaient remis au travail, quand, le samedi 3 décembre, les autorités affichèrent une proclamation annonçant l'arrivée du prince et du ministre. Ce jour même, traversant Vaise, ils entraient dans la ville avec une armée tambours battant, mèches allumées. Une fois encore, le tour était joué !

La garde nationale licenciée, les canuts, désarmés, subirent les insultes du clan marchand. Cette misère sociale émut bien des cœurs et des esprits. Marceline Desbordes, ai-je dit, se dévoua aux canuts, rima des poésies indignées. Un frisson, d'espoir chez les parias, de crainte chez les autres, courut toute la France. A Paris, Barthélemy dans sa *Némésis* s'écriait :

C'est Lyon tout entier qui roule dans les flammes,
C'est un peuple affamé qui, des toits descendu,
Pour la charte promise à son travail ardu
Attaque l'industrie aux calculs économes ;
C'est le rugissement de soixante mille hommes ;
C'est un grand désespoir par la faim suscité,
Un suicide immense où court une cité.

Par la suite, Louis Blanc dira : « La devise des infortunés ouvriers de la Croix-Rousse montrait dans leur insurrection une véritable guerre civile. A la puissance que venaient de déployer ces esclaves des temps modernes, il était facile de deviner quelles tempêtes le dix-neuvième siècle portait dans ses flancs. » (*Histoire de dix ans.*)

Bien entendu, le tarif disparut avec la rébellion. Cela ne suffit pas aux fabricants. Ils détestent le préfet Bouvier-Dumolart de l'avoir accueilli ce tarif, si peu que ce fût. Ils agissent. Le gouvernement le destitue. Il est malade ; n'importe ! Le 6, le maréchal Soult lui ordonne de quitter la ville. Bouvier-Dumolart, tremblant de fièvre, doit abandonner sa famille éplorée, sa vieille mère âgée de quatre-vingt-deux ans, sans savoir où aller.

Le dimanche suivant, Laurent Mourguet, qui a appris la mort de son ami Chignol sur la barricade

de la Boucle, va voir cette pauvre Madelon l'après-midi, Jeanne avec lui.

Laurent, à soixante-deux ans, reste solide, actif, et c'est heureux, car son entreprise ne l'a pas enrichi. Après une série de succès, une crise vidait la bourse ; il fallait recommencer. Cette fois, la crise, c'était la grande misère du peuple, sa révolte, sa répression. Depuis un mois, son théâtre chôme : le rouvrir, y viendra-t-on ? L'hiver, le froid, ce ciel gris de décembre, couvrent de mélancolie le couple en marche vers la rue de Cuire.

— Heureusement que nos enfants ont du travail ! murmura Jeanne.

— Oui... cependant, ceux qui m'aident ont à souffrir comme nous. Ça ne durera pas, espérons !

Madelon pleure en les apercevant. Tant de souvenirs lui reviennent ! Jean leur serre la main ; il est là depuis la mort du père adoptif. A trente ans, seul, que faire de mieux ? Madelon y trouve une consolation, lui un asile contre les mauvais jours. Il gagne sa vie en dessinant pour la fabrique. Pour la peinture, il s'y adonne en ses loisirs. On lui supposait quelque talent. Peut-être pourrait-il entrer à l'École des Beaux-Arts, plus tard. Cet

hiver, il construira lui-même, dans un angle du jardin, un petit atelier d'artiste et, au printemps, il s'y installera, établissant là, dans le calme et la verdure, les modèles pour la soie et les tableaux dont il rêve. L'œil et le geste vifs, la parole aisée, toujours prêt aux ripostes, on pouvait se tranquilliser sur son avenir.

— Sauf les accidents ! dit Jeanne. Voyez ces pauvres gens, à quoi leur a servi la victoire ?

— C'est juste, Madame Mourguet ! Faut toujours s'attendre à tout, être prêt... Et tenez, vous m'y faites penser, c'est ce que redit chaque jour le syndic Lacombe.

— Un homme, celui-là ! fit Laurent avec énergie.

— En ce moment, il travaille à côté, place de la Croix-Rousse. Je lui ai promis ma visite. Venez-vous ?

Madelon et Jeanne les accompagnèrent. C'était dimanche, jour de distraction rose dans l'existence trop souvent grise. En haut de la Grand'Côte, à l'auberge même où s'était formulée la décision de chômer une semaine, — que de choses importantes s'accomplissent en vingt jours ! — Lacombe s'entretenait avec Charpentier, Lachapelle, Fré-

déric, une demi-douzaine d'autres. Les uns avaient devant eux un verre de vin, les autres une chope de bière. On fit place aux arrivants, le patron apporta des verres et de la limonade pour les femmes.

Il n'y avait plus l'entrain d'autrefois. Quelque chose s'était brisé. Les âmes des morts erraient autour d'eux, murmurant : « Nous sommes donc tombés pour rien !... » Les paroles étaient lentes, hésitantes.

— On sera longtemps à s'en relever ! dit Frédéric, exprimant la pensée générale.

— Surtout si on se laisse tomber plus bas encore, opposa Lacombe qui ne lâchait pas son idée.

— Tant d'efforts, de sacrifices, et le tarif par terre, le salaire de famine comme avant ! exclama Charpentier, serrant les poings.

— Ça n'en finira donc jamais ! conclut Lachapelle, retrouvant dans leur triste situation cette perpétuelle lamentation des peuples.

— Ça finira quand on sera organisés, rétorque Lacombe. Pas de découragement ! Il faut du temps pour élever un arbre, et plus encore pour conquérir un droit.

— C'est un peu long, soupire Guignol.

— Combien as-tu mis de jours pour avoir tes trente ans ? lui lâche un voisin.

— Écoutez-les, interrompt Lacombe. Je ne suis pas un savant, mais j'ai entendu bien des choses, j'en ai lu quelques-unes, et je redis : Il faut du temps pour tout ! En 1744, nous avons fait une terrible grève. Elle fut domptée, oui, mais c'était le début d'une révolution. Lyon abattu se releva quarante-cinq ans après, dans Paris... 1789, voilà une date, hein ? Eh bien ! Lyon vient de faire quelque chose de plus grand qu'alors : il a donné le signal à tous les malheureux, à tous les peuples. Notre lutte vivra dans les mémoires, elle est le gland d'un chêne qui couvrira le monde. En 1744, nous avons porté le premier coup pour l'abolition du servage ; en 1831, nous venons de porter le premier coup pour la transformation du salariat.

Lacombe se tut. Jamais il n'en avait tant dit, jamais peut-être il n'en redirait autant. La grandeur de l'événement l'avait soulevé au niveau de l'élan prophétique. La cause était gagnée ; les camarades le couvraient de regards ardents, les deux femmes pleuraient.

— C'est dit ! cria tout le monde d'une seule voix.

— Même vous ? demanda Lacombe à Laurent Mourguet.

— Moi comme les autres, ami Lacombe ! Allez, Guignol n'est pas toujours heureux... Son métier est de rire pour amuser, de glisser du bon sens dans des gognandises pour rendre service à ceux qui viennent l'entendre... Mais quand les lumières sont éteintes, que le spectacle est fini, Guignol rumine ses rancunes, ses misères, ses chagrins... Il a été canut, il s'en souvient !

— Mes vieux ont dit tout cela, murmure Guignol.

Lacombe, silencieux, serre la main de Mourguet.

— Et puis, achève celui-ci, quand on rencontre un homme tel que vous, ne pas le suivre, c'est de l'ingratitude. C'est dit. Je redescends conter tout cela à mes têtes de bois, et dans les pièces prochaines, vous verrez comme elles nous aideront !

On se sépare, avec promesse de se retrouver. Dehors, dans le froid, Mourguet répète à Guignol :

— Cet homme a semé quelque chose qui grandira.

Madelon voulait les garder à dîner ; mais en

décembre la nuit tombe vite, Laurent et Jeanne préférèrent regagner leur logis.

— Au revoir, amis, que d'heures et de jours avant la justice au pauvre monde !

— Un peu de rire, la moquerie des méchants, tout n'ira pas plus mal, cria le peintre qui, de ses éducateurs insoucieux, avait hérité la frondeuse énergie.

Les Mutuellistes et les Ferrandiniers

« Ça ne finira donc jamais ! » Ce cri douloureux d'un des chefs canuts, on pouvait l'appliquer, une fois de plus, à cet aveuglement du passé, toujours, toujours refusant d'ouvrir la porte à l'avenir. Et cependant, les leçons de l'histoire l'avertissent : toujours, toujours l'avenir enfonce la porte, ou, s'il ne peut, rassemble de nouvelles forces pour de nouveaux coups ; et il recommence, jusqu'au succès : le destin veut qu'il passe. Seulement, quand des politiques imbéciles barricadent la porte, tout se termine par la violence et le sang.

Lyon, replié, s'armait pour l'avenir. Le tarif déchiré, les bas salaires maintenus ne pouvaient que fortifier les rancunes d'une population ulcérée dans ses consciences par le sentiment d'un droit méconnu. Des hommes comme Lacombe, aussi tempérés dans leur méthode qu'énergiques

par leur but, donnaient à ces tendances instinctives de la masse un rudiment d'organisation. Ils l'habituèrent en même temps à cet exercice de la solidarité qui fonde l'union durable. Les canuts avaient maintenant une caisse commune, pour secourir les chômeurs sans le sou, les malades démunis de secours. C'était peu au début comme effet matériel, c'était beaucoup comme effet moral.

Les autorités voulurent, de leur côté, pratiquer quelque justice. Leur mobile secret fut-il d'ama-douer le peuple pour mieux le garrotter ? Elles rétablirent les prud'hommes qui devaient protéger les intérêts ouvriers, substituèrent au tarif une mercuriale. Les prud'hommes se composaient de fabricants et de maîtres en nombre égal. Début trompeur : lentement, les fabricants redevinrent majorité. Et malgré cela, mentionne Monfalcon qui n'est jamais sévère pour eux, ils y eurent peu recours, préférant leur volonté, c'est-à-dire leur gain. Un nouveau préfet, M. de Gasparin, digne de la devise fameuse : « Maintenant, messieurs, enrichissez-vous ! », étudia soigneusement, en leur compagnie, le moyen de frustrer les ouvriers de ce simulacre de garantie. Tout se réduisit à des

conseils platoniques des prud'hommes : « Messieurs les fabricants, soyez bons pour les artisans... Messieurs les artisans, soyez patients; attendez... » Messieurs les artisans se dégoûtèrent vite de la prudhomie.

En ce premier trimestre, la saignée non encore cicatrisée, la ville paraissait tranquille. Toutefois, les prévoyants restaient inquiets, les actifs frémissaient sous le licol d'un pouvoir tracassier. Le travail n'allait guère, la misère, la maladie, cela n'arrondissait pas les rapports entre patrons et salariés. Le choléra, qui effrayait Paris, sévit aussi. Enfin, le bruit se propagea que le gouvernement, pour mieux tenir la ville, la militarisait. Tout un plan de forteresses l'entourerait, une ceinture de canons ! Les redoutes Lamothe à la Guillotière, de la Mouche aux Brotteaux, avec des retranchements dans les intervalles : cela pour l'est, rive gauche du Rhône. Au nord, entre les deux fleuves, un bastionnement considérable sur les hauteurs de Montessuy, menaçant la Croix-Rousse, dominant Saint-Clair, les Brotteaux. Parmi les canuts mêmes, place des Bernardines, une caserne mettrait, en cas de mouvement populaire, les soldats à pied d'œuvre. À l'ouest, rive

droite de la Saône, Saint-Irénée serait pourvu d'un bastion et d'une caserne.

A ces causes immédiates ou prochaines d'irritation, s'ajoutait l'écho excitant d'incidents plus lointains, parisiens. La capitale, depuis son coup de tête des Trois Glorieuses, orientait les espoirs vers des heures nouvelles. *Le National* d'Armand Carrel réclamait la république. Un républicain, Garnier-Pagès, était élu député. Plusieurs journaux soutenaient les démocrates. Le pamphlétaire Cormenin s'en prenait à l'énorme liste civile du roi, alors que trente mille Parisiens manquaient de pain. Le pouvoir persistait dans la « manière forte », poursuivant le spirituel Philippon pour sa *Caricature*, Barthélemy pour sa *Némésis*, Raspail, Blanqui et d'autres pour leur Société des Amis du peuple, Armand Carrel pour *le National*, etc. Despotisme d'un côté, insubordination de l'autre. Le désordre se propageait aux provinces.

Justement, des troubles sérieux se produisaient dans une cité voisine, Grenoble. Les relations des deux villes étaient fréquentes, l'histoire les montre d'accord dans les événements. La répercussion parmi maints canuts de familles dauphinoises devait être intense.

Une mascarade représentant le Budget et les Crédits supplémentaires sortait de Grenoble, le 11 mars, par la porte de France. Le préfet, Maurice Duval, ordonna de fermer la barrière et de la garder. Mais aux cris de la jeunesse masquée, le colonel de Lospinasse permit la rentrée. Le lendemain, charivari devant la préfecture. Furieux, le préfet ordonne de cerner la foule et de charger : nombreux blessés, parmi lesquels femmes et enfants. Le 13, la foule crie : « Nous ne voulons plus du préfet, nous ne voulons plus du 35^e de ligne ! » Des citoyens se forment en compagnies franches, la ville est tumultueuse, Duval s'enferme dans une caserne. Déjà, de Lyon alerté, partent à la rescousse le 6^e de ligne, un régiment de dragons, une demi-batterie, tandis que Jules Bastide vient transmettre les réclamations des Grenoblois au préfet Gasparin. Il est entendu que le général d'Uzer entrera pacifiquement dans Grenoble et que le 35^e de ligne en sortira.

On comprend sans peine l'effet produit par cette aventure. Le 16 mars, le 35^e s'en va. Colère du gouvernement, qui soutient Maurice Duval, déplace les chefs militaires, emprisonne Bastide et d'autres, renforce le 35^e de ligne, qui rentre tambours bat-

tant, mèches allumées. Les habitants sourient de pitié ; un citoyen dit à un canonnier en tendant son cigare : « Un peu de feu, camarade, s. v. p. ! » Aux jours suivants, duel au sabre, Gauthier, quoique inhabile, couche par terre l'officier du 35^e. Alors, des duels presque quotidiens, où les civils ont l'avantage. Ces combats singuliers durent deux mois, aboutissent en mai à une bagarre générale, où citoyens et soldats sont blessés. Enfin, le 20 mai, le 35^e doit s'en aller pour ne plus revenir.

Cette agitation d'une ville voisine, avec défaite finale des autorités, est suivie avec passion. Le succès donnait à Lyon une sorte de première revanche, et comme il était dû à l'union persistante des Grenoblois, il encourageait à écouter les appels de solidarité des Lacombe et compagnie.

A peine le souvenir de cette affaire commençait-il à s'atténuer qu'arrive de Paris la relation des funérailles du général Lamarque. Le 5 juin, le cortège, comptant des citoyens hostiles au règne, s'est déroulé comme en un champ de bataille, le gouvernement, inquiet, a rassemblé force troupes, vingt-sept mille hommes dont trois mille gardes bourgeois. Un des coins du drap mortuaire était tenu par La Fayette. Soixante polytechniciens, qui

ont sauté leurs murs, surviennent. Boulevard Bourdon, une colonne de dragons de la caserne des Célestins entre en collision avec le cortège, elle a plusieurs blessés, un commandant touché à mort. D'autres dragons arrivent au galop, un feu meurtrier part de l'Arsenal, du pavillon Sully, du Grenier d'abondance. L'insurrection éclate sur plusieurs points. Trois heures après, la moitié de Paris est entre ses mains. Au soir, le gouvernement confie la défense au maréchal Lobau, qui appelle des troupes de banlieue. Les insurgés s'étaient retranchés fortement autour de la rue Saint-Merry. Des combats opiniâtres ont lieu dans la nuit. Mais, sans direction, l'émeute se décourage. Le 6, un rude combat à Saint-Merry, avec nombreux morts et blessés, termine l'aventure sanglante.

Ce tableau sommaire est nécessaire. L'insubordination sociale des canuts avait excité les enthousiasmes, décidé les sacrifices ; à leur tour, ces luttes de Paris, de Grenoble et d'ailleurs ranimaient l'énergie, l'espérance des Lyonnais. Ils s'intéresseront vivement au procès, en cour d'assises de Riom, de leurs insurgés de novembre. Il y a sur les bancs Desgarnier, quincaillier (sans doute celui dit Garnier) ; Louis Rosset, Adolphe Granier, rédac-

teur de la *Glaneuse* ; Péclet, clerc de notaire ; Péréron, instituteur ; Michel-Ange Perrier, avocat ; Filhol, pâtissier ; Charvin, imprimeur ; Dervieux, chapelier ; Romans, tailleur ; Stanislas, le Noir du pont Morand. Plusieurs sont de ces intrigants qui ont entravé par leur ambition les chefs ouvriers et indisposé par leurs violences les autorités. Les débats durèrent du 5 au 22 juin 1832. Tous furent acquittés, sauf Romans, condamné à deux ans de prison.

Divers clans politiques cherchèrent à profiter de l'effervescence latente laissée par l'insurrection, entretenue par une agitation extérieure. Les légitimistes, dits carlistes, sans force, ne pouvaient qu'attiser les divisions. Les républicains, plus nombreux, répondant mieux aux tendances de la masse, disposaient de deux journaux : *la Glaneuse*, assez populaire, donnait des articles d'Arago, Léon Boitel, Kaufmann ; *le Précurseur*, tout en soutenant le règne, gardait son indépendance, Terme, Valois, Trombert, Morin ; et Terme avait amené le jeune avocat Jules Favre ; en 1832, Anselme Peletin lui donnera une couleur républicaine.

Lacombe et les camarades qui s'occupent de la caisse commune pour l'aide mutuelle ne songent

guère à la politique. Cependant, la Société des Droits de l'homme envoie un émissaire, qui forme l'Association générale des ouvriers, avec des statuts. Dès lors, la politique se mêle à la chose sociale. Il y aura bientôt deux associations.

Les *Mutuellistes* sont surtout des chefs d'atelier. Organisés en loges de vingt membres, dont l'un est président, ils ont des loges centrales composées des présidents de loges avec trois membres chacune pour Commission exécutive, laquelle choisit un Directoire de trois directeurs. Chaque sociétaire versait 5 francs à la caisse centrale pour son admission, plus une cotisation mensuelle de 1 franc. Les fonds servaient à publier *l'Écho de la Fabrique*, organe des Mutuellistes, et à donner quelques secours aux chômeurs.

Les *Ferrandiniers*, sur les mêmes principes, pour un but identique, se recrutent plutôt parmi les compagnons. On remarque cette séparation : chefs d'un côté, artisans de l'autre ; diviser pour régner est toujours le moyen des politiques plus ambitieux que justiciers. Les deux groupes ont des rapports fréquents, des échanges de délégués, lesquels, en réalité, tiennent la balance, servent d'arbitres, conduisent toute la machine. Au besoin,

ils attisaient les dissentiments pour se rendre nécessaires. Les Ferrandiniers eurent leur journal, *l'Écho des Travailleurs*, souvent en querelle avec la feuille des chefs d'atelier devenus une petite bourgeoisie.

Voulant mettre à l'épreuve leur influence, voir ce que le peuple pourrait fournir de vigueur à des manifestations, les politiques suscitèrent, aux premiers jours d'août, des rassemblements, aux clos Casati et Bodin. On entendit des chants républicains, quelques clameurs. A la suite, s'organisèrent des réunions plus ou moins secrètes. Le 10 décembre, Monnier vantait les bienfaits de la république à cent soixante-cinq personnes rassemblées à Caluire, quand survint la police.

On sait, d'autre part, les propagandes ardentes des saint-simoniens, des fouriéristes, de Blanqui « ni Dieu ni maître », et des Armand Barbès, des Martin Bernard. Celui-ci, — encore un voisin de Montbrison, — combattant de Juillet, puis membre de la Société des Droits de l'homme, vient dans la Loire enseigner la méthode des sociétés secrètes ; cet actif carbonaro poussa jusqu'à Lyon, s'y reliait aux chefs des Mutuellistes et des Ferrandiniers.

L'interdiction d'un banquet de six mille couverts offert à Garnier-Pagès s'inscrit vers le temps où l'on signale la formation d'une filiale des Droits de l'homme, avec pour directeurs Martin, Bertholon, Baune, Hugon, Poujol, Albert, Sylvain Court.

César Bertholon, fils d'un négociant, est cité comme le fondateur de cette Société lyonnaise des Droits de l'homme. Sa sœur avait épousé Joseph Bergier, qui dirigeait la maison de liqueurs « A l'Aigle d'or », près de la place de l'Herberie, et qui, sympathisant avec les canuts, s'intéressant aux mouvements du siècle, rédigeait depuis 1828 le *Journal d'un Bourgeois de Lyon*. Bertholon devendra, en 1848, député à la Constituante et à la Législative. Aux Mutuellistes se distinguait encore un jeune homme de vingt-deux ans, Louis Greppo, ouvrier en soierie.

Ces affaires ont de l'écho à Paris, suscitant une brochure : *Procès de « la Glaneuse »*, journal de Lyon. L'ancien préfet disgracié, M. Bouvier-Dumolart, publie : *Compte rendu des événements de Lyon en novembre 1831*, et un complément : *Relation des événements de Lyon*.

L'année 1833 vit augmenter l'influence des

Mutuellistes. Il y eut des grèves, des attroupe-ments fiévreux, des querelles avec ceux qui persistaient à travailler. Les nerfs se tendaient pour une nouvelle explosion.

En février 1834, une grève dite générale ne durera guère, mais les pouvoirs alarmés voteront une loi contre les associations. Les Mutuellistes menacés se constituent en permanence et publient cette protestation :

« Considérant en général que l'association est le droit naturel de tous les hommes, et en particulier que l'association des travailleurs est une nécessité de notre époque, les Mutuellistes déclarent que leurs réunions ne seront point suspendues, et qu'ils sauront résister à toute tentative brutale. » Suivent deux mille cinq cent cinquante-sept signatures.

Quelque temps s'écoule. Le samedi 5 avril 1834, six mutuellistes comparaissent devant le tribunal correctionnel. Une foule se presse place Saint-Jean, dans la cour de l'hôtel Chevreuses, dans l'enceinte du tribunal, lequel renvoie la cause au mercredi 9. Aussitôt un trouble fait osciller la multitude, des coups sont portés, les soldats pressés croisent la baïonnette.

— Otez vos baïonnettes ! A bas les baïonnettes ! crie-t-on autour d'eux.

Ils les retirent. Plusieurs même, relate Monfalcon, acceptent de trinquer avec des Mutuellistes, dans la cour du palais et place Saint-Jean. Cependant, un brigadier et un gendarme sont maltraités.

Les politiques veulent une affaire. Voient-ils dans le renvoi de la cause un succès dont il faut profiter ? Craignent-ils d'être arrêtés d'ici le 9 ? Le lendemain 6, un dimanche, à l'enterrement d'un chef d'atelier, ils sont environ huit mille, mutuellistes et ferrandiniers. Le soir, des bandes parcourent les rues en chantant *la Marseillaise*. Un nouveau conflit s'annonce, où les ouvriers vont soulager leur rancune, mais cette fois au service d'une cause politique.

CHAPITRE XXXII

Dernière convulsion

Le matin du mercredi 9 avril, quelques milliers de personnes se rassemblent à Saint-Jean. Beaucoup paraissent se concentrer en des points déterminés, obéir à des chefs, sans doute les présidents des loges mutuellistes. Le surplus, c'est la foule ordinaire ; mais elle sympathise. Un autre camp, celui des autorités, — des gros bourgeois, — dispose d'environ dix mille hommes. Le tribunal de police correctionnelle appelle la cause des six mutuellistes poursuivis.

Vers dix heures, la foule augmente. Tous les mutuellistes et ferrandiniers sont là. Sous les chefs Lagrange et Baune, ils dressent des barricades, rue Saint-Jean et aux rues qui débouchent sur la place. Des soldats paraissent.

Vers onze heures, Jules Favre, avocat des accusés, interrompt son plaidoyer. On entend des

coups de feu : un combat est engagé. Le président lève la séance.

Des salves crépitent, la ligne tire sur les barricades, qui répondent. Des fenêtres, des toits, balles et pierres tombent sur les soldats. D'autres barricades s'élèvent. A midi, l'insurrection se généralise. Le tocsin déchire l'air, des clameurs retentissent, les fusillades se font pressées. Dans les rues où l'on combat, c'est une grêle furieuse d'objets de toutes sortes. Un canon gronde au pont du Change, d'où il tire sur la ville. Les ponts Morand et de la Guillotière, les quais du Rhône de Saint-Clair à Perrache, sont aux mains de l'armée. Les magasins se ferment. La cité, de nouveau, est un champ de bataille.

Place de la Préfecture, les insurgés sont embusqués au Théâtre provisoire. Le général Buchet fait culbuter la barricade par deux canons, lance des éléments par la rue Saint-Dominique ; les insurgés fuient par la galerie de l'Argue. La grille, refermée, est enfoncée par un boulet, les soldats s'élancent, salués de coups de feu par les fuyards. La préfecture est dégagée.

Cependant, la lutte continue, très dure, aux rues voisines, étroites, tortueuses. Rue de l'Hôpital,

un pétard allume un incendie, qui se communique. Tout un pâté de maisons flambe.

D'autres combats se livrent à la place Neuve, à celle de l'Herberie, aux Terreaux, au bas de la Grand'Côte, à Perrache, Saint-Irénée, ailleurs encore. La Croix-Rousse s'agite, sous la menace des créneaux de la caserne neuve. Une estampe populaire de l'époque s'accompagne d'une légende disant que, vers la préfecture, des insurgés ont proclamé Lucien Bonaparte premier consul (?).

Le jeudi 10, le tocsin sonne dès six heures du matin. L'action s'engage au plateau de la Croix-Rousse, où des exaltés arborent un drapeau rouge. Un dur combat s'ouvre vers huit heures à la Guillotière. Beaucoup d'habitants, sur les toits, tirent à l'abri des cheminées; des canons balayent la Grande-Rue, des maisons brûlent. D'autres escarmouches se livrent à Saint-Just, à la Grand'Côte, au Jardin des Plantes. Sur Saint-Polycarpe flotte un drapeau noir. Des insurgés s'emparent de la caserne du Bon-Pasteur. Le colonel Mounier est tué à la tête de son régiment. On se bat à l'Antiquaille, à Fourvière, à Saint-Nizier, aux Cordeliers. Enrageant les combattants, dominant les fusillades, la voix lugubre du tocsin s'égrène de

presque tous les clochers. La troupe gagne sur plusieurs points, dans la nuit. Vers deux heures du matin, aux Cordeliers, les insurgés qui veulent s'enfuir sont repoussés.

La plate-forme de Fourvière, où les républicains ont du canon, est assaillie le 11. La lutte reprend partout, gagne le faubourg de Vaise, où se sont repliés des insurgés. Car, visiblement, leur action se ralentit ; dans la soirée, la Guillotière se soumet.

La nuit est froide, la neige tombe. C'est dans ce blanc décor qu'au matin du 12 recommence le combat, même à la Guillotière. A Vaise, les soldats font une ruée, ils ont dix hommes et officiers tués ou blessés ; alors ils éventrent, assomment tout ce qui tombe sous leurs mains. L'église Saint-Nizier, où des hommes armés se sont retranchés, est emportée. A Saint-Bonaventure, les portes enfoncées à coups de canon, tout est tué. Les propriétaires de ce quartier demandent au chef Lagrange de cesser le tocsin, parce qu'il attire le feu de l'artillerie. « Allez dire aux autorités de Philippe de cesser le feu, alors je verrai ce que j'aurai à faire », répond Lagrange. Mais l'insurrection faiblit. La troupe enlève d'autres secteurs fortifiés, entre autres la place de la Fromagerie, celle des Corde-

liers, le quai de Bondy, le plateau Croix-Rousse. La prise des Cordeliers délivre la ville centrale. Cette journée coûte encore à la garnison dix-neuf morts et trente-cinq blessés. Les pertes de la population sont toujours lourdes ; rien qu'à Vaise, sur un point, les soldats ont massacré vingt-six hommes et vingt et un vieillards, femmes ou enfants.

Les 13 et 14 avril, la troupe enlève Fourvière, Saint-Georges, Saint-Clair, la Croix-Rousse. Dans son rapport à la Chambre des députés, Girod (de l'Ain), favorable au pouvoir, hostile aux Lyonnais, n'indique pas les pertes de ces derniers. Montfalcon parle d'environ deux cents tués, autant de blessés ; ces chiffres doivent être au-dessous de la vérité.

Cependant, les insurgés luttent encore le dimanche 15. Quoique depuis l'avant-veille leur offensive soit brisée, leur défensive est maintenant débordée, à bout de souffle. Un détachement d'infanterie réussit enfin à s'emparer de la plate-forme de Fourvière.

La troupe occupe tous les faubourgs jusqu'à celui de Bresse. Le lundi 16, toute résistance cesse. Mais cette émeute en déclencha une autre.

A Paris, lorsqu'on apprit le soulèvement de Lyon, le quartier du Marais, le 13 avril, se hérissa

de barricades. Quarante mille soldats et la garde nationale, sous le général Bugeaud, furent lancés à l'assaut. Dès le lendemain, l'insurrection était étouffée, non sans d'affreux excès. Des soldats pénétrèrent dans la maison n° 12 de la rue Transnonain et massacrèrent tous les habitants, qui n'avaient cependant pris aucune part à l'affaire.

L'insurrection de Lyon, avec ses répercussions à Paris et à Lunéville, propagea l'idée républicaine, la haine contre le règne, mais suscita un renforcement des répressions. Alors le ministère croula. Le suivant ne fut pas plus tendre envers les accusés d'avril. Refusant toute amnistie, il engagea contre deux cents accusés de Lyon, Paris et Lunéville, le fameux procès du 6 février 1835. Parmi ceux de Paris, Godefroy Cavaignac, fondateur de la Société des Droits de l'homme ; parmi ceux de Lyon, Lagrange, un des chefs canuts. Des scènes violentes, durant des mois de débats, passionnèrent l'opinion. Les accusés apostrophaient rudement la Chambre des Pairs. Un certain nombre purent s'évader. Les autres se virent condamnés à la déportation ou à la prison.

Les « Voraces »

Les courants populaires contrariés cherchent, comme les rivières barrées, une issue ou une pente nouvelles. Si les Mutuellistes et la Société des Droits de l'homme avaient trouvé tant d'adhérents à la Croix-Rousse, c'était pour avoir pris le parti des masses ouvrières. Réprimés, tracassés par la police, les membres de ces sociétés, encouragés par des militants comme Greppo, persistèrent sous la forme d'organisations secrètes. Les canuts, ainsi maintenus dans la voie des revendications, se retrouvèrent prêts à agir quand fléchit le règne de Louis-Philippe. Un bon nombre, en 1846, s'indigna d'être exploité par certains commerçants. Ils protestèrent contre des boulangers fraudant sur le poids, entrèrent par groupes dans des cafés où ils demandaient du vrai vin, non du vin frelaté, servi au litre, non à la bouteille.

Les marchands nommèrent ces protestataires des « Voraces ».

Un grand élan soulevait alors les esprits. A la suite de Saint-Simon et de Fourier, les Père Enfantin, Victor Considérant, Pierre Leroux propageaient les théories socialistes, des écrivains remuaient la classe moyenne, Lamennais, Quinet, George Sand, Michelet. Le livre, le journal, le pamphlet, l'illustration allaient éveiller jusqu'aux villages les paysans, déjà instruits depuis la loi scolaire de Guizot. Enfin, l'écho de luttes extérieures, pour des libérations de peuples, en Pologne, Irlande, Grèce, Belgique, cinglaient les désirs de libération française. Louis Blanc voulait faire un État socialiste, Ledru-Rollin discourait véhémentement pour que le droit de vote ne fût plus un privilège de la richesse. Tout le pays vibrait d'une sorte de romantisme politique ; aussi, le militant le plus populaire était-il le poète des *Méditations*, de *la Chute d'un Ange*. Son *Histoire des Girondins* refit une flamme avec les cendres de la Révolution. Se sentant porté par l'âme des foules, il prit la tête de l'opposition, vint présider à Mâcon un grand banquet réformiste. De Lyon au Jura, à Bourg, à Besançon, Autun, au Forez, des délégués

accoururent. A une multitude, sous les éclairs et le tonnerre, — même la foudre se faisait complice ! — Lamartine dressa contre le règne « la révolution du mépris ». Un autre banquet à Châlon, un troisième à Dijon où parurent Ledru-Rollin et Louis Blanc, achevèrent la tournée de ce nouveau Pierre l'Ermite. La révolution était déclarée ; il n'y avait plus qu'à guetter l'heure du destin.

A Lyon, les Voraces se constituèrent en société politique, se disant « simples ouvriers laborieux, patriotes zélés, républicains dévoués, amis de l'ordre, soldats de la France et soutiens du bien public ». Ils étaient en réalité tout cela, mais tout cela était dénoncé comme subversif par le gouvernement.

D'autres groupes, plus ambitieux, se disputaient les voies de l'autorité administrative, les appuis du commerce et des clans officiels. On les vit plus remuants en janvier 1848, quand il s'agit de remplacer le docteur Terme, maire de la ville, décédé. Le comité électoral républicain, siégeant quai de Retz, prit des décisions nettes, lança une circulaire « contre les hontes et les scandales qui éclatent tous les jours dans les hautes régions du pouvoir ». Il

publiait un journal, *le Censeur*. « Il y avait là des socialistes qui aspiraient, les uns à la refonte générale de la société, les autres à une nouvelle répartition du travail et des bénéfices ; il y avait des démocrates qui prétendaient au règne absolu de la souveraineté du peuple par le suffrage universel ; il y avait enfin des constitutionnels qui voulaient conserver ce qu'ils nommaient les dernières conquêtes de Juillet 1830. » (Maurice Treillard, *la République à Lyon sous le Gouvernement provisoire*.) Mais, comme il arrive trop souvent en politique, la population était surtout tiraillée par des jalousies, des suspicions. Les membres de ce comité « inspiraient une égale méfiance aux ouvriers, qui les considéraient comme des bourgeois incapables de s'intéresser à la solution des questions sociales, et aux anciens partis, qui leur reprochaient d'avoir laissé l'émeute gronder pendant plusieurs semaines dans les rues de Lyon ». (F. Dutacq, *Lyon pendant la Révolution de 1848*). Sur cette phase d'agitation, qui va durer plus d'une année, on possède un précieux document, au jour le jour, dans le *Journal d'un bourgeois de Lyon en 1848*. (Journal de Joseph Bergier, qu'il tenait depuis 1828, publié avec notes par Justin Godart.)

Paris, à pied d'œuvre, était plus fiévreux. Une pétition de trois mille étudiants avait réclamé la réouverture des cours de Quinet, de Michelet, de Mickiewicz. Le 12 février, on s'y passionne à propos d'une adresse du gouvernement, qui la fit voter et se crut sauvé. Un banquet réformiste annoncé pour le 22 est interdit par le pouvoir ; Lamartine s'y rend, presque seul député ; ce jour même se dressent les premières barricades.

A Lyon, une réunion du *Censeur* n'osa pas « constater le droit de réunion par un banquet » (J. Bergier). La ville était un peu remuée. Le jeudi 24 février, on apprend l'insurrection parisienne. Le lendemain, par crainte d'incidents, beaucoup de gens partent en banlieue, plus loin, emmenant malles et paquets ; les magasins et cafés ferment, les quais sont déserts. Place des Terreaux, des troupes en carré attendent l'ordre de marcher. Or, les hardis meneurs politiques, les comités et groupes encore hier tout flambants de gestes menaçants, de paroles tonnantes, se tenaient sages comme des images. Ce sont les Voraces qui donnent l'exemple, aux quartiers de la Croix-Rousse.

Se déclarant gardes volontaires, ils occupent les forts des Bernardines et Saint-Laurent, d'autres

ouvrages militaires. Consigne : éviter toute lutte inutile. Mais au bastion 4, un coup de fusil ; des soldats de peu de sang-froid ripostent, deux Voraces sont tués, ainsi que l'a narré un de leurs chefs, Vial, à Nizier de Puitspelu. Ce Vial, ensuite, aurait été commandant au palais de justice. Le lendemain 26, ces insurgés s'emparent de la caserne des Bernardines et de la ligne de défense du Rhône à la Saône.

Encouragés par cette initiative des Voraces, les politiques réclament la réorganisation de la garde nationale, le préfet Chaper affiche une belle déclaration pour le maintien de l'ordre, et le notaire Démophile Laforest est nommé maire provisoire. La nouvelle que la république a été proclamée à Paris les rend plus actifs. Rittiez, rédacteur en chef du *Censeur*, annonce à la foule, place des Célestins, qu'« on a la république » et il s'empare des fonctions résignées par le préfet. Une multitude aide Laforest à s'installer à l'hôtel de ville, mais demande sa part dans ce qu'elle a gagné la première. « Le soir du 25 février, le peuple commandait à l'hôtel de ville et organisait un comité révolutionnaire. » (Benoît, *les Confessions d'un prolétaire*.) Les armes et les munitions manquent.

Un conseil municipal, nommé, s'occupe d'obtenir des fusils de l'arsenal.

Le dimanche 27, Lyon apprend que Paris a désigné un gouvernement provisoire. Ceci, toutefois, ne nourrit pas les canuts irrités. « Misère navrante des tisseurs résultant de l'avilissement des salaires, des chômages répétés, de l'excessive cherté de la vie, en y joignant la crise générale qui accable tout le pays, tel est le bilan de la situation économique de Lyon. » (F. Dutacq.)

Emmanuel Arago, commissaire extraordinaire du Rhône, arrive le 28. Tout est calme ; mais trois cents Voraces restent dans les forts, demandant leur démolition. Dans une affiche du 5 mars, Arago déclare : « Attendu que la destruction de ces murailles détestées se lie au projet de construction d'une plus vaste enceinte au delà du vallon de la Boucle défendant à la fois la Croix-Rousse et Lyon, deux villes sœurs dont la réunion est depuis longtemps demandée par tous les citoyens, le commissaire du Gouvernement provisoire dans le Rhône arrête : L'enceinte fortifiée qui s'élève entre Lyon et la Croix-Rousse sera démolie, à l'exception du fort Saint-Jean, indispensable à la défense commune. »

Un « Comité du travail », au palais Saint-Pierre, prépare en sept séances un projet décrétant : « Association libre et volontaire de tous les fabricants et ouvriers d'une branche quelconque de l'industrie, ou tout au moins d'une partie d'entre eux. Répartition proportionnelle des bénéfices entre le capital et le travail suivant l'importance de leur action dans la société. Garantie d'un salaire fixe à l'ouvrier, basé sur le travail réel et suffisant pour lui procurer une existence convenable. Surveillance de l'État pour empêcher l'abaissement des salaires et la hausse des produits. » Les trois premiers de ces articles, c'était la fameuse entente du capital et du travail, qu'on cherche encore. Le Comité finit par se décharger de la besogne sur le prolétaire Benoît et sur M. Grillet, patron.

Dans les sphères de l'administration et du commerce, on s'efforce de dompter les « braves gens » : c'est le terme employé par tous les chroniqueurs pour définir les Voraces. Il y avait surtout un Ravet de vingt-quatre ans qui commandait aux Bernardines, tenait ses hommes sous clef et menaçait de fusiller ceux qui, s'ennuyant de leur garde interminable, voudraient sortir. Pour

déconsidérer ces « braves gens », les bourgeois font courir des bruits effarants : les Voraces demandent au maire un million ou trois heures de pillage ; disent que les actes civils passés sous le Gouvernement provisoire seront nuls, en sorte que des fiancés hésitent à se marier ; annoncent le partage des biens *et des femmes*, etc. En réalité, dans cette affaire de 1848, le peuple lyonnais respecta les moindres propriétés ; et même les Voraces qui occupaient les Bernardines mirent au cachot leur chef Ravet, accusé d'avoir endossé quelques hardes. Le 15 mars, les forts et bastions sont rendus aux autorités.

Tout s'agite à ce moment pour les élections de l'Assemblée nationale constituante, avec des mouvements de misère, d'inquiétude. Les Voraces offrent à Arago de maintenir l'ordre. Leur société se liait aux carbonari de la région, dont les chefs étaient Martin Bernard dans la Loire, César Bertholon dans l'Isère, Calès dans le Rhône. Il y eut aussi le départ des Savoyards, onze cents hommes, appuyés de deux cents Voraces, allant délivrer la Savoie. Ils entrent dans Chambéry le 3 avril ; mais le lendemain, habitants et paysans les font prisonniers. Lamartine, à Paris, s'inquiète

de ce mouvement. La population lyonnaise menaça d'envoyer trente mille hommes en Savoie, les captifs furent libérés.

Parmi les comités électoraux, le Club central, formé par Benoît, avec un organe, *le Tribun du Peuple*, réclamait l'instruction gratuite pour tous les citoyens, l'organisation du travail, des asiles pour les vieillards.

Le 15 avril, arrive un nouveau commissaire pour le Rhône, Martin Bernard. Originaire de Montbrison, il avait combattu Charles X, Louis-Philippe, avait subi une dure prison avec Blanqui et Barbès, au Mont Saint-Michel, puis à Doullens. Il survenait au moment où une émeute à Saint-Étienne, sans doute due à ses carbonari, était domptée. Le lendemain, Lyon voit passer six cents Italiens qui, s'en allant combattre avec Charles-Albert, emmènent leurs compatriotes.

Le cardinal Louis de Bonald, archevêque, avait, sous Louis-Philippe, réclamé la liberté de l'enseignement. Aux lendemains de la révolution, il prescrivit un service solennel pour les citoyens « tombés glorieusement en défendant les principes de la liberté religieuse et civile ».

Les élections du 23 avril, au suffrage universel

(était électeur tout Français d'au moins vingt et un ans), envoient à l'Assemblée nationale le maire Laforest, Louis Greppo, plusieurs militants ouvriers, dont Joseph Benoît. Au cours de ce mois, après quelques échauffourées, les Voraces sont exclus du service de la préfecture et de l'hôtel de ville (arrêté de Martin Bernard, 21 mai). Ils dressent des barricades à la Croix-Rousse pour protester, mais se contentent finalement de la proclamation suivante :

« *Les Voraces aux Lyonnais.* — Citoyens, depuis son organisation qui date de nos heures de péril et de gloire, le corps des Voraces a constamment et fraternellement maintenu le bon ordre en veillant, jour et nuit, à la sécurité de la seconde ville de la République. Dans toutes les occasions, non seulement ils étaient prêts à marcher vers le terrain où les contre-révolutionnaires se disposaient à soutenir, armes en main, des projets coupables, mais encore le vœu des autorités les appela toujours à la garde des postes sur lesquels planait quelque danger. Comment se fait-il aujourd'hui que l'on repousse leur patriotisme et qu'on les renvoie injurieusement ? Leur service, commandé militairement par la place, fut toujours régulier.

Ou, dès le principe, il ne fallait pas accepter leurs services, ou il ne fallait pas tout d'un coup et sans motif briser le dévouement dont ils ont toujours fait preuve à leurs risques et périls. — Citoyens, nous sommes tous frères, et si jamais la patrie était menacée au dedans ou au dehors, on peut compter sur les Voraces. La liberté nationale, l'égalité du droit, la fraternité des cœurs et des armes nous trouveraient alors réunis avec vous, et ce n'est pas vous, citoyens, qui refuserez la solidarité de notre drapeau. — L'an premier de la Résurrection nationale. — Vive la République ! »

Tout un bouquet d'épilogues

Reposons-nous devant des œuvres plus sereines. Après l'orage et ses fureurs, un rayon de soleil caresse les verdure, ranime le laboureur qui retourne à la terre, invite l'ouvrier des cités aux campagnes d'alentour. La paix inspire l'artiste ; l'architecte songe aux temples, la femme diligente restaure nos foyers.

Laurent Mourguet, son fils Étienne, et Claude Josserand son gendre, ont installé leur théâtre au café du Caveau. C'est le sous-sol du n° 1 de la rue Saint-Louis, laquelle débouche place des Célestins. Vers 1840, Laurent ira fonder un théâtre à Vienne et y demeurera avec Jeanne son épouse. C'est là qu'il s'éteindra, le 30 décembre 1844, en murmurant : « Ma mort ne vous fera pas tant pleurer que ma vie vous a fait rire. »

En 1848, Étienne 1^{er} Mourguet cédera le caveau des Célestins à son fils J.-J. Mourguet, puis se

rendra à Valence et à Marseille. Deux ans après, J.-J. Mourguet vend le théâtre à un Charles Grandjean, signale M. Félix Desvernay. Un concurrent est installé au caveau de l'Argue. Claude-François Josserand monte des scènes de marionnettes aux villes des régions voisines, avec son fils Louis. Revenu, il fonde, avec son fils Laurent et Vuilherme-Dunand, un « Guignol » rue Port-du-Temple. A sa mort, son fils Laurent lui succédera. Louis gagnera Paris, qui aura donc aussi sa scène guignolesque. Sous la troisième République, le père Henry produira un Gnafron étonnant de réalisme. Enfin, Pierre Neichthauser et sa femme, descendants authentiques, s'établiront sur le quai Saint-Antoine.

Plus tard, beaucoup plus tard, Pierre-Antoine Astier, Félix Desvernay, Justin Godart, Édouard Herriot, Antoine Sallès, Petrus Sambardier, Joseph Vial, auront l'idée d'ériger un monument au patron de notre ami. Le buste de Laurent Mourguet, par Fr. Girardet, stèle de Pierre Aubert, architecte Ch. Meysson, sera inauguré place du Doyenné, le 21 avril 1912. Dans la pierre est creusée une scène, où s'agitent Guignol, Gnafron et leur fidèle Madelon.

Car, ici, l'édilité se montre soucieuse des mémoires. Elle rappelle peu de souvenirs locaux, à part ceux inhérents au sol même ; mais les rues portent les noms des anciens possesseurs, des grandes familles, et, plus près de nous, des élus ; là, ceux plus obscurs de rares artistes, poètes, artisans souvent ignorés du reste du monde. La cité leur élève la pierre votive du souvenir, parce que, issus d'elle ou y ayant vécu, ils l'ont aimée et servie. Elle a dit : « Ce sont mes enfants, mes amis. » De leur vivant même, parfois, elle leur a donné l'édilitaire plaque bleue, gloire fugitive de ceux qui n'en auront pas d'autre.

Qu'est devenu celui que Madelon recueillit au porche de Saint-Jean ? Un grand peintre, dit-on, le nom importe peu, puisque, abandonné des siens, il sut édifier un patronyme glorieux, qui demeurera parmi les meilleurs de l'art immortel...

On me fera observer que ce récit, à peine étayé de quelques menus faits, doit plus à l'imagination qu'à l'exactitude ? Qu'importe ! Ne suffit-il pas qu'il ait appris à mieux connaître un peuple laborieux et fier, acharné à conduire ses destinées ?

FIN

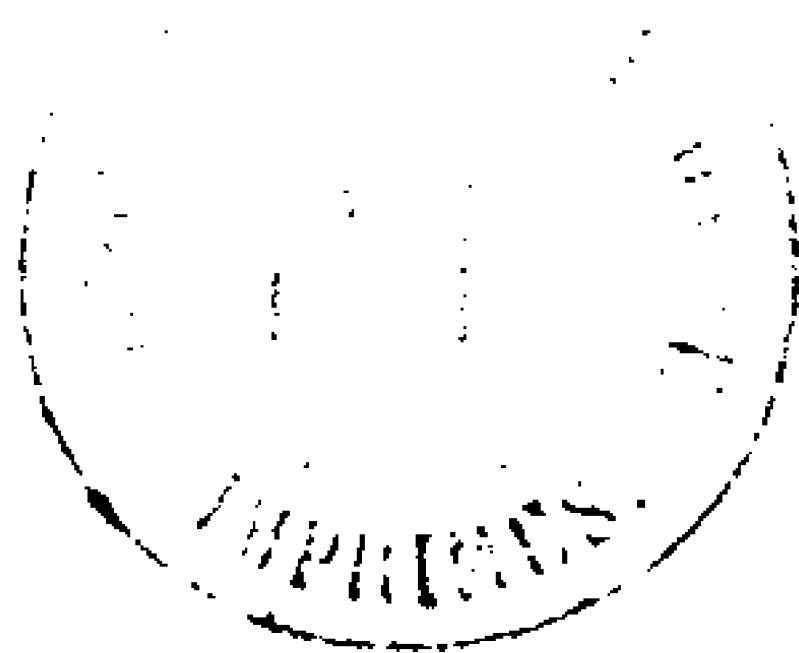
Table des gravures

	Pages.
L'île Barbe vue de la rive droite	16
Vue du Pont Morand sur le Rhône au xviii ^e siècle. . .	16
La Grand'Côte et les Pierres-Plantées	32
Un atelier de canut du quartier Saint-Georges	48
Entrée de la rue de la Barre vers le pont de la Guillo- tière	64
Bombardement de Lyon, vu de la Croix-Rousse . . .	144
Massacre de Lyon ordonné par Collot d'Herbois . . .	144
Promenade du Pape à l'île Barbe	160
La marchande d'aiguilles	208
Guignol et Gnafron.	208
Le marché de la Poulallerie et côté nord de l'église Saint-Nizier	224

Table des matières

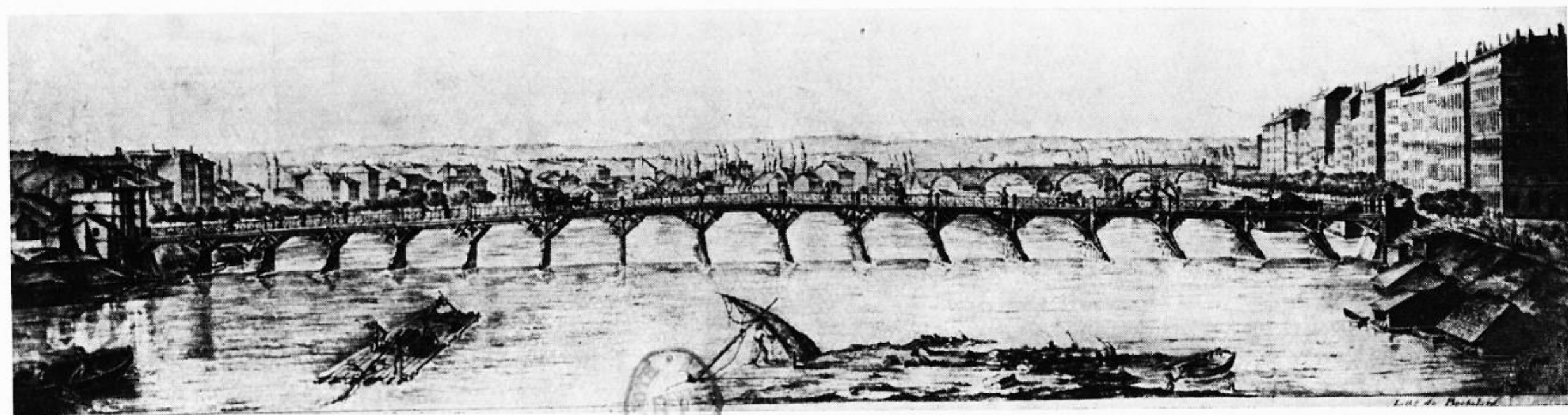
	Pages.
I. — Les Canuts et leurs misères	7
II. — La Révolte des taffetatiens	22
III. — Chignol	27
IV. — Le Mont de la prière	33
V. — Les « gones » chez eux	41
VI. — La Ruche au travail	47
VII. — Chignol le rigolo et Gnafron le philo- sophe	56
VIII. — Les « deux sous par aune » et le banvin .	68
IX. — Gai ! gai ! marions-nous !	72
X. — Guignol en ménage	82
XI. — Le Ciel s'obscurcit	92
XII. — La Lettre du père Caluira	101
XIII. — Premières flammes d'un incendie	108
XIV. — Les Villes et les Hommes changent de peau	120
XV. — La Vie au jour le jour	124
XVI. — Le Roman comique des marionnettes . .	132
XVII. — Le Monde en raccourci	142
XVIII. — Le Pape à l'île Barbe	152
XIX. — La Maison du sage	160
XX. — Le Déménagement de Guignol	173
XXI. — Il y a Guignol et Guignol	180

	Pages.
	—
XXII. — Enfin, voici un théâtre!	190
XXIII. — L'Académie du Gourguillon	199
XXIV. — Le Sourire sur les ruines	205
XXV. — Gnafron ne verra pas les « Trois Glo- rieuses »	209
XXVI. — Les Rayons et les ombres d'une aurore]. .	216
XXVII. — La Grève des canuts.	219
XXVIII. — Les Moutons enragés	230
XXIX. — Mort de Guignol.	236
XXX. — Ça ne finira donc jamais!	241
XXXI. — Les Mutuellistes et les Ferrandiniers. . . .	249
XXXII. — Dernière convulsion	262
XXXIII. — Les « Voraces ».	268
XXXIV. — Tout un bouquet d'épilogues	280
TABLE DES GRAVURES.	283





L'Ile Barbe vue de la rive droite.
(Gravure coloriée 1820)

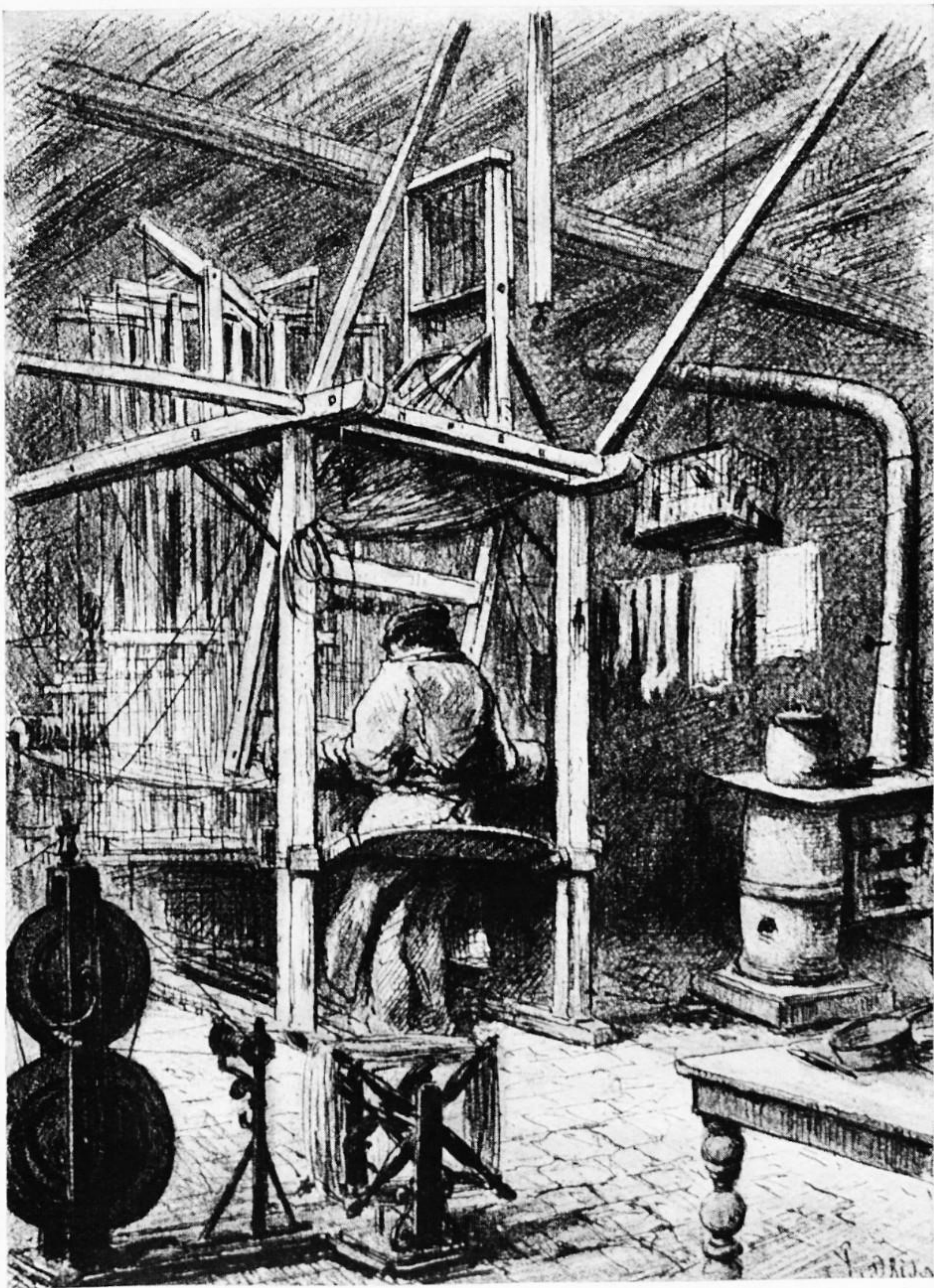


Vue du Pont Morand sur le Rhône au XVIII^e siècle.
(Musée de Gadagne)



La Grand'Côte et les Pierres-Plantées.

(Eau-forte de Drevet. Bibliothèque de Lyon)



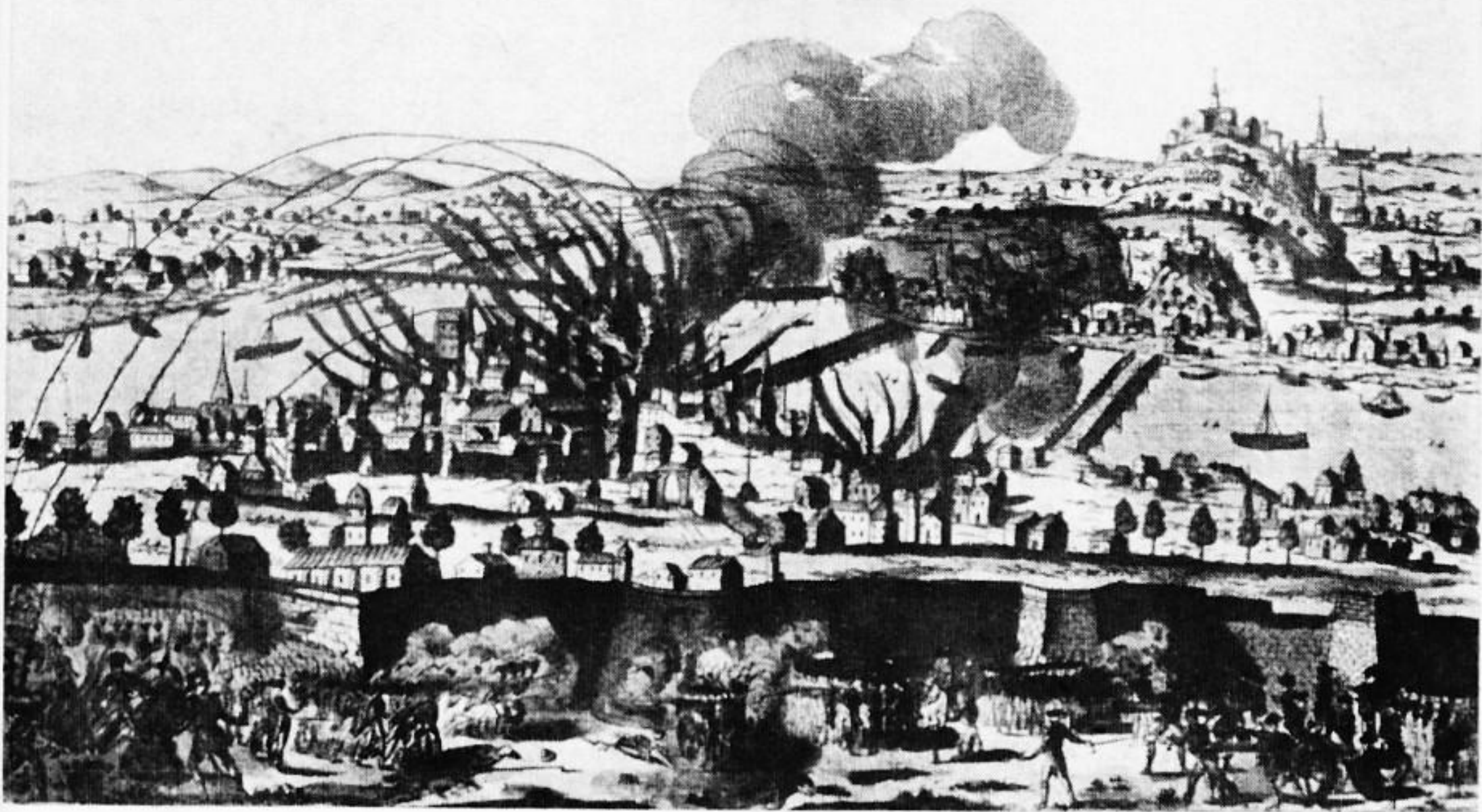
Un atelier de canut du quartier Saint-Georges.

(Dessin de Drevet. Bibliothèque de Lyon)

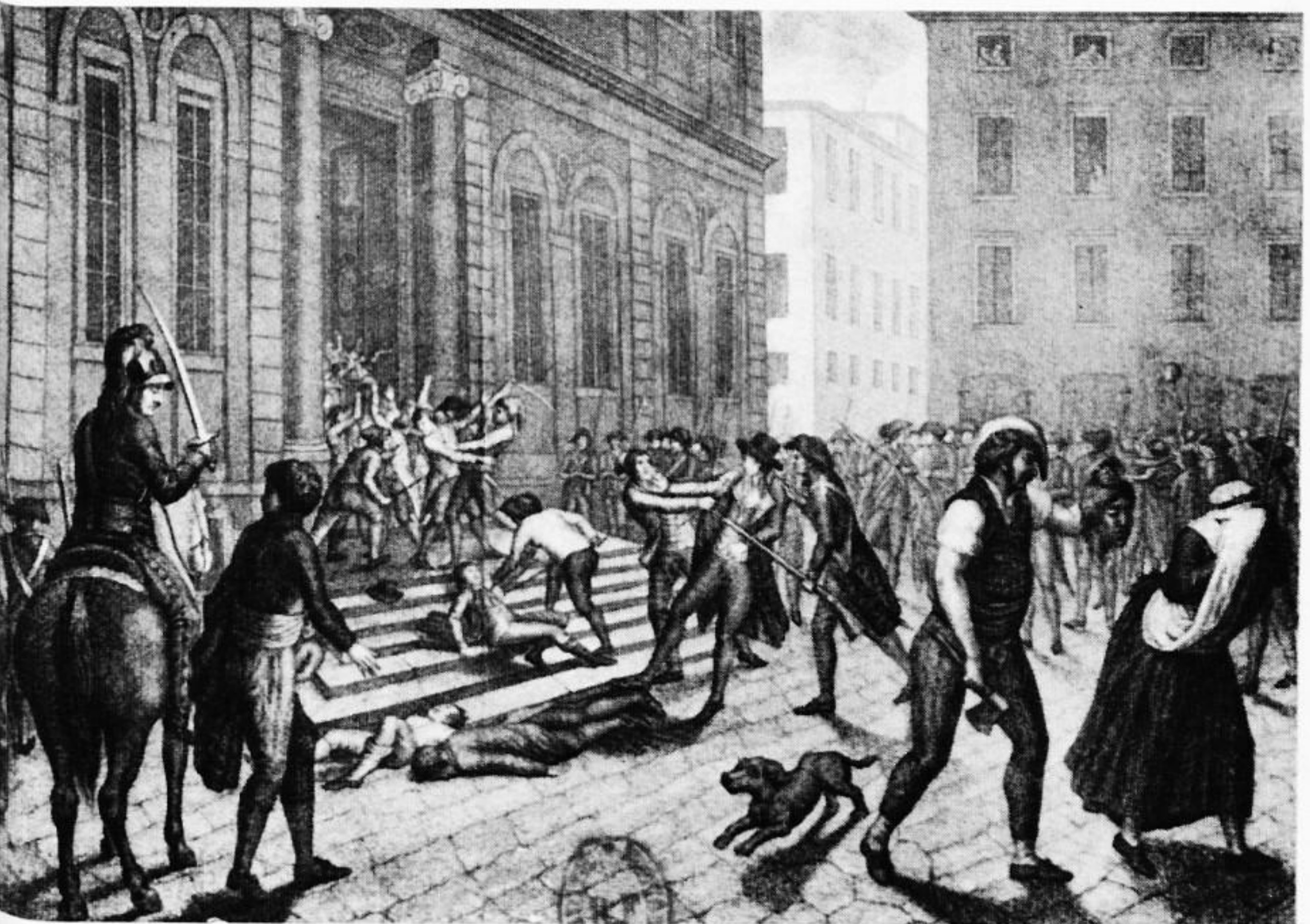


Entrée de la rue de la Barre vers le pont de la Guillotière.

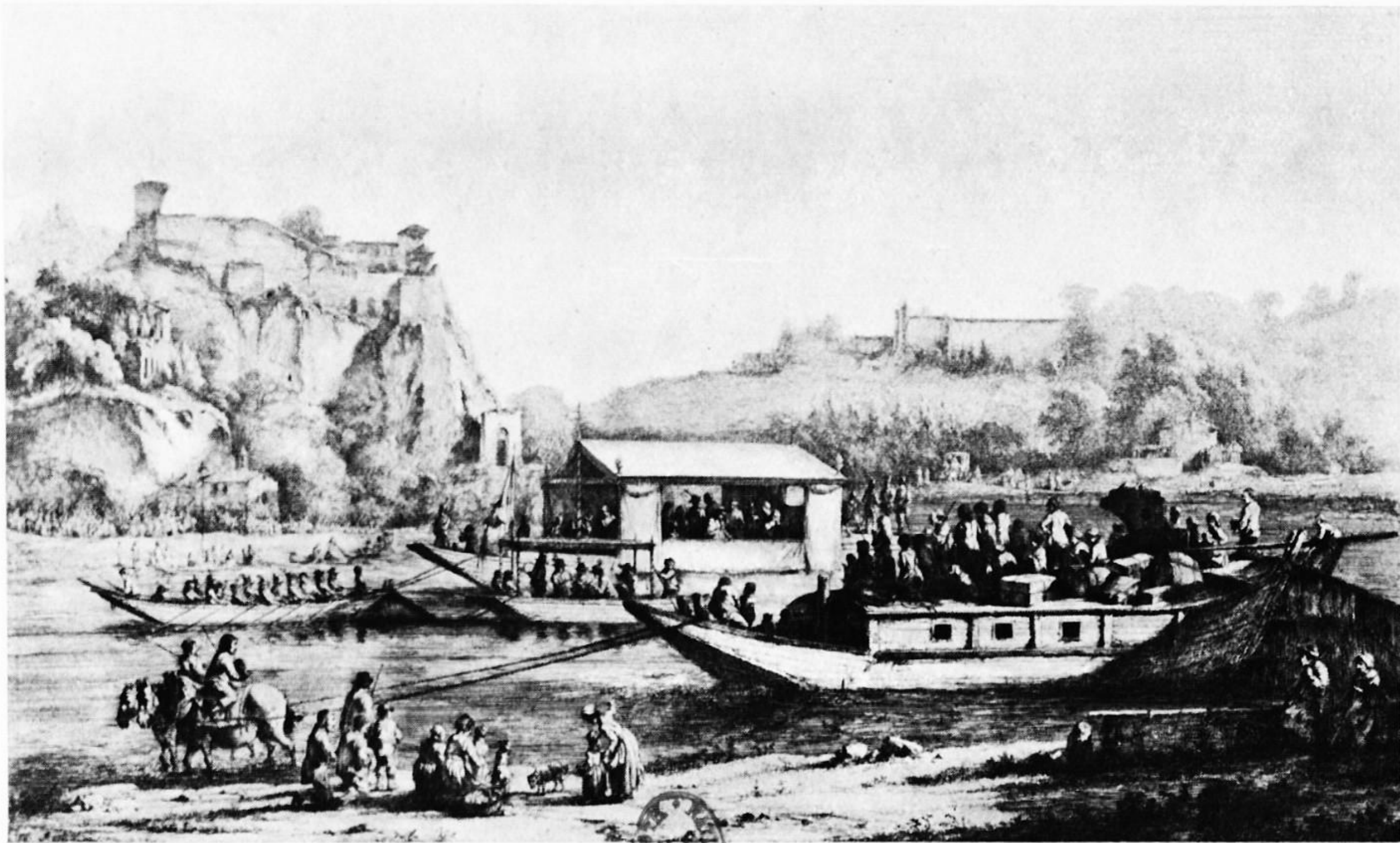
(Peinture par Desombages. Musée de Gadagne)



Bombardement de Lyon, vu de la Croix-Rousse.
(Vue d'optique. Musée de Gadagne)



Massacre de Lyon ordonné par Collot d'Herbois.
(Gravure anglaise. Musée de Gadagne)



Promenade du Pape à l'Ile Barbe.

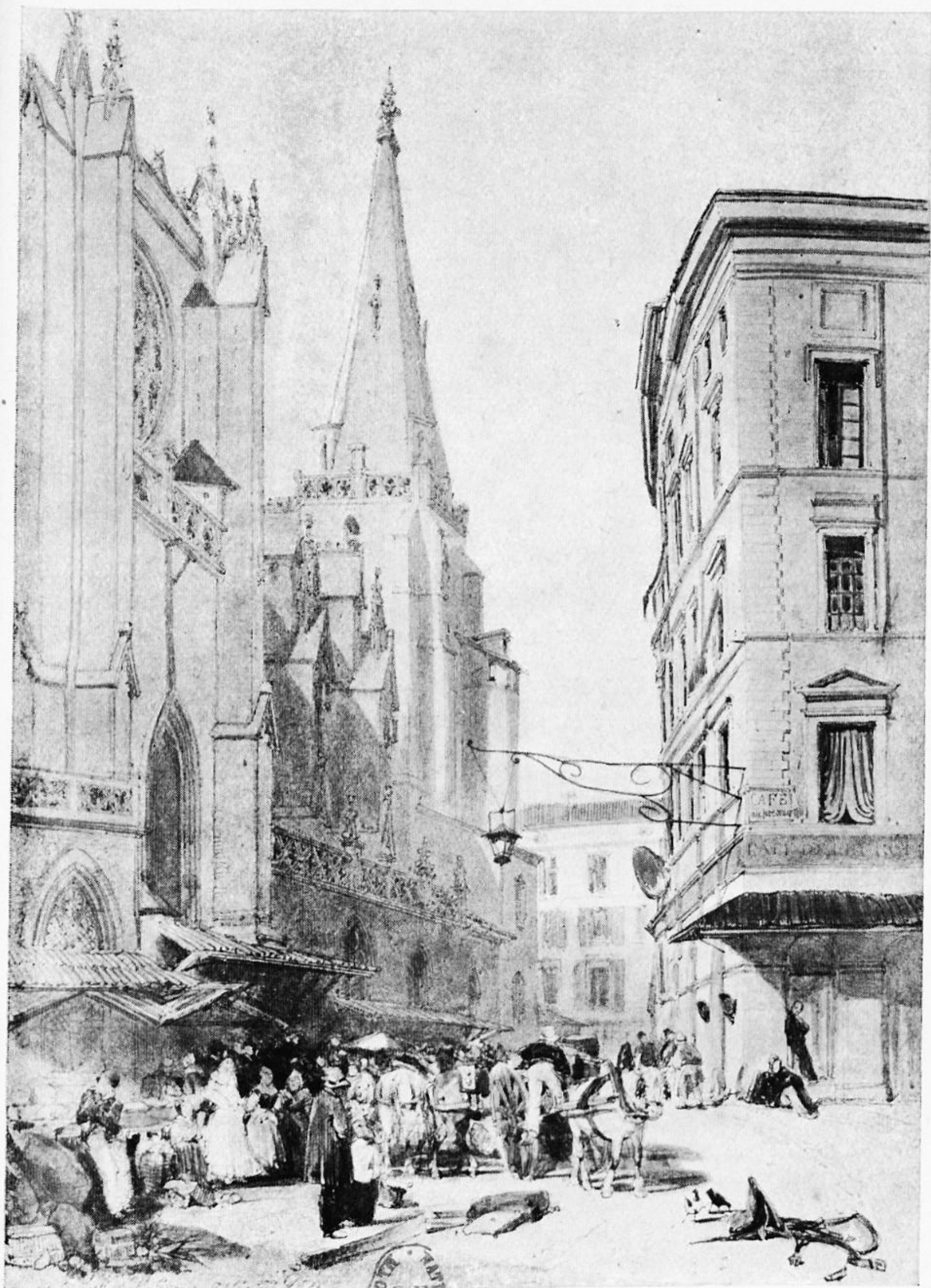
(Eau-forte de Boissieu. Musée de Gadagne)



La Marchande d'Aiguilles.
 (Gravure par Julien. Bibliothèque de Lyon)



Guignol et Gnafron.
 (Par Blanc et Demily. Musée de Gadagne)



Le marché de la Poulallerie et côté nord de l'Eglise Saint-Nizier.

(Litho. anglaise. Musée de Gadagne)